Les Temps Modernes

11e année REVUE MENSUELLE n° 120

Directeur : JEAN-PAUL SARTRE

Décembre 1955



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur :

JEAN-PAUL SARTRE

Comité de Rédaction :

JEAN CAU - CLAUDE LANZMANN - MARCEL PÉJU

Secrétaire général : MARCEL PÉJU

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort pour fait de collaboration ni des indignes nationaux

La rédaction reçoit le mercredi après-midi sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française	1.100 fr.	2.100 fr.
Étranger	1.300 fr.	2.500 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

L'EXÉCUTION DU SOLDAT SLOVIK

Le soldat Slovik fut tué par les États-Unis pour avoir refusé de servir les États-Unis avec un fusil et une baïonnette, pour avoir déserté les dangers du combat en première ligne, — et depuis 1864 il est le seul Américain à avoir payé de sa vie un tel crime.

Le soldat Slovik avait clairement défini le différend qui l'opposait aux États-Unis. Il jugeait que les États-Unis étaient injustes envers lui, il affirmait que les États-Unis s'arrogeaient des droits inadmissibles sur sa personne, qu'il détestait les armes à feu, qu'il n'avait aucune des dispositions nécessaires pour enfoncer une baïonnette dans le corps d'un homme; en conséquence, il revendiquait le droit de placer sa sécurité personnelle avant les intérêts militaires des États-Unis.

Le soldat Slovik affirmait en outre qu'il aimait sa femme plus que toute autre chose sur terre, y compris les États-Unis; qu'il aimait son appartement nouvellement meublé, le seul refuge, la seule place intime et accueillante qu'il ait jamais connue; qu'il aimait rentrer le soir chez lui et aimer tranquillement sa femme; qu'il aimait aller au Carmen Theater à Dearborn, pour y voir un bon film, ses lèvres tout contre l'oreille de sa femme; qu'il aimait ensuite aller boire un demi avec elle chez Nick; qu'il aimait leur Pontiac; que tout ces bonheurs lui étaient particulièrement chers parce qu'il les connaissait depuis peu de temps, lui qui avait connu la morne existence des maisons de correction. Et que par conséquent, puisqu'il manquait des qualités morales qui font un bon fantassin, il avait le droit que les États-Unis lui permissent de servir en sécurité.

Mais les États-Unis refusèrent. Des hommes de loi patriotes dressèrent contre lui, au nom des États-Unis, un acte d'accusation écrasant. Résumant l'action de la Cour, le major Frédérick J. Bertholet de Reading, Pennsylvanie, déclara :

« (Le soldat Slovik) a ouvertement défié l'autorité des États-Unis. Il importe pour l'avenir de la discipline de répondre vigoureusement à ce défi. Si la peine de mort doit jamais être infligée à un déserteur, c'est à Slovik qu'il faut l'infliger, non pas comme une mesure punitive, ni comme un châtiment, mais pour sauvegarder cette discipline qui seule permet aux armées de vaincre l'ennemi. »

C'est pourquoi un matin de janvier 1945, dans les montagnes des Vosges couvertes d'un demi-mètre de neige, le soldat Slovik, sur ordre de celui qui est aujourd'hui président des États-Unis, fut conduit au poteau d'exécution. La bannière étoilée s'éleva, on donna lecture de l'acte exprimant la volonté du peuple américain, quatre aumôniers représentant les quatre grandes religions se mirent en prière, puis douze soldats américains épaulèrent leur fusil, mirent en joue et « firent feu sur l'homme convaincu de couardise ».

C'est ainsi que le soldat Eddie D. Slovik conquit une place unique dans les annales de la liberté.

* * *

Au cours de la seconde guerre mondiale, quand l'Amérique eut décidé de mobiliser pour répondre à l'agrèssion totalitaire, un homme sur huit fut exempté du service militaire « pour des motifs autres que physiques ». Ces exemptés n'étaient donc pas malades du cœur, des yeux ou des pieds; leur maladie était psychologique ou mentale : instables, inadaptés, pervertis sexuels, hypernerveux, ils furent au nombre de 1.532.500.

Ainsi un huitième des individus physiquement sains de notre société peu exigeante fut déclaré mentalement incapable d'assumer une responsabilité quelconque dans ce massacre organisé qu'est une guerre.

Des 10.110.103 hommes qui furent jugés bons pour le service, 2.670.000 seulement furent entraînés pour le combat terrestre, et parmi ces derniers, un très grand nombre, qu'on estime à près

d'un million, réussit rapidement à échapper aux risques du combat par divers subterfuges, une indiscipline savamment dosée, des blessures volontaires ou bien en se faisant réformer par les psychiatres pour quelque maladie mentale. Parmi ceux qui parvinrent à éviter de combattre, on estime qu'environ quarante mille abandonnèrent leur poste ou désertèrent devant l'ennemi. La plupart de ces hommes furent jugés par de petites cours martiales et internés dans des centres d'entraînement disciplinaires ou libérés de façon déshonorante. Cependant 2.864 passèrent devant des Cours martiales et se virent infliger des peines allant de vingt années de prison à la mort. Des peines de mort infligées par les cours martiales, quarante-neuf furent approuvées par ce que la loi militaire appelle « l'autorité convocante ».

Ainsi pour quarante mille déserteurs, il n'y eut que quarante-neuf sentences de mort approuvées.

Mais de telles peines, depuis la Guerre Civile, n'étaient jamais appliquées. Elles ne l'ont été ni dans les guerres contre les Indiens, ni au cours de la guerre hispano-américaine, ni au cours de la première guerre mondiale, ni au cours de la seconde, ni pendant la guerre de Corée. Les déserteurs étaient lourdement condamnés, mais aucun n'était passé par les armes, et l'on peut dire qu'au moins pendant la seconde guerre mondiale et la guerre de Corée, peu de gens croyaient que les condamnés à mort pour désertion pouvaient être exécutés. Il en était ainsi parce qu'on pensait que le peuple américain n'exigeait pas, et même n'aurait pas toléré que la peine de mort fût appliquée à un citoyen refusant de combattre. Aussi les chefs militaires des États-Unis avaient-ils coutume de commuer les peines de mort, de réduire systématiquement les peines de prison et de relâcher les déserteurs peu de temps après la fin des hostilités.

Telle était la coutume; il y eut une exception : Eddie Slovik est le seul déserteur à avoir été fusillé. Le 11 novembre 1944, tandis que la 28e division était sauvagement engagée dans la forêt de Hürtgen, une cour martiale de division condamna Slovik à mort; le 27 novembre de la même année, l'un des grands généraux de cette guerre, général de division, le major général Norman D. « Dutch » Cota approuva la sentence. Il n'y avait rien jusque-là que de très normal.

C'est à Paris que l'affaire prit un caractère exceptionnel. Le général Eisenhower, devant le nombre croissant des déserteurs

américains qui peuplaient les prisons de Paris et des environs, prit la chose au sérieux et le 23 décembre suivant, décida d'approuver définitivement une peine de mort pour désertion. Le dernier Américain à avoir pris une telle responsabilité avait été Abraham Lincoln; le dernier ancien de West Point, agissant au nom des États-Unis avait été le général Winfield Scott.

Le nom porté sur l'ordre d'exécution fut celui du soldat Eddie D. Slovik.

Mais pourquoi Slovik? Faudra-t-il invoquer le destin? Un destin qui, avant même sa naissance, l'aurait choisi entre des millions d'autres pour être un jour, dans un demi-mètre de neige, la cible d'un peloton d'exécution?

De ces trois millions de malades mentaux, de tous ces milliers de déserteurs, de tous ceux qui furent condamnés à mort, des quarante-neuf dont la condamnation capitale fut approuvée, Slovik était-il donc le plus coupable? Était-il le seul qui ne pouvait avoir droit à la clémence des États-Unis?

Telles étaient les questions qui me vinrent aux lèvres quand en 1946 je pris connaissance pour la première fois de cette étrange statistique : des milliers de coupables, un seul châtié.

J'ignorais alors le nom de l'homme qu'on avait fusillé, sans parler des circonstances de sa mort. Je tapai cependant cette petite note que je glissai dans le dossier :

« Cet homme s'est trouvé dans une situation trop exceptionnelle pour ne pas mériter d'être connu. Il faudra qu'un jour je creuse son histoire. Examiner aussi la signification de ce fait : pour stimuler le courage des troupes, leur inculquer la discipline et leur apprendre à tenir, les États-Unis ont eu recours, et cela en 1945, à une et une seule exécution. »

* * *

(*W. B. Huie raconte les nombreuses démarches qu'il fit auprès du Pentagone, afin d'obtenir la communication du dossier Slovik et l'autorisation d'écrire son livre.*)

. . . .

Une semaine plus tard, dans un petit restaurant près de Wayne, dans le Michigan, où il n'y avait pas d'autres clients, je fis la connaissance d'une jeune femme remarquable, Antoinette Slovik. L'étrange voix dans le téléphone qui lui demandait de venir parler confiden-

tiellement de son mari l'avait bien un peu effrayée, mais elle était venue seule au rendez-vous.

— Je m'intéresse en tant qu'écrivain à l'histoire d'Eddie Slovik. J'ai en ma possession des documents et j'ai recueilli des renseignements que je vous communiquerai. Mais j'aimerais que vous me disiez auparavant ce que vous savez de sa mort.

— J'ai vécu huit ans sans presque rien savoir, me répondit-elle. Un télégramme m'a appris la mort de mon mari sur le théâtre européen des opérations. J'en ai envoyé des copies à la mère d'Eddie, à ses sœurs, aux officiers de police chargés de sa surveillance. Un peu plus tard, j'ai écrit pour me renseigner sur la pension et on m'a envoyé une note m'informant que je n'avais pas droit à la pension parce que mon mari était mort « dans des circonstances déshonorantes ». Je n'en n'avais encore rien dit à personne. J'ai gardé cela au dedans de moi; c'est là comme un cancer qui me ronge.

Je lui dis alors tout ce que je savais, je lui exposai ce que j'avais l'intention de faire, puis lui demandai son aide.

— Oui, je vous aiderai, dit-elle. J'aurais pu vous dire que si une telle chose devait arriver à un homme, à un seul homme parmi des milliers d'autres, c'était à Eddie Slovik. Jamais un gosse n'a eu moins de veine que lui. Je ne sais pas ce que la publication de cette histoire peut m'attirer. Il faudra peut-être que je m'en aille d'ici, mais je vous aiderai. Vous aurez ses lettres, ses photos et tous mes souvenirs. Ce sont les Américains qui l'ont fusillé, j'aimerais bien qu'il y en ait quelques-uns à savoir qui il était, et à savoir aussi combien nous avions de soucis.

. . . .

Pendant que le soldat Slovik attendait d'être conduit au poteau, un agent de la Military Police, Franck J. Mc Kendrick de Philadelphie lui dit : « Tâche de pas t'affoler, Eddie. Tâche de rester calme... pour toi... et pour nous. »

— T'en fais pas pour moi, répondit Slovik. Ça va. Ils ne me fusillent pas parce que j'ai déserté l'armée américaine, des milliers de types l'ont fait : ils me fusillent pour le pain que j'ai volé quand j'avais douze ans.

Une fois Slovik déclaré mort par le Dr Rougelot de New Orleans, les Pompes Funèbres réclamèrent le corps et dans une poche on

trouva un petit carnet avec huit adresses écrites au crayon. L'une d'elles était :

H. DIMMICK
330 E Main St.
IONIA, MICHIGAN

La première chose à faire pour connaître Eddie Slovik était d'aller à Ionia. Ionia est une ville de six ou sept mille habitants, située dans une région fertile à environ cent cinquante kilomètres à l'ouest de Detroit. Mais quand on dit seulement Ionia, ce n'est pas de la petite ville qu'il s'agit, mais de la maison de correction d'Ionia.

L'établissement est situé sur une éminence, comme un vieux château féodal; on le voit de très loin : il domine des centaines d'arpents que cultivent ses pensionnaires. Autour de la grande bâtisse, à l'ombre même de ses murs, il y a des pelouses vertes, où poussent des milliers de fleurs. Au centre du bâtiment, une salle circulaire de contrôle d'où partent, comme les rayons d'une roue, toutes les cellules; au delà des cellules, la jante de la roue, la coursive et les tours de garde. Nombre moyen d'habitants : 1.300 dont l'âge varie entre 18 et 23 ans.

On me dit qu'Harry Dimmick, depuis vingt-cinq ans surveillant dans la maison, est en congé depuis plusieurs mois, à la suite d'une crise cardiaque. Il faut aller chez lui : il habite maintenant 734 E Main St. C'est un homme d'aspect lourd, mais agréable, environ soixante ans, des cheveux blancs qui s'éclaircissent, un souffle court de cardiaque. Il sourit spontanément, avec sympathie : il n'a rien du gardien de prison traditionnel. Nous avons bavardé quelques instants puis, dans l'intention généreuse d'économiser mon temps, Harry Dimmick m'a dit qu'il allait faire son possible pour trouver un ou deux autres surveillants qui se souviennent d'Eddie Slovik... et ce fut bientôt toute une petite assemblée dans la maison, une assemblée qui parle, fume, se souvient et opine du bonnet.

Ces « surveillants » sont réalistes. Ils n'ont pas affaire à des garçons équilibrés, gentils et réfléchis, sortant de foyers tranquilles, mais à des branches tordues qu'ils ont pour tâche de redresser. Et ils ne comptent pas sur un rendement supérieur à 25 %; ils s'estiment récompensés de leurs efforts si un sur quatre de leurs pensionnaires devient un bon citoyen.

Tout d'abord, ces gens, et surtout Harry Dimmick, sont navrés d'apprendre que Ionia s'est ainsi tristement distingué. Car Ionia est maintenant la seule maison de redressement de tout le pays à avoir eu un ancien pensionnaire fusillé pour désertion.

— Ça nous surprend tous beaucoup, assurent-ils. Nous ne pensions pas du tout qu'Eddie avait fini de cette façon-là. Sa femme nous a averti qu'il avait été tué et nous avions gravé à côté de son nom sur le tableau de nos morts au champ d'honneur, une petite étoile d'or. Évidemment, ce n'était pas tout à fait ça! Mais nous ne savions pas. Comme nous l'avons eu ici pendant cinq ans, ça ne doit pas être une bonne note pour nous!

— C'est très étonnant aussi que ce soit Eddie. Nous pensions qu'il pouvait devenir quelqu'un de bien. Il nous avait envoyé des invitations à son mariage; il était si fier de sa femme! On pensait qu'il réussirait; ce n'était pas l'ennemi juré de la police. Il était gentil, il avait bon cœur. Un peu sauvage peut-être... riait jamais beaucoup, plaisantait pas non plus... mais il ne s'est jamais bagarré pendant tout le temps qu'il est resté ici... tout le monde l'aimait bien... Un garçon un peu mou, sûr, facilement apeuré, craintif... mais nous pensions quand même qu'il avait des chances de s'en sortir, car ce n'était pas un révolté.

— Si ç'avait été Raymond, son frère, ça n'aurait rien eu d'étonnant. Nous les avions tous les deux ici. Ray est venu après Eddie... mais il était son aîné de deux ans. Il était sous le coup d'une condamnation pour incendie volontaire, de cinq à vingt ans. Ray, c'est de l'acier; une tête brûlée de Polack qui ne peut pas souffrir la police. Offrez-lui une bouteille de bière, vous n'aurez pas le dos tourné qu'il vous fera sauter la cervelle. Si l'armée avait pris Ray, il aurait aussi bien pu gagner la médaille du Congrès que descendre une patrouille de MP, officier compris. Mais ça, c'est Ray Slovik, pas Eddie. Eddie était faible et doux, craintif mais gentil. C'est dur d'imaginer Eddie devant le poteau d'exécution, drôlement dur!...

— Peut-être que d'un autre côté, on peut voir comment c'est arrivé. Ça n'a rien à voir avec les condamnations de droit commun. Les exécutions militaires, c'est tout différent. D'ordinaire on exécute quelqu'un parce qu'il est trop violent, mais Eddie, c'est parce qu'il n'a pas voulu combattre.

— Oui, si on voit les choses comme ça, tout s'explique. On aurait presque pu prévoir qu'Eddie s'enfuirait. Quand on disait qu'il

avait une chance de s'en sortir, c'était dans la vie civile. Nous ne voulions pas dire que c'était le type à tenir jusqu'au bout, dans la nuit, devant l'ennemi.

*
* *

Le dossier?

Edward Donald Slovik arrive à Ionia le 27 décembre 1937. Il a dix-huit ans moins deux mois et c'est pourquoi on vient de le transférer de la prison d'État de Jackson. Il a été condamné le 1er octobre 1937 à une peine de six mois à dix ans, pour vol. Il avait dérobé de l'argent dans la caisse du drugstore Cunningham, Woodward à Owens Street, Detroit, où il travaillait; il y avait aussi volé des bonbons, du chewing-gum et des cigarettes. Le montant de ses vols pour une période de six mois s'élevait à 59,60 dollars.

Pendant ses deux premières semaines à Ionia, Eddie était resté en quarantaine, comme tous les nouveaux : on attendait les résultats des examens médicaux, physiques et psychiatriques. Sa fiche médicale : 170 centimètres, 69 kilos; yeux : bleu clair; cheveux : blonds; bon état général; acné abondant sur le nez et le cou; mauvaises amygdales; vision : faible de l'œil gauche; dents : à soigner; Wasserman : négatif; vif, sain d'esprit; ne manifeste aucun trouble du comportement; il ne ment pas, mais semble très réservé, particulièrement en ce qui concerne sa vie de famille; réflexions pertinentes; aucun signe de psychose; pronostic favorable.

Né de parents polonais dans Edwin Street; quartier misérable; son père, Josef Slovikowski né en Pologne, sa mère aux U.S.A.; second mariage du père; celui-ci, ouvrier sur presse à découper, travaille par intermittence chez Briggs, carrosseries automobiles; un frère, trois sœurs; a obtenu son huitième grade et une partie du neuvième; a fréquenté les écoles Dickerson et Kosciusko à Hamtramck, et les écoles Davidson et Pulaski à Detroit; sait lire et écrire, prononciation satisfaisante; a quitté l'école quand il a eu quinze ans.

Règle invariablement sa conduite sur celle de ses compagnons; quand ils boivent, il boit; s'ils passent la nuit dehors, il passe la nuit dehors; quand ils volent, il vole. A dû commencer à commettre

de petits vols vers dix ou onze ans, dérobant du pain et des gâteaux à son premier employeur, un boulanger.

Son nom apparaît pour la première fois sur les registres de la police en 1932, alors qu'il avait douze ans. Lui et ses copains se sont introduits dans le sous-sol d'une fonderie de cuivre pour y voler un peu de métal; mais ils ont tout d'abord allumé un feu de joie. Un policier qui faisait sa ronde fut intrigué par la flamme et les arrêta. Slovik fut mis pendant un an en liberté surveillée. Entre 1932 et 1937, année où il fut écroué pour la première fois, il commit à plusieurs reprises de menus larcins et toujours en compagnie d'autres gosses.

A Ionia, Eddie fut d'abord mis à l'atelier d'électricité de la prison, mais il ne donna pas satisfaction et fut envoyé à l'atelier de construction automobile. Au mois de mars 1938, il aurait pu être libéré sur parole, mais la commission recommanda de le retenir à Ionia pour qu'il démontre par sa persévérance qu'il avait définitivement réintégré le droit chemin.

Le 20 juillet 1938, il passe à nouveau devant la commission de libération conditionnelle, mais on juge, cette fois, que son milieu familial ne présente pas de garanties morales suffisantes pour qu'on puisse l'y réintégrer. Enfin, le 9 septembre 1938, Slovik est libéré sur parole avec un certificat de bonne conduite; il est placé pour deux ans sous la surveillance d'un officier.

Les registres de la prison nous apprennent que pendant tout ce premier séjour à Ionia, Slovik n'a reçu aucune visite.

En quittant la prison, Slovik trouva du travail dans la succursale d'une grande épicerie et se présenta régulièrement à l'officier chargé de sa surveillance. Pendant quatre mois sa conduite ne laissa rien à reprocher. Mais un soir, il rencontre deux camarades, tous trois se saoulent et volent une voiture « juste pour faire un tour ». Or la voiture dérape sur une couche de verglas et va heurter une bâtisse en briques. Eddie s'enfuit, mais plus tard, dans la nuit, va se rendre à la police.

Le lendemain, le 20 janvier 1939, il plaide coupable : il reconnaît avoir conduit illégalement une voiture et, de ce fait, avoir violé son serment. Il est condamné à la prison pour une durée de deux ans et demi à sept ans et demi; il est envoyé à la prison de Jackson et transféré à Ionia au mois de mars.

Cette fois, Slovik est placé à l'atelier d'ébénisterie. Au cours du second mois son surveillant se plaint qu'il a volé une bouteille

d'alcool dénaturé; il est alors transféré dans une autre section sous la garde d'un autre surveillant.

Au dire d'Eddie Slovik, ç'avait été son premier coup de chance. Il n'avait pas volé l'alcool pour le boire, mais pour s'en frotter les jambes. A sa naissance, ses jambes étaient fortement arquées, et, pour les redresser, on avait dû les lui fracturer en plusieurs endroits. Il avait gardé de cette opération des cicatrices qui le faisaient parfois souffrir. C'est à cause de cela qu'il portait toujours les chaussures les plus légères possible. Sur la seule photographie de lui prise pendant son entraînement au camp Wolters, on le voit assis à côté de son commandant, et l'on peut remarquer qu'il est le seul à avoir des chaussures légères : il avait obtenu, par autorisation spéciale, de ne pas porter les godillots réglementaires.

Mais si le vol de la bouteille d'alcool a été un coup de chance pour Eddie, c'est parce qu'il a changé de surveillant et que le nouveau surveillant était Harry Dimmick. C'est à Harry Dimmick, en effet, qu'Eddie fut toujours redevable de sa « conversion ». Du jour où il le rencontra jusqu'à celui où il déserta l'armée, Eddie n'eut plus aucun démêlé avec la loi. Et quand les États-Unis se firent justice, au jour du règlement de comptes, là-bas dans les Vosges, Eddie portait sur lui un carnet où était inscrit le nom de Harry Dimmick.

***

« Eddie est resté avec moi pendant presque trois ans, raconte Harry Dimmick; du mois de mai 1939 au mois d'avril 1942. Quand, à cette époque, il a été libéré sur parole, il est parti à Detroit travailler dans cette entreprise de plomberie. Il n'y a pas de gosse que j'aie aimé plus que lui. Il avait bon cœur, il travaillait bien, et je pensais qu'avec un petit peu de chance, il ferait un bon citoyen.

« Je voulais faire de lui un bon ébéniste et je l'emmenais souvent en voiture avec deux autres garçons réparer et repeindre le mobilier dans d'autres institutions de l'État. Il nous est arrivé de rester absents pendant quatre ou cinq jours. J'ai pas mal parlé avec Eddie, je lui faisais confiance et je n'ai jamais eu à m'en repentir, il ne m'a jamais donné une minute de souci.

« Je me souviens de ce qui s'est passé une nuit. Ça vous montrera ce qui n'allait pas chez lui, ce qui lui manquait. J'avais Eddie et deux autres garçons avec moi; nous travaillions à

l'hôpital psychiatrique de l'État; il fallait réparer et repeindre le mobilier. Nous dormions tous les quatre à l'étage supérieur sur des lits de camp, les deux autres garçons avec moi dans la pièce et Eddie dans l'entrée. Nous étions en train de nous coucher quand un malade s'est échappé et s'est précipité en hurlant dans le corridor. Ils eurent tous un petit frisson, mais Eddie a eu bien plus peur que les deux autres. Enfin nous nous sommes couchés. Une ou deux heures plus tard l'un des gosses s'est réveillé et a décidé de faire une blague à Eddie. Ça arrive souvent, vous savez; les gosses sont toujours à se faire des blagues entre eux et, quelquefois, elles sont assez méchantes.

« Enfin, le gosse se lève, s'approche du lit d'Eddie, se met tout contre son oreille, et là pousse un hurlement. Naturement, Eddie a bondi comme si on lui avait tiré dessus et les autres ont éclaté de rire.

« Mais Eddie était littéralement mort de peur; il sortit de son lit, tremblant comme une feuille et demanda à changer de place avec le farceur. Eddie amena son lit tout contre le mien. Il tremblait encore quand on éteignit; alors j'ai étendu le bras et lui ai tenu la main une minute ou deux jusqu'à ce qu'il se rendorme.

« C'est cela ce que nous essayons de faire pour ces pauvres gosses dévoyés : leur tendre une main et tâcher de leur donner un peu de cette force qui leur manque.

« Je ne suis pas en train de chercher des excuses à Eddie Slovik. Un homme est un homme, il fait ce qu'il peut et mange la soupe comme elle est trempée. Dans mon métier, on ne cherche pas d'excuses aux gosses, on essaye de les aider. Mais si vous cherchez à comprendre Eddie tel qu'il était — et pas ce qu'il aurait fallu qu'il soit — eh bien! vous allez aussi comprendre quelques petites choses sur les États-Unis.

« Dans mon métier, on sait qu'il y a de bonnes et de mauvaises années pour naître dans ce pays. Comme ces bonnes et ces mauvaises années pour le vin en France. Il y a de bonnes et de mauvaises années pour naître dans une ville comme Detroit. Eh bien, mon vieux, réfléchissez un peu à ça : si votre père est un Polack, découpeur sur presse chez Briggs, 1920 est un bien mauvais moment pour naître. Ici, à Ionia, nous en savons long sur cette classe 1920 et 21 et 22 et 23. Ces années, elles ont peut-être été bonnes pour les États-Unis mais certainement pas pour les bébés.

Quand on est né en 1920 et qu'on a un père découpeur sur presse, le père ne découpe plus grand-chose quand on a onze ans, treize ans et quatorze ans, parce que Briggs ne vend plus beaucoup de pare-chocs à Ford ou à Chrysler, parce que Ford et Chrysler ne vendent plus guère de voitures. Et le vieux a tout son temps pour se saouler à la maison, battre ses gosses et battre sa femme; et la mère, elle, ne trouve plus de ménage à faire; elle aussi a tout le temps de boire et de se battre pendant que les gosses vadrouillent dans les rues; l'assistance paie le loyer et Briggs donne de quoi acheter des pommes de terre. Un gosse qui a douze ans, en 32, tous les gens qu'il voit autour de lui sont affamés, se battent, boivent et volent. Et le gosse est mort de peur, et, à moins d'être une exception, il sort de là ou bien faible, apeuré, diminué, ou bien c'est un aigri, un révolté qui veut se battre et même tuer.

« Eddie Slovik en est sorti faible, peureux, diminué... un petit voleur, un repris de justice qui sait, qu'au mieux, il ne pourra toujours devenir qu'un ancien repris de justice.

« Qu'est-ce qu'on peut faire avec un gosse comme ça? Lui parler, tâcher de refaire son éducation, de le redresser dans la bonne direction. C'est ce que j'ai fait. Le 6 août, j'ai adressé un rapport favorable à la commission de libération; j'ai dit qu'on pouvait lui faire confiance et que c'était un bon travailleur. La commission demanda qu'on le tienne quitte de la violation de parole, ce qui fut fait le 16 septembre. Il commença alors à purger la peine pour vol d'automobile.

« Il y a encore une chose qu'on peut faire pour un gosse comme ça; c'est de lui apprendre à faire quelque chose de ses mains, lui donner un métier. Après ça... il faut le laisser aller... et prier pour que tout aille bien. On veille à ce qu'il se présente chaque mois à son officier; c'est la meilleure façon de le suivre et on espère qu'il va rencontrer des gens, une femme surtout, qui lui tiendront la main et lui donneront un peu de ce dont il a besoin.

« C'est ce que nous avons fait, et de notre mieux, pour Eddie Slovik. Quand il est parti d'ici, en avril 1942, il avait vingt-deux ans; il était en bonne santé. Il était plutôt joli garçon avec son bon sourire, qui montrait des dents saines. Il n'en voulait à personne, si ce n'est peut-être un peu à ses parents. La seule contrainte qui pesait encore sur lui était de rester sous surveillance pendant deux ans; un travail l'attendait, à 50 cents de l'heure; tout ce qu'il

avait à faire, c'était de se trouver un nouveau milieu, éviter les mauvaises fréquentations, rencontrer une femme, travailler dur et aller à l'église, une fois par mois se présenter à la police et ne pas boire. On peut penser que c'était beaucoup demander : un sur quatre seulement de nos gars y arrive, mais j'avais bon espoir pour Eddie Slovik.

« L'armée? Ça ne faisait pas de problème pour lui, ça augmentait peut-être un peu son complexe d'infériorité, il était 4-F comme tous nos pensionnaires. Les États-Unis n'espéraient pas recruter parmi eux leurs bons soldats. Mais la chose avait du bon : les places intéressantes ne manquaient pas; pour trouver une brave femme, il y avait moins de concurrence; il pouvait s'en aller, travailler dur, rencontrer une brave femme, avoir de l'avancement et mettre de l'argent de côté pendant la hausse due à la guerre. Il pouvait être bien établi quand finirait le combat.

« Je ne veux pas critiquer les États-Unis qui l'ont fusillé. Je n'en sais pas assez sur ce qui s'est passé de l'autre côté de l'eau. J'ai voté pour Eisenhower aux élections présidentielles.

« Mais voici ce que j'aurais pu lui dire, au général. Je lui aurais dit : « Général, vous pouvez prendre Eddie Slovik, lui faire porter l'uniforme et lui apprendre à marcher au pas. Vous pouvez lui mettre un fusil entre les mains et lui apprendre à tirer. Vous pouvez l'amener en première ligne et lui faire creuser un trou. Mais je peux vous dire exactement ce qui va se passer maintenant. Quand il fera nuit et que le premier obus éclatera au-dessus de sa tête, s'il *n'y a pas là quelqu'un de plus fort que lui qui le tienne par la main*, ou bien il restera au fond de son trou, paralysé de peur, ou bien il va en sortir pour détaler comme un lapin. Et tout ce que vous pourrez dire et presque tout ce que vous pourrez faire n'empêchera rien. »

« Nous avons pu faire quelque chose pour Eddie à Ionia. Mais il avait déjà dix-huit ans quand on nous l'a envoyé! Nous avons tout juste eu le temps de lui apprendre à ne plus voler, à être plus soigné et à se tenir à son travail. Mais pour lui inculquer de grandes choses comme le patriotisme, nous n'avons pas eu le temps.

« Si tout allait bien, tel qu'il était en nous quittant, il avait de grandes chances de ne plus avoir d'ennui avec les États-Unis. Mais il avait bien peu de chance de tenir bon dans la nuit, au milieu des obus.

*
* *

En avril 1942, Eddie Slovik passe la grande porte de Ionia; il a vingt-deux ans; il porte un costume neuf; dans un ballot il a mis tout ce qu'il possède et il a dans sa poche un billet de cinq dollars.

Les États-Unis n'étaient plus ceux qu'il avait connus à douze ans et à dix-sept ans. Detroit n'était plus le même. Le marasme avait fait place à la prospérité des temps de guerre; Detroit n'était plus Terre de Désolation, mais le bruyant Arsenal de la Démocratie. Les découpeurs sur presse découpaient, faisaient autant d'heures supplémentaires qu'ils pouvaient. Pour un homme jeune qui voulait travailler et qui n'était pas pris par l'armée, les occasions ne manquaient pas... les occasions qu'offrait la guerre de se constituer une vie privée... d'avoir un appartement à soi, une automobile à soi... et une femme à soi.

Il y avait des chances inespérées pour un pauvre gosse faible et apeuré qui venait de purger sa peine pour de petits vols, des chances de se remettre sur pied, de se procurer tout ce que les autres possèdent et, à la fin de la guerre, d'être à son aise.

Les États-Unis étaient prospères... Seule ombre au tableau, des hommes devaient aller dans des endroits bien déplaisants, et y mourir. Alors on convoqua à Washington des professeurs et on les mit au travail. Ils ajouteraient à leurs programmes des cours d'instruction civique et générale. Ils expliqueraient à la jeunesse américaine Pourquoi Nous Combattons... pourquoi Arnold Von Winkelrien attira toutes les lances sur sa propre poitrine... pourquoi ces trois cents hommes de Grèce gardèrent le défilé des Thermopyles... et pourquoi ces quelques affamés en guenilles ont tenu bon à Valley Forge.

Pendant qu'Eddie Slovik apprenait en prison à ne plus voler, on avait livré de grandes batailles : la bataille d'Angleterre — quelques hommes dans des avions — Bataan et Corregidor. Nos « marines » approchaient de Guadalcanal et les torpilleurs de la 8e flotte étaient prêts à mourir jusqu'au dernier à Midway. Les rats du désert reculaient pour vaincre à El Alamein.

Mais à Ionia, on n'avait pas le temps de s'occuper de questions aussi vastes. Ainsi rien ne préparait Slovik à devenir le gardien conscient, le fier héritier et défenseur résolu de la foi, ni le milieu de ses premières années, ni son hérédité familiale, ni la formation

d'Ionia. Harry Dimmick limitait sagement ses espoirs : que Slovik rencontre une femme qui lui prenne la main, et lui donne un peu de cette force dont il manque tellement.

Eddie Slovik rencontra sa femme dans une entreprise de plomberie, la maison Montella, 5522 Shaeffer Road à Dearborn dans le Michigan. Mr Montella avait plusieurs enfants dont la gouvernante était Margaret Slovik, la sœur aînée d'Eddie. Et la comptable de la maison Montella était une jeune Polonaise de vingt-sept ans, une âme forte dans un corps faible, Antoinette Wisniewski.

Margaret Slovik et Antoinette se connaissaient bien, évidemment, et au début de l'année 1942, Margaret expliqua à Antoinette qu'elle avait un frère à Ionia, qu'il allait être libéré sur parole si quelque citoyen respectable écrivait à la Commission pour lui proposer du travail. Les deux femmes persuadèrent Mr Montella de lui proposer d'entrer chez lui comme aide-plombier, à 50 cents de l'heure. C'est Antoinette Wiesniewski qui écrivit la lettre à la Commission.

Ainsi, avant même de le rencontrer, Antoinette avait tendu une main secourable à Eddie Slovik; elle l'avait aidé à sortir de sa prison.

Le lendemain de son départ d'Ionia, Slovik se présenta chez son employeur. Sa sœur l'amena, souriant et emprunté dans son costume gris tout neuf, et le présenta à Mr Montella et à Antoinette Wiesniewski.

Deux ans après, du camp Wolters, Eddie écrivait : « Le premier jour où je t'ai vue au magasin Montella, j'ai su que tu étais cette fille rêvée dans mes rêves de prison. Tu te souviens comme j'étais resté planté là à te regarder. Je savais que je t'aimais et que j'avais besoin de toi. Je te suivais toujours des yeux partout où tu allais. Je t'admirais et je disais que j'étais amoureux de tes jolies jambes et de ton visage. Et c'est la vérité, chérie. La première fois que je t'ai parlé, j'étais sûr que je te voulais. J'ai bataillé pour que tu m'aimes. Tu as même menti pour te débarrasser de moi, mais je ne démordais pas. Je ne pouvais pas te laisser partir. Je ne pouvais pas attendre d'avoir fini ma journée pour courir au magasin et t'emmener dîner chez Nick puis aller voir un film au Carmen. »

En salopette, il creusait des caniveaux pour les égouts, et pourtant ce magasin était devenu le centre radieux d'un monde

nouveau pour le gamin d'Edwin Street, pour le pensionnaire d'Ionia. Il sut bien vite que Dearborn n'était pas le Detroit qu'il avait connu, que les Wiesniewski n'étaient pas des Slovik et il accueillit de tout son être Dearborn et les Wiesniewski.

Dearborn est une ville de petits propriétaires. On n'y voit pas ces bas quartiers immenses et leurs taudis braillards de Detroit et d'Hamtrack où les hommes, saouls, se battent; où l'assistance paie les loyers, où les bistrots pas chers se touchent au long des rues, plus nombreux que dans n'importe quel autre coin de la terre. Pour un ouvrier polonais, un ouvrier sérieux qui possède sa petite maison, va à l'église, mange du jambonneau et de la choucroute, pour lui, Dearborn c'est La Mecque.

Eddie fut très impressionné lors de sa première visite aux Wiesniewski, 5938 Kendal Street; c'était la première fois qu'il pénétrait dans une maison dont l'occupant était aussi le propriétaire et cela lui en imposait. Eddie voulait le père d'Antoinette pour père, et sa mère pour mère. C'étaient des gens si gentils, si plaisants, si tranquilles. Et surtout il voulait Antoinette. Avec une femme comme elle, on pouvait faire quelque chose, elle avait une tête sur ses épaules et gagnait autant d'argent qu'un homme; elle avait cinq ans de plus que lui, elle savait se débrouiller. Ce serait elle, à la fois une femme et une mère, qui tendrait à Eddie la main ferme qu'il lui fallait et rassasierait la faim de ce gosse qui avait passé, entre sa huitième et sa vingt-deuxième année, de longues années derrière des barreaux.

Mais Eddie ne devait pas obtenir si vite son Antoinette. C'était une personnalité bien plus complexe qu'Eddie Slovik. Elle aussi avait sa malchance. Jolie, avec ses yeux et ses cheveux bruns, une bouche aux lèvres pleines et sensuelles, elle était née avec une jambe plus courte que l'autre; une attaque de paralysie infantile lui avait encore rendu la marche plus pénible et il lui fallait vivre dans la hantise de la crise d'épilepsie.

Elle n'en recherchait que plus ardemment l'amour et la possession. Elle avait soif d'indépendance. Elle avait quitté l'école secondaire pour gagner de l'argent dans les bureaux. Il lui fallait, et elle en tremblait d'impatience, un foyer qui fût le sien, des enfants, des meubles magnifiques, de belles robes, des parfums et des poudres, une belle voiture et un homme qui soit à elle... un homme qui l'aimerait, lui apporterait des roses rouges et s'ingé-

nierait amoureusement à satisfaire tous ses désirs... un homme qu'elle conduirait au Succès.

Au moment où elle rencontra Eddie, Antoinette avait déjà associé quelqu'un à ses projets d'avenir. Eddie, certes, lui plut dès l'abord, mais elle ne songea pas immédiatement à l'épouser. Elle s'assura que sa faiblesse n'était pas incorrigible, qu'elle pouvait compter sur lui pour l'aider à réaliser tous ses projets, pour satisfaire ses impérieux désirs. Elle le poussa tout d'abord à quitter la maison de ses parents — c'est là que commençait la route qui l'avait mené à Ionia. Eddie loua une chambre à Dearborn près de la demeure d'Antoinette.

Elle l'étudia au café, nota avec satisfaction qu'il n'aimait ni ne tenait l'alcool; un demi ou deux, il n'en demandait pas plus. Elle l'étudia au travail et, cette fois, vit que tous les espoirs étaient permis. En plus de son travail de plombier, Eddie faisait les vitrines chez Montella, nettoyait les parquets, enfin rendait tant de services que toutes les deux ou trois semaines on lui accordait une augmentation; au lieu de 50 cents à l'heure, il gagna bientôt un dollar 5 cents, et ses heures supplémentaires étaient majorées de 50 %..., mais il est vrai que ses affaires de cœur ne lui laissaient guère de temps pour les heures supplémentaires!

Antoinette mit son amour à l'épreuve, le déroutant, le laissant éperdu et malheureux; elle recevait, encourageait l'autre soupirant, pour se laisser enfin attendrir. Puis elle partit seule quelque temps pour réfléchir et se décider. Dans les lettres que Slovik lui écrivit du camp, il rappelle cette incertitude qui le rongeait au temps où il faisait sa conquête.

Antoinette l'accompagna à la Commission militaire. On maintint Eddie dans les 4-F et tout donnait à penser qu'on l'y laisserait. Antoinette écrivit alors à Harry Dimmick qui lui répondit que Slovik était un brave garçon et qu'il ne ferait sans doute pas de service dans l'armée. Au mois de septembre 1942, Antoinette et Eddie allèrent ensemble chez l'officier de police et lui demandèrent l'autorisation de se marier.

L'officier les questionna longuement, essaya de les dissuader; il fit ressortir la différence d'âge, d'éducation, la disproportion de leurs gains et rappela qu'ils avaient tous deux, jusque-là, mené des vies bien différentes. Mais Eddie ne se laissa pas décourager et l'officier accepta de faire l'enquête nécessaire; une semaine plus tard, une lettre leur apportait l'autorisation officielle.

Ils firent alors leur première visite à la famille Slovik, le dernier dimanche de septembre. Antoinette devait faire la connaissance du père et de la mère d'Eddie et, suivant la tradition polonaise, les inviter à un dîner au cours duquel on annoncerait les fiançailles aux deux familles. Mr Slovik dormait, il faisait partie de l'équipe de nuit chez Briggs et la nuit du samedi avait dû être pénible. Il se leva, dit quelques mots, qu'il allait réfléchir à cette invitation et retourna au lit. Anna Slovik, la mère, une femme robuste mais à bout de fatigue, les reçut sans chaleur et s'abstint de tout commentaire à l'annonce du mariage.

On ne pouvait espérer autre chose que des rapports de stricte politesse entre Antoinette Wiesniewski et Anna Slovik. Pour Antoinette, le ménage Slovik incarnait tout ce laisser-aller qu'elle méprisait et redoutait tout à la fois car il lui fallait en préserver Eddie. Quant à Anna Slovik, elle jugeait Antoinette bien trop âgée pour son fils... une vieille fille, et estropiée par dessus le marché, une de ces femmes damnées, qui vous ensorcèle un gosse, le dresse contre ses parents, le fait marcher au doigt et à l'œil et lui mange jusqu'à son dernier sou.

Cette visite n'était certes pas une réussite, mais enfin les projets de mariage se précisaient. Eddie supplia ses parents et le dernier dimanche d'octobre les Slovikowski vinrent de Detroit à Dearbon chez les Wiesniewski. Quelques bouteilles réchauffèrent l'atmosphère et au rôti une aimable cordialité régnait. Mr Slovik parlait presse à découper, Mr Wiesniewski répondait four à sole de Great Lake Steel.

On fixa le mariage au 7 novembre 1942.

Il semble bien qu'une noce polonaise soit une épreuve de force. Toujours est-il que le mariage Slovikowski-Wiesniewski se marqua par soixante-douze heures de ripailles. Un bar installé dans le sous-sol était assiégé par deux cents invités; on avait sorti les meubles afin que les danseurs aient assez de place pour la Beer Barrel Polka (la polka du tonneau de bière).

Parce qu'elle était sa benjamine, la mère d'Antoinette l'avait toujours préférée à ses autres filles; aussi pour que ce mariage soit mémorable avait-elle fait des coupes sombres dans les économies. Antoinette aussi voulait de grandes festivités pour son mariage, pour elle naturellement -- on ne se marie qu'une fois pour la première fois — mais surtout pour Eddie. Elle voulait que la

chemise de soie blanche et le nœud papillon lui fassent oublier la tenue de prison et la tenue d'égoutier; elle voulait qu'au milieu d'une église décorée pour une belle cérémonie, il se voie enfin, lui, Eddie Slovik, comme un homme, un citoyen qui a une famille, des amis et des responsabilités.

Au milieu de ces réjouissances, Eddie oublierait cette rude déception qu'il avait éprouvée pendant les préparatifs du mariage. Ses parents étaient catholiques romains et il était à supposer que ses enfants l'étaient aussi; la plus jeune sœur d'Eddie était d'ailleurs dans un couvent de Staten Island, à New-York. Eddie n'avait jamais été très pieux, mais enfin il se confessait, communiait et n'avait jamais douté d'être un catholique romain. Quant aux Wiesniewski, ils étaient catholiques romains et très bien considérés dans la paroisse de Sainte-Barbara, à Dearborn.

Mais voilà qu'on découvrit qu'Eddie ne pouvait nullement se dire catholique romain. Ses parents, alors qu'il était enfant, avaient séjourné dans le Minnesota et Eddie avait été baptisé dans une église qui n'était pas catholique romaine. On ne pouvait donc les marier à Sainte-Barbara, pas plus que dans une autre église catholique romaine.

Eddie apprit du prêtre cette nouvelle avec une telle amertume, il était envahi par le sentiment si pénible de n'être jamais ce qu'il aurait fallu, qu'il menaça de s'enfuir. Dans une des lettres qu'il écrivit au camp, il dit :

« ...Je pensais tout à l'heure à ce jour où nous sommes allés à Sainte-Barbara, ils ne voulaient pas nous marier et je voulais quitter la ville. Tu m'as demandé qu'on s'arrête prendre un demi au *Scenic*. On a pris un demi, on a parlé et après j'ai été vraiment sûr que tu m'aimais. Tu as bataillé pour me garder, c'est vrai? »

Antoinette se souvient de cette déception :

— Nous avions tant envie d'être mariés à Sainte-Barbara! Comme ses parents lui avaient laissé penser qu'il était catholique, il avait vécu comme s'il l'était. Quand les recherches du prêtre ont révélé qu'il ne l'était pas, ça l'a atterré. Eddie savait que j'étais catholique de naissance, que j'avais été élevée dans la religion catholique et il s'est dit qu'il ne pourrait jamais me demander d'abandonner ma religion pour l'épouser.

« Nous revenions de l'église dans le froid des nuits d'octobre. Nous allions à pied, ni l'un ni l'autre n'avions de voiture à cette époque. Eddie était tellement désespéré! Je lui ai demandé s'il

ne voudrait pas s'arrêter au *Scenic* sur la Ford Road (la maison est encore ouverte, aujourd'hui). Nous nous sommes assis dans un coin devant un demi. Eddie maudissait ses parents pour lui avoir menti. Il menaçait d'en finir avec eux.

« J'avais peur qu'il fasse quelque bêtise et qu'on le renvoie en prison pour violation de parole. Cette nuit-là, lui qui m'avait confié qu'il ne voulait jamais plus se retrouver derrière les grilles, il me dit : « Peut-être que je ferais mieux de retourner en prison et d'oublier tout ça. Je n'ai pas de maison, pas de parents dont je puisse parler, pas de religion et la chose que je désire le plus au monde, je ne peux pas l'avoir. Je vais te ramener chez toi et quand nous nous séparerons, ce sera pour la dernière fois. »

« Je me suis mise à lui parler, je lui ai dit qu'il comptait tant pour moi que j'abandonnerais ma religion pour me marier avec lui. La boîte à musique m'a aidée aussi, on entendait deux airs qu'il aimait bien *Tangerine* et *Give me one dozen roses :* Peu à peu, il s'est calmé, son visage s'est éclairé et il m'a dit qu'il ne pourrait pas se passer de moi. Nous avons pris un autre demi et nous nous sommes quittés devant chez moi en faisant des projets pour le lendemain. »

C'est finalement la petite église catholique nationale d'une paroisse ouvrière qu'ils choisirent. On y disait l'office à la fois en polonais et en anglais.

Le jour du mariage, le 7 novembre, était un samedi. A cinq heures et demie, le matin, Antoinette était debout. Elle avait fait faire sa robe et son voile par une couturière française, elle les avait payés sept cents dollars. Ses quatre demoiselles d'honneur, deux de ses sœurs, sa nièce et Margaret Slovik, vinrent s'habiller chez elle. Une autre sœur d'Eddie, l'aînée, vint les aider.

La cérémonie était fixée à dix heures. Il y avait près de deux cents invités dans l'église décorée. Harry Dimmick, plusieurs autres surveillants d'Ionia, l'officier de police avaient été invités; ils n'avaient pu venir, mais avaient envoyé leurs vœux. A onze heures, le cortège gagna la maison des Wiesniewski. On avait embauché pour la journée des cuisiniers et des serveurs; le buffet était prêt, on avait enlevé les meubles et le Juke Box marchait.

— Dans nos cérémonies polonaises, raconte Antoinette, la mère se tue à faire la cuisine et à servir. Mais nous avions préféré embaucher des aides pour que tout le monde puisse danser et se mêler aux invités.

La fête se termina le mercredi suivant; des photographies en couleur, tout à fait conventionnelles, en ont fixé les meilleurs moments; on y voit deux pauvres êtres plus élégamment vêtus qu'ils ne l'ont jamais été et qu'ils ne le seront jamais, qui posent, souri ants, au milieu de gens endimanchés.

Slovik apparaît mince et blond sur ces photos. Il est pris de profil, on lui voit une poitrine bien étroite. Il a un grand front, ses cheveux d'un blond léger sont séparés par une raie assez haute sur la droite et peignés en arrière. Le menton carré est creusé d'une fossette, les lèvres ont l'air très fines, amincies par son sourire sur des dents un peu proéminentes. Pour sa taille, ses mains et ses bras semblent gros. L'impression que laissent ces photos est que ce petit homme doit bien s'appliquer à sourire pour ne pas pleurer. S'il n'est pas chez Nick en train de boire une bière, ou au *Carmen* ou tout à son travail, ou en train de fredonner *Tangerine*, s'il ne s'appuie pas sur une amitié ou s'il n'est pas soutenu, alors, il est vite en proie à la mélancolie.

Rien sur ces photographies qui indique que Slovik ait compris ce que signifiait, ou ait même connu, le débarquement de ses compatriotes, le 7 novembre 1942, sur les plages d'Oran et de Casablanca.

La première année de leur mariage fut dans l'ensemble très heureuse. Ce sont leurs achats qui leur ont procuré les plus grandes joies. Tous deux avaient une fringale de possession — ils voulaient avoir à eux tout ce que les autres avaient. Et tous deux travaillaient, se tuaient pour être augmentés et ils n'étaient malheureux que lorsque Antoinette, malade, était obligée d'interrompre son travail, ou encore lorsque Eddie jugeait qu'il ne gagnait pas assez d'argent — chaque fois, en somme, qu'ils n'achetaient pas assez vite à leur gré.

Leur premier achat fut une chambre à coucher « de lignes simples, dit Antoinette, moderne, en acajou clair... Tous nos meubles étaient comme ça... comme ceux qu'on voit dans les pages de publicité des belles revues... et ceux qu'on voit au cinéma ». Ils l'achetèrent dans la semaine qui suivit leur mariage avec l'argent reçu en cadeau de noces. Ils installèrent la chambre dans leur appartement. Ils avaient deux pièces au rez-de-chaussée de la

maison voisine de celle des Wiesniewski qui appartenait à un ménage de leurs amis « Al et Lela ».

« Al et Lela » furent nos premiers propriétaires, dit Antoinette. C'était un couple d'un certain âge, des gens épatants. Plusieurs fois par mois, nous jouions aux cartes, les uns chez les autres, à tour de rôle. Nous étions constamment ensemble, pour grignoter quelque chose ou bavarder un moment. Tel que nous l'avions arrangé, notre appartement était très confortable, une grande chambre et une salle de séjour, où se trouvait aussi la cuisine.

Mais Eddie retomba dans ses idées noires, au moins une fois après leur installation dans le nouvel appartement. Il le rappelle dans une de ses lettres du camp Wolters :

« Je pensais tout à l'heure que, plusieurs fois, quand nous étions si heureux, je t'ai fait de la peine. Te souviens-tu, après notre mariage, nous étions chez Lela, je voulais te quitter et tu t'es démenée pour me retenir. Tu en tremblais. Pardonne-moi, ma chérie, de t'avoir fait de la peine. Je t'aimais, bien sûr, à ce moment-là, mais je trouvais seulement que je n'arrivais pas assez vite à quelque chose et je me disais que si je te laissais tu serais plus heureuse. Tu sais nous avions un bon coup de collier à donner quand nous étions chez Lela. On voulait tellement arriver à avoir tout ce qu'il faut... et je gagnais quarante dollars par semaine. Tu le savais et moi aussi. Je ne voulais pas que tu continues à peiner dans ce rez-de-chaussée, ce n'était pas du tout un endroit pour une femme chérie comme toi. Mais tu en as tellement fait pour me garder et puis quand on a eu fini de peindre et de nettoyer, quand on a eu notre salle à manger, c'était vraiment bien. A partir de ce moment-là, je voulais trouver un endroit où nous serions comme au paradis et on y était bien comme au paradis, n'est-ce pas? Et il a fallu qu'ils me forcent à quitter tout ça et te quitter. Oh! maman, pourquoi nous ont-ils fait ça? Nous allions être heureux. Rien ne nous aurait arrêtés. Tout ce qu'il nous fallait, c'était une maison et une nouvelle voiture... Je prie seulement le Bon Dieu qu'il me fasse revenir pour qu'on puisse recommencer là où on en était quand ils nous ont fait ça. »

C'est après cette période de dépression où il comprit qu'il lui fallait gagner plus que les 1,05 dollars de Montella que Slovik trouva le meilleur travail de sa courte vie. De sa propre initiative, il alla chez De Soto, raconta son histoire au chef du personnel qui lui offrit une place d'expéditionnaire à 1,40 dollar de l'heure.

L'officier de police approuva le changement et Eddie travailla de façon satisfaisante chez De Soto jusqu'à son appel sous les drapeaux.

Ils achetèrent leur voiture quelques semaines après le mariage. Une Pontiac d'occasion qu'ils payèrent par mensualités. Mais Eddie, pendant ses deux ans de liberté conditionnelle, ne pouvait obtenir de permis de conduire, aussi était-ce Antoinette qui conduisait la voiture et qui venait souvent le prendre à l'usine De Soto. Il le rappelle dans une autre lettre : « Vrai, maman, je regrette ta cuisine. Tu te souviens quand je travaillais le soir et que tu venais me chercher au travail, tu avais préparé mon repas préféré, de la choucroute et des côtelettes fumées. J'aimerais bien en avoir un plat maintenant que j'ai si faim! Tu te souviens, les samedis soirs et les dimanches soirs, quand nous ne devions aller nulle part, nous restions à la maison, on s'aimait. C'était toujours comme ça, tu te souviens? »

Ils étaient mariés depuis huit mois quand Eddie fit une surprise à Antoinette. « C'était le 7 juin 1943, raconte Antoinette, mon mari m'a emmenée dîner et quand nous sommes rentrés, je ne reconnaissais pas mon appartement. Le Penn Furniture Store avait livré le mobilier de la salle à manger pendant que nous étions dehors et Al et Lela avaient donné un coup de main pour l'installer. C'est une, entre bien d'autres, de toutes ces merveilleuses surprises que me faisait mon mari. Des roses, des bijoux, des parfums, je ne savais jamais ce que c'était quand il revenait à la maison. »

Au cours de l'année 1943, Antoinette ne dut s'arrêter de travailler que pendant deux mois. Elle n'eut pas de crise d'épilepsie, mais elle fit sa première fausse-couche; elle devait en faire une autre trois mois après le départ d'Eddie pour l'armée. Et leur vie heureuse recommença dans leur petit appartement : il y avait le travail, les projets, le cinéma Carmen et les demis chez Nick.

« Nous pouvions aller à pied de chez nous au Carmen, sur la Schaefer Road, nous voyions tous les programmes, qui changeaient deux ou trois fois par semaine. Ce n'était pas un grand cinéma, mais nous y avions tant de souvenirs. Il est toujours là. Après le film, nous finissions la soirée chez Nick, un petit restaurant tenu par un couple de Grecs. On y mangeait bien et c'était assez bon marché pour qu'on puisse y aller souvent. Un hamburger, un café et on rentrait. Nick était tout près du cinéma. La maison n'existe plus maintenant. »

A la fin de l'année 1943, Eddie et Antoinette firent leur plus gros achat. Ils avaient loué l'étage supérieur d'un duplex au 6320 Ternes Street pour trente-huit dollars par mois, et ils achetèrent une cuisine et pour la salle de séjour, des meubles assortis à leur chambre et leur salle à manger.

Ils n'avaient pas suivi de très près les opérations de la seconde guerre mondiale, mais comme beaucoup d'Américains, ils s'étaient fixé leur stratégie de guerre personnelle. Ils voulaient, tant que la prospérité durait, se procurer le plus possible et le plus vite possible. Ils voulaient payer leur mobilier, leur voiture et avoir fait, quand cette fièvre tomberait, le premier paiement pour une maison.

Le 7 novembre 1943, jour prévu pour leur déménagement, la seconde guerre mondiale était déjà bien avancée. Un grand nombre de batailles décisives avait déjà été livré : bataille d'Afrique du Nord, de Sicile, de Salerne, de Stalingrad. Mac Arthur lançait son offensive sur les Philippines. Mussolini avait été renversé; la grande offensive aérienne sur l'Allemagne était commencée. Pour qui voulait tirer le meilleur parti de cette guerre, il n'y avait plus de temps à perdre.

Voici les souvenirs qu'Antoinette a gardé de ce jour-là :

« Le réveil a sonné à six heures du matin, nous nous sommes levés immédiatement. C'était le jour de notre anniversaire de mariage, 7 novembre 1943. Notre premier anniversaire. Un jour très particulier pour plusieurs raisons : nous devions quitter ce jour-là notre sous-sol et emménager dans notre nouvel appartement, le second étage d'un duplex. Nous nous sommes habillés en vitesse et pour la dernière fois nous avons pris notre petit déjeuner dans le deux pièces que nous occupions depuis un an.

« A 9 heures, le camion de déménagement arriva devant la porte, nous fûmes bientôt en route. Une fois rendus, nous avons déchargé le camion et c'est alors que le second camion est arrivé : la voiture du Penn Furniture Store qui apportait le mobilier de la salle de séjour et de la cuisine. A midi, nous avions tout monté dans notre nouvel appartement et nous commençions à le mettre en ordre. Nous étions si heureux que nous travaillions comme des enragés, ne nous arrêtant que pour nous féliciter et admirer ce que nous faisions.

« Notre salle de séjour était notre orgueil et notre joie; onze pieds sur quinze avec quatre grandes fenêtres et une porte au milieu qui donnait sur un jardin d'hiver. Chaque meuble était

moderne, en bois clair et de lignes simples exactement comme au cinéma. Il y avait également une salle à manger presque aussi grande et notre mobilier y allait très bien. La cuisine était belle, très claire, la salle de bain était parfaite; et notre chambre à coucher, qui se trouvait derrière, avait, elle aussi, une porte qui donnait sur une autre véranda. Cette véranda n'était pas aussi grande que celle de devant; Eddie voulut s'y installer sur l'heure pour nourrir ses petits oiseaux.

« Notre budget mensuel était lourdement grevé : trente-huit dollars de loyer, soixante-dix dollars pour les meubles et seize dollars soixante-quinze pour la Pontiac. Mais nous voulions nous débarrasser de nos dettes aussi rapidement que possible pour nous mettre à économiser et pouvoir acheter une maison à nous. Nous avions du pain sur la planche, mais nous aimions chacun de nos efforts.

« A 7 heures du soir, j'étais en train de faire des œufs brouillés pour notre dîner dans la nouvelle cuisine. Nous étions trop fatigués pour sortir. Ma sœur Hélène vint nous voir et nous nous sommes précipités, Eddie et moi, on aurait voulu tout lui montrer d'un seul coup. Mais elle nous apportait une lettre pour Eddie, qui était arrivée dans l'après-midi à notre ancienne adresse. Eddie la prit et l'ouvrit. Et jamais je n'oublierai l'expression qu'eut alors mon pauvre gosse. Il était atterré; il ne pouvait même pas parler et me tendit la lettre. Les larmes lui venaient aux yeux. Les États-Unis envisageaient de le faire passer de la catégorie 4-F à I-A et il était convoqué pour un examen médical.

« Nous sommes restés sans rien dire pendant quelques minutes, essuyant nos larmes.

— Comme si on avait pu s'attendre à recevoir ça maintenant! Quand je suis sorti de prison, il y a dix-huit mois et que je n'avais rien, je ne les intéressais pas! Et maintenant que je suis marié, que ma femme est enceinte, que j'ai *tout cela*, c'est maintenant que l'armée me réclame? C'est inimaginable!

(*A suivre.*)

William Bradford HUIE.

LE SAUVETAGE DU 4 SEPTEMBRE, OU LA RÉPUBLIQUE DES JULES (*fin*)

Et les autres députés, dans tout cela, la majorité du Corps législatif, les délégués des notables? Et M. Thiers?

Tandis que les « irréconciliables » (ou très conciliables, comme Picard) exécutaient méritoirement leur escamotage à l'Hôtel de Ville, les députés restés au Palais-Bourbon s'étaient réunis, en bon nombre, dès 16 heures, dans la salle à manger de la Présidence. M. Schneider, dont la redingote a été froissée par de vilaines gens, s'est déclaré « malade »; il se repose sur son lit et ne saurait présider lui-même cette assemblée hors série [189]. Si les députés veulent bien, à présent que les jeux sont faits, simuler telles décisions viriles, c'est à la condition expresse, et sous-entendue, que leurs délibérations et votes n'ont plus qu'un caractère purement décoratif. Le rapporteur de la commission chargée, deux heures et demie plus tôt, de choisir entre les propositions Favre, Thiers et Palikao, vient déclarer maintenant son complet accord avec la proposition Thiers : donc, le Corps législatif (puisqu'il n'existe plus) prend le pouvoir et désignera cinq membres pour constituer un Comité de Gouvernement. Il y a deux cent trente-quatre députés présents. On vote à mains levées. On a même, courageusement, rétabli les mots que M. Thiers avait effacés sur sa rédaction primitive; on dira : « Vu la vacance du pouvoir » et non point, avec timidité : « Vu les circonstances »; on constate qu'il n'y a plus de pouvoir impérial et qu'« une seule autorité régulière subsiste : celle du Corps législatif » qui doit assumer la charge des affaires. Une majorité énorme, qui touche à l'unanimité [190], se prononce en faveur de cette grande mesure. Peu d'ora-

189. Cf. la lettre de M. Dréolle, 27 février 1871, au journal *La Gironde* (cf. *Journal du Siège*, G. d'Heylli, p. 413).

190. D'après le témoignage de Dréolle, dans sa lettre du 27 février 1871, il n'y eut que « cinq ou six » membres qui votèrent contre.

teurs se font entendre : Buffet, l'orléaniste rallié à l'Empire, oubliant le 2 décembre avec grâce, se dresse contre la « violence » faite à la Chambre par le « criminel égarement » des « masses »; il proteste « au nom du droit, au nom de la morale publique », et s'écrie : « Dussé-je engager ma vie et ma liberté, je ne consentirai jamais, au nom même de la liberté, et pour l'honneur de mon pays, à reconnaître le gouvernement qui s'élève sur les ruines de la liberté et du droit. » Garnier-Pagès, tout en insistant sur la légalité d'un seul pouvoir, celui du Corps législatif, suggère au milieu de « rumeurs diverses », coupées de quelques « très bien », une démarche auprès de ce qu'il appelle ce « centre nouveau » qui « va se former », qui « s'est peut-être déjà créé », à l'Hôtel de Ville où « plusieurs de nos collègues » s'efforcent, dit-il, de « calmer l'effervescence populaire [191] » : « J'ignore ce qui se passe à l'Hôtel de Ville, mais, à mon avis, vous ne pouvez rien faire de stable sans le concours des hommes qui y siègent maintenant [192]. » Le baron Buquet explose : il ne saurait être question de « traiter avec des usurpateurs »; mais Garnier-Pagès recueille tout de même, parmi l'« agitation », des « marques nombreuses d'approbation ». Il est appuyé par M. Thiers qui prend la parole à deux reprises, parlant, dit le procès-verbal, « de la nécessité de la conciliation pour surmonter la crise », puis invitant l'assemblée « à composer avec la nécessité ». Quant à Jules Grévy, il est très bien. Ce « républicain » exprime, « avec une grande fermeté de langage, le blâme qu'appelle de sa part les actes de désordre qui viennent de s'accomplir », et décline « toute solidarité avec de si coupables agissements [193] ». Néanmoins l'on décide d'envoyer une délégation à l'Hôtel de Ville pour s'y « concerter » avec Jules Favre et ses amis. Grévy accepte d'en faire partie (Thiers l'y incitant beaucoup); y prendront part également deux autres dévoués serviteurs du petit homme : Cochery et Barthélemy Saint-Hilaire [194]. Les deux cent trente-quatre se séparent et se donnent rendez-vous,

191. Cf. la lettre de Dréolle *(loc. cit.)*.
192. Cf. d'Heylli, *Journal du siège de Paris*, I, pp. 411-412.
193. Notes rédigées par le député Kolb-Bénard et citées par Daru dans son *Rapport général* au nom de la *Commission d'enquête sur le 4 septembre* (*Annales de l'Assemblée nationale*, nº 1416 B, 1873, p. 519).
194. Les autres étant Lefèvre-Pontalis, Martel (le rapporteur de la Commission), Guiraud et Johnston. Garnier-Pagès, quant à lui, avait déclaré qu'il « accompagnerait » la délégation, mais sans en faire partie, car il se pouvait bien, disait-il, qu'à cet instant même son nom « figurât parmi ceux d'un gouvernement provisoire ». (Cf. d'Heilly, *op. cit.*, p. 412.)

au même lieu, à 20 heures, pour y entendre le rapport de leurs délégués. Il a été convenu, au dernier moment, que le chiffre de « cinq membres », pour la Commission de Gouvernement, fixé par la proposition Thiers désormais adoptée, n'avait rien de limitatif.

Mais j'oubliais le Sénat qui, lui aussi, dans son Luxembourg, avait tenu séance, au début de cet après-midi du 4, sous la présidence ordinaire de « S. E. M. Rouher ». Une scène burlesque s'y était déroulée, due précisément à l'oubli où la population de Paris laissait cet aréopage préposé aux adulations et qui, l'Empire s'effondrant, disparaissait du même coup, comme happé par une trappe. Ces infortunés sénateurs ne savaient quelle contenance prendre; et ils jalousaient leurs confrères députés, eux du moins bousculés par le peuple, ce qui résolvait toutes les questions. Nul ne se souciait de leur existence, à eux, pas même pour les déclarer morts, et leur embarras était déchirant. En vain, dans un déplorable numéro d'imitation, le marquis de Girardin s'essaye à faire grand : « Nous sommes ici en vertu du plébiscite de 7.500.000 voix. Nous ne pouvons en sortir que par la force »; c'est justement cette « force » tant désirée qui passe à côté du Sénat, néglige cette inanité qu'en un instant il est devenu, et laisse aux sénateurs le soin cruel de se réduire eux-mêmes à l'état d'ombres. En vain Rouher pousse un gémissement : « Si une force tumultueuse était à nos portes, ce serait un devoir impérieux de l'attendre... »; mais tous les émissaires arrivant de la Chambre, et qui se succèdent en proie à la même affliction, confirment que la « force tumultueuse » n'a pas un regard pour le Sénat. La situation est humiliante au delà de toute expression, et sans la moindre issue qui permette une chute de rideau tant soit peu honorable. « Aucune force ne nous menace, constate Rouher avec désespoir; et nous sommes exposés à rester longtemps ici sans avoir rien à faire. » Atteignant — il en a vaguement conscience — le sublime dans la haute comédie, Baroche alors croit devoir conclure : « Si nous espérions que les forces révolutionnaires qui ont envahi le Corps législatif se dirigeraient sur nous [...], je voudrais que chacun restât dans son fauteuil pour attendre les envahisseurs; mais malheureusement, et je dis malheureusement car c'est ici que je voudrais mourir (*mouvement d'émotion*), nous n'avons pas cet espoir... » « Eh bien, messieurs », séparons-nous, levons la séance, et sans honte, certes, car « en nous séparant nous pouvons *presque*

dire déjà [*sic*] que nous cédons à la force... » Et voilà comment le dimanche 4 septembre 1870, à 15 h. 30, dans l'inattention générale, le Sénat de l'Empire procéda lui-même piteusement à la déclaration de son décès.

Redevenons sérieux et fermons, à regret, cette parenthèse récréative. La délégation du Corps législatif — à parler proprement : les émissaires de l'ex-majorité — a été reçue par Jules Favre, selon sa façon, à bras ouverts. On est entre amis; mais Grévy, qui sait sa leçon et adhère exactement aux intentions, si bien conçues, de M. Thiers, se montre glacial. Non pas ennemi, mais glacial. En « quelques mots très froids [195] », il expose la mission dont il est chargé, et Jules Favre répond qu'il ira, en personne, avec Jules Simon, tout à l'heure, après le dîner, causer en toute franchise, chez M. Schneider, avec les députés de province. Grévy s'est bien gardé, et sans avoir besoin même de se référer aux instructions de M. Thiers, d'insister en rien sur un élargissement du gouvernement provisoire se muant ainsi en Commission du Corps législatif. Lui-même refuserait d'y entrer, et le groupe de l'Hôtel de Ville ne peut plus recourir aux moyens de salut qui s'offraient hier encore. Hier, la constitution d'un Comité parlementaire prenant en mains tous les pouvoirs avait avant tout pour objet d'éviter un soulèvement populaire. Aujourd'hui le mal est fait, l'insurrection est là, pacifique, bonasse, sans doute, mais une insurrection tout de même et qui ne veut plus entendre parler de l'Empire ni de cette Chambre aux trois quarts faite de candidats officiels. Pour parvenir au but, qui est la conservation des structures sociales, la tactique a dû changer radicalement. Le sauvetage ne peut réussir qu'avec des « incompromis » — un homme comme Picard étant déjà à la limite extrême du possible. L'année suivante, quand la sincérité n'aura plus d'inconvénients, Favre exposera les choses avec candeur : nous ne pouvions plus, le 4 septembre au soir, songer à « élargir » notre équipe du côté de la Chambre; en acceptant « d'y adjoindre des hommes impopulaires », nous aurions pu « tout compromettre [196] ». Et Gambetta, moins vil : le Corps législatif était désormais inutilisable, « par vice d'origine [197] ». Autrement dit : ce n'était point en qualité de membres du Corps législatif que les Onze revendiquaient

195. Cf. Déposition Guyot-Montpayroux, dans *Dép.* II, 201.
196. *Dép.* I, 332.
197. *Dép.* I, 547.

un peu d'autorité légitime; c'était uniquement comme membres de l'opposition, comme élus du Paris antibonapartiste, comme députés, par anticipation, de l'Assemblée républicaine à venir. Le Corps législatif, en tant que tel — ces braves gens devraient le comprendre — est fini, dissipé, aboli, aussi complètement que le Sénat. Et tandis que Grévy tenait son petit discours, Garnier-Pagès, doucement et sans esclandre, avait planté là ses collègues « délégués » pour passer de l'autre côté de la table et s'insérer dans le gouvernement de l'Hôtel de Ville.

Entre la première réunion de la pseudo-Chambre à 16 heures, et sa seconde séance, à 20 heures, le fait nouveau qui s'est produit, c'est le ralliement de Trochu, et mieux que son ralliement, son engagement total, l'appoint tout à coup énorme qu'il a donné aux « usurpateurs » en se plaçant lui-même à leur tête. D'où le commencement d'une sérieuse débandade : on était deux cent trente-quatre, chez Schneider, à 4 heures; à 8 heures, on n'est plus que cent quatre-vingt-trois. Difficile, dans ces conditions, de faire encore figure de Corps législatif. Daru aura, dans son *Rapport*, un mot amer sur cette défection du général : « L'accord intervenu entre le gouverneur et M. Jules Favre [...] avait uni les forces militaires aux forces populaires et paralysé tout moyen de résistance [198]. » C'en était donc fait! Et la conversation du soir avec MM. Favre et Simon n'était plus guère qu'une formalité. Mais, à cette parlote superflue, Thiers attache beaucoup de prix, et il en saisit la présidence qu'on lui décerne d'un commun accord. C'est lui déjà, notons-le [199], qui, dès le départ de Favre et de Gambetta vers l'Hôtel de Ville, s'est mis à courir, véloce et volubile, à travers les couloirs pour battre le rappel des députés un peu ahuris et les pousser, tendres moutons, du côté des appartements présidentiels. Et c'est lui encore qui a insisté, par l'entremise de Dréolle, pour que ce fantôme d'assemblée entendît le rapport Martel, favorable à sa proposition. Il sait ce qu'il fait. Il prend date. Dans cette proposition en deux paragraphes, c'est le second qui lui importe : « Une Constituante sera convoquée dès que les circonstances le permettront. » Cette volonté d'obtenir au plus tôt des élections pour une Constituante, cette passion que nous le verrons déployer,

198. *Rapport Daru*, p. 441.
199. « La séance de quatre heures a été provoquée *par l'honorable M. Thiers* et par moi », déclare Dréolle dans sa lettre, déjà citée, à *La Gironde*.

pendant cinq mois, pour toucher à ce but qu'il aura sans cesse devant les yeux, elle est en lui dès maintenant. C'est ce tremplin qu'il convoite pour bondir à la toute-puissance. Il connaît le pays. Il est persuadé — et il n'a pas tort — qu'il représente exactement en sa personne l'homme attendu, le candidat parfait à la conduite des affaires, le vieil expert rassurant, l'ami des notables, l'anti-guerre, l'anti-Empire, l'anti-Révolution sociale, l'anti-aventure dans tous les domaines, la bassesse possédante et juste-milieu, l'éloignement, l'absolu dédain, l'ignorance paisible et naturelle des rêveries religieuses ou autres, tout, en un mot, exactement tout ce qui le désigne aux suffrages du « pays réel ». Pas mauvais, par conséquent, opportun, au contraire, précieux même, que ce vestige du Corps législatif, ou cet embryon d'Assemblée nationale, le salue déjà comme le guide et le chef des gens de bien. Indication utile pour la suite, qui ne saurait tarder. Position acquise, place marquée, cette présidence qu'on lui confie de la dernière réunion, toute symbolique qu'elle soit, des élus de la France. Thiers est là sur son terrain : la légalité. Les autres, à l'Hôtel de Ville, sont en train de se perdre en sauvant la société. L'heure est admirable. Surtout, ne pas gêner ces bons naïfs du clan Favre! Ce qu'ils sont en train de réussir est, transitoirement, capital.

Thiers a un souci, dont on s'étonne à présent, faute de respirer le même air que lui. Qu'il ait été très attentif au danger rouge, bien sûr, et on le comprend. Mais un autre danger l'inquiète pour l'heureux déroulement de ses desseins : les amitiés qu'ont gardées dans le pays « les princes », les fils de Louis-Philippe; il n'y a que vingt-deux ans que le roi-citoyen est tombé du trône, et il a laissé en province bien des nostalgies. Oui, un péril, pour le petit Thiers, de ce côté-là, un péril qu'il s'exagère du reste, tant il a peur des obstacles qui pourraient encombrer sa route, mais les orléanistes, c'est un fait, sont très nombreux chez les notables. Ils ont consenti, volontiers, à l'Empire qui protégeait leurs rentes. Leur penchant tout simple, l'empereur écroulé, sera d'appeler à eux quelque duc d'Aumale. Et le pire, c'est que Thiers a dû jouer l'orléaniste lui-même, depuis des années, auprès de ces gens-là, pour les circonvenir; il l'a fait prudemment, habilement, n'écrivant rien, se bornant à des allusions orales — bon sourire et paupières mi-closes, — à de courtes phrases suffisamment enveloppées et suffisamment elliptiques pour que l'auditeur entende ce qu'on ne lui a point dit mais qu'il croit deviner fort bien : la complicité tacite de M. Thiers

pour une restauration des Orléans. Pourvu que « les princes » n'essaient pas de profiter du moment! Ce profit-là est pour Thiers, pas pour eux. Et ce tourment le ronge. Les communistes, les anarchistes? La troupe des Jules s'occupe d'eux et ne s'en tire pas mal. Mais les princes? Comment neutraliser, s'ils surgissent tout à coup, ces fâcheux détestables? Le 4 au matin, chez d'Haussonville qui est de leur secte et que Thiers cultive et fait parler, le vibrion s'est informé déjà, donnant à sa voix le calme et la sympathie nécessaires pour ne point se découvrir : « Que vont-ils faire? m'a demandé M. Thiers », note d'Haussonville, ce 4, après le départ de son visiteur, et Thiers, benoîtement, a ajouté : « Au fond, je désire que cela tourne pour eux; mais pas à présent; pas tout de suite; il faut absolument, pour je ne sais combien de temps, le terrain neutre [200] » — le fameux « terrain neutre » du pacte de Bordeaux, en mars 1871, autrement dit la dictature, à terme indéfini, de M. Thiers. Le lendemain 5, Thiers aura une violente émotion; il est encore chez d'Haussonville, informateur substantiel et personnage à surveiller. Albert de Broglie se trouve là quand survient Thiers, et c'est Broglie, bêta sans soupçons, qui pose, tout à trac, la question qui pour lui va de soi : « Les princes d'Orléans viennent-ils? Ce serait bien le moment. » D'Haussonville a reçu un choc de ce qu'il a vu et entendu alors : « M. Thiers a fait une sorte de bond en arrière : — Quoi! Ils pensent à venir en ce moment? Mais ce serait absurde! Ce serait coupable! » Puis il s'est repris, angoissé soudain de cette chute à l'improviste de son masque en pareille compagnie : « Mon Dieu, tout cela finira probablement par eux; je le prévois et je le souhaite. Mais actuellement il faut se rallier au gouvernement républicain, et non pas lui créer des embarras. » Et, enchaînant, avec cette pureté de langage qui lui est familière : « Les bonapartistes, je m'en fous! Il faut les enfoncer dans leur fange [je doute qu'il ait dit « fange »]. Mais les d'Orléans! S'ils font cela, s'ils poursuivent, dans les circonstances où nous sommes, un but égoïste, je dirai ce que j'en pense. Comment! Je me serais exténué à parer, au jour le jour, les dangers d'une affreuse situation, j'aurais usé mes forces à préserver notre pays des dernières calamités, et l'on viendrait me jeter de pareils bâtons dans les jambes [201]! » D'Haussonville assiste, interloqué, à cette « véritable explosion de colère accompagnée de

200. D'Haussonville, *Mon journal pendant la guerre*, p. 99.
201. D'Haussonville, *op. cit.*, p. 114.

[...] gestes de désespoir [202] ». Le barrage contre les princes est une raison de plus, pour M. Thiers, de soutenir — du dehors, bien sûr et temporairement — les hommes de l'Hôtel de Ville. Il invite énergiquement d'Haussonville et ses amis orléanistes à laisser se poursuivre cet heureux travail; et d'ailleurs « ils ont pris non seulement Trochu qui est l'homme de la situation, dit-il, *et qui est aussi notre homme*, mais Le Flô, Fourichon [bons orléanistes camouflés]; donc il faut les seconder [203] », quand ce ne serait que pour les aider à résister « à toutes les mauvaises passions qui grouillent et fermentent derrière eux [204] ». Ce qu'ils font, pour l'heure, est excellent, et leur République nominale est « ce qui peut le moins nous diviser [205] »; d'ailleurs, des gens de peu, et qui ne seront pas embarrassants; « ils n'ont personne parmi eux pour mettre dans les postes considérables [206] », les grandes ambassades, par exemple, lesquelles resteront donc disponibles, le moment venu, pour les gens de qualité. Conclusion : tolérance bienveillante à l'égard du « gouvernement » et soutien provisoire, avec la nuance de mépris qui convient.

On comprend ainsi tout à fait l'attitude que M. Thiers, pour la surprise et l'irritation de plus d'un, a cru devoir adopter à la réunion parlementaire du 4 au soir. (Préalablement, de cinq à huit, il a couru partout. « Avant que la nuit fût venue », racontera le comte d'Irisson, Thiers « avait déjà vu Trochu, Favre, tout le monde [207] ». Sans évoquer — ce que ne manquera pas de rappeler aigrement le comte Daru — l'apposition insolente, une heure plus tôt, par les soins du nouveau gouvernement, des scellés sur la salle des séances du Palais-Bourbon, M. Thiers fait le plus cordial accueil à MM. Jules Favre et Jules Simon, et Favre a la parole pour son plaidoyer : « Nous, hommes d'ordre et de liberté », prononce-t-il, ce que nous avons voulu accomplir, en nous rendant à l'Hôtel de Ville, ce n'est pas autre chose qu'une « mission patriotique... » Et tout de suite Thiers l'a soutenu d'une intervention chaleureuse : « Votre succès serait celui de la Patrie. » Puis Jules Simon a spécifié que ce gouvernement de fortune et d'urgence

202. *Ibid.*
203. *Id.*, p. 110.
204. *Id.*, p. 111.
205. *Id.*, p. 140.
206. *Ibid.*
207. Comte d'Irisson d'Hérisson, *Journal d'un officier d'ordonnance* (juillet 1870-février 1871), p. 91.

n'est au vrai qu'« une commission chargée de la défense de la capitale »; tout le contraire d'un pouvoir abusif et plein d'intentions tyranniques; un syndicat des députés de Paris prenant en main l'administration de la cité pour « faire face à l'ennemi », ce qui est, Jules Simon y insiste, « notre unique pensée [208] ». Ni Favre ni Simon, pas une seule fois, devant leurs collègues provinciaux, n'ont articulé le mot de « République », et Favre, qui présente la liste des membres du « gouvernement » et cite, en terminant, le nom de Rochefort, ajoute, l'air entendu : « Ce dernier ne sera pas le moins sage; en tout cas, nous avons préféré l'avoir dedans que dehors [209]. » Les deux délégués de l'Hôtel de Ville se retirent. La discussion peut avoir lieu. Mais déjà Thiers s'est efforcé de donner le ton, par sa brève apostrophe pour féliciter Jules Favre (« Vous vous êtes chargés d'une immense responsabilité; notre devoir à tous est de faire des vœux ardents pour que vos efforts réussissent... »). Il développe maintenant sa pensée, je veux dire les arguments qu'il a choisis de faire valoir pour empêcher les notables de contrecarrer ses calculs; son thème, bien entendu, est la patrie, la patrie seule; « combattre aujourd'hui » le gouvernement provisoire « serait une œuvre antipatriotique »; l'équipe Trochu-Favre-Simon « *doit* avoir le concours de tous les citoyens contre l'ennemi [...]. Nous ne pouvons les entraver par une lutte intestine. Dieu veuille les assister! Ne nous jugeons pas les uns les autres; le présent est rempli de trop amères douleurs »! Thiers veut mener l'opération tambour battant et à l'esbroufe, car il redoute les oppositions légalistes où se dissimuleront les fureurs des amis de l'Empire et les appétits des amis des princes. Il invite les ex-députés à se conduire, « dans leurs départements, [...] en bons citoyens, dévoués à la patrie ». Il les congédie, en somme; sous le feutre de la phrase, c'est exactement cela : « Nous ne nous dissolvons pas; mais, en présence de la grandeur de nos malheurs, nous rentrons dignement chez nous. » Il est inouï. Il a l'air d'enregistrer une décision déjà prise. Il ne propose nulle délibération à ce sujet, alors que ces messieurs étaient là pour ça. Il feint de tirer seulement, d'une évidence à ce point aveuglante

208. Simon a tenu à déplorer, mais avec respect et sans revenir sur le fait accompli, la cruelle absence, parmi ces « députés de Paris » aujourd'hui sur la brèche, « du plus illustre d'entre eux, parce qu'il n'a pas accepté les offres qui lui ont été faites ».
209. Pour tout cela, cf. Daru, *Rapport* cité, pp. 521-522.

qu'elle a engendré une totale unanimité des sentiments, les conclusions qui s'imposent; et sa harangue est en forme de péroraison. Buffet, Buquet, Pinard, Daru, Saint-Germain, Girault essayent de placer quelques mots, en faveur au moins d'une « protestation », mais le petit Thiers est extrêmement pressé, et catégorique : « De grâce, n'entrons pas dans cette voie! [...] en présence de l'ennemi qui sera bientôt sous Paris [...] nous n'avons qu'une chose à faire : nous retirer avec dignité. » Le Sénat s'est correctement évanoui. Thiers entend maintenant convaincre le Corps législatif de se faire hara-kiri à son tour, vite et bien. Il lui guide le poignet. Ainsi auront disparu, en quelques heures, toutes les institutions impériales, et le champ sera libre pour la future Constituante thiériste. Le procès-verbal de la réunion porte à la fin ces mots savoureux : « L'émotion profonde de M. Thiers se communique à toute l'assemblée. La séance est levée [210]. » Surocсupé, la tête et le cœur gonflés d'angoisses nationales et de choses à faire pour la défense de Paris, Thiers serre prestement quelques mains à la ronde et disparaît.

Tout éberlués d'abord d'avoir été menés à ce train, quelques députés tout de même se ressaisissent, Thiers une fois parti. Kolb-Bernard a là-dessus, dans sa *Page d'histoire*, un paragraphe instructif : M. Thiers, raconte-t-il, « s'étant retiré avec une certaine hâte, aussitôt la séance levée », tout un groupe de parlementaires estime qu'il est impossible de s'en tenir à cette pure et simple séparation « digne », et surtout muette, qu'a préconisée le « président » occasionnel. Enfin, quoi! Ces gens de l'Hôtel de Ville, ils prétendent « imposer à la France un gouvernement dont M. Rochefort fait partie »! Drôle de « gouvernement », du reste, sorti, sans plus, « de quelques ambitions avides, soutenues par les cris de la populace parisienne »; tout cela est « une insulte » à l'honneur et aux droits des députés véritables, seuls représentants légitimes du pays. « Ces sentiments, écrit Kolb-Bernard, se produisirent avec véhémence après le départ de M. Thiers [211]. » M. Dréolle, tout spécialement, est hors de lui. Bonapartiste furieux, il aurait voulu (il le dira crûment, plus tard, devant la Commission d'enquête) un coup d'État militaire, exécuté par Palikao, dans la nuit du 3 au 4, n'importe quelle solution enfin, légale ou pas, qui

210. D'Heylli, *op. cit.*, p. 21.
211. Kolb-Bernard, *Une page de l'histoire du 4 septembre* (1871).

« maintînt le pouvoir dans la main des honnêtes gens [212] »; persuadé au surplus — par erreur — qu'une grande notoriété l'environne, il affirme que « des bandes armées », ce 4 au soir, le cherchent « d'un bout à l'autre de Paris, en criant : A mort [213] »! Il réclame le transfert du Corps législatif dans quelque grande ville de province. On le calme; Thiers a laissé derrière lui quelques militants dévoués à sa cause. Néanmoins une espèce de commission est désignée qui doit se mettre d'accord sur les termes d'une protestation solennelle contre l'attentat du 4; elle comprend MM. de Talhouët, Buffet, Dréolle; rendez-vous est pris pour le lendemain 5, à 15 heures, chez l'opulent Johnston, dans son hôtel particulier, 7, avenue de l'Alma; il est entendu que le comte Daru présidera cette séance ultime. Rien de grave; les gens de bon sens l'emporteront sur les excités; les amis de M. Thiers veilleront à ce que cette sottise avorte; la « protestation » restera platonique et pourra réunir, sous cette forme anodine, cent cinquante signatures qui n'exposent à rien leurs auteurs. Sans doute, on proteste, on s'indigne; mais on salue tout de même les collègues « qui ont quitté le Corps législatif dans l'intention hautement proclamée de calmer l'effervescence populaire [à l'Hôtel de Ville] et d'[y] sauvegarder l'ordre public »; certes, il serait légitime de « transporter immédiatement » l'Assemblée « sur un point du territoire où elle pourrait délibérer en liberté », mais la Chambre des députés (car ils disent crânement « la Chambre », ces cent cinquante qu'ils sont, ce petit *croupion* qu'ils constituent) « n'adopte pas en ce moment » une telle « résolution »; elle « obéit » en effet « à la préoccupation de ne point entraver les efforts de ceux qui, en prenant le pouvoir, ont assumé l'immense responsabilité [on reconnaît là l'inspiration, la dictée même de M. Thiers] de faire face aux besoins de la défense nationale » et « les députés considèrent que le devoir de tous, dans un péril suprême, est de faire à la patrie le sacrifice de leurs dissidences, comme le sacrifice de leur fortune et de leur vie ».

Affaire liquidée. Thiers a obtenu la neutralité des notables. Il y a été aidé par les conseils occultes de leur intérêt même qu'en fin de compte la plupart d'entre eux ont assez vite discerné, principalement dès qu'ils ont vu Trochu au pouvoir, « un homme

212. *Dép.* I, 233 et 236.
213. *Dép.* I, 234. On voit mal cependant cette révolution débonnaire du 4 septembre 1870 s'ensanglanter seulement au bénéfice de M. Dréolle.

d'ordre, dit le colonel Chaper [214], ennemi des convoitises dont on redoutait l'expression ». « L'élévation connue de ses sentiments nous autorisait à compter sur lui », écrira de son côté, noblement, le duc de Broglie [215]. Et le comte de Meffray [216], de même, regarde l'espèce de chose qui s'organise à l'Hôtel de Ville comme « un refuge contre la multiple et horrible tyrannie des égouts de Belleville ». Il n'est pas jusqu'à Daru le rageur qui ne consente à reconnaître qu'après tout, ce gouvernement de chienlit est « composé d'hommes en général plus modérés et plus éclairés que leur parti [217] » et qui peuvent, sous le regard dégoûté des gens de bien, rendre pour l'instant quelques services [218]. Mais que ces intrus n'aillent point s'imaginer qu'on leur en tiendra compte, la paix et la stabilité une fois revenues — ce qui ne peut et ne saurait tarder; on y mettra bon ordre. Quant à Thiers lui-même, il annonce aux uns et aux autres qu'il rentre dans la vie privée, qu'il est « résolu à se séparer de tout », « cherchant dans ses études chéries une consolation de nos malheurs [219] », et souhaitant seulement qu'« une conduite sage et prudente » du pouvoir « abrège, et diminue en les abrégeant, les souffrances du pays [220] ». En clair : une sage et rapide acceptation de la défaite, et un traité, au plus tôt, avec les vainqueurs allemands, afin d'en venir très vite aux affaires sérieuses, c'est-à-dire à des élections générales. Son avis est formel et il le donne à qui veut l'entendre ouvertement : laissons la République « faire ce qu'elle seule peut faire : un semblant de résistance, et une paix quelconque [221] ».

214. *Rapport Chaper sur le Gouvernement de la Défense nationale au point de vue militaire*, *Assemblée nationale* 1416, 1873, p. 30.
215. *Mémoires du duc de Broglie* (1941), II, 22.
216. Comte de Meffray, *Les fautes de la défense de Paris* (1871), p. 13.
217. *Rapport Daru*, p. 73.
218. Kératry, dans sa déposition de 1871 devant la Commission d'enquête, évoquera amèrement les ennemis, désormais déchaînés, des héros du 4 septembre, alors que ces mêmes personnages « se félicitaient bien, au moment de la crise, de les trouver prêts [eux, les honnêtes gens de l'Hôtel de Ville] à se charger de si graves responsabilités ». (Kératry, *Déposition* (tirage à part), p. 12.)
219. Déposition de Thiers devant la Commission d'enquête (17 septembre 1871) dans *Dép.* I, 18.
220. *Ibid.*
221. C'est ce qu'il déclare, en ces termes mêmes, à d'Haussonville, le 9 septembre; Cf. d'Haussonville, *op. cit.*, p. 143. Et dans sa déposition de septembre 1871, il indiquera sans détours le vœu qui était le sien, le 3 au soir : « Il fallait, selon moi, que le Corps législatif déclarât le trône vacant, formât une commission de gouvernement [sans M. Thiers lui-

*
* *

Un « semblant de résistance »? C'est le programme même de Favre et de Trochu. Leur programme secret, cela va de soi. Car les Parisiens ne se sont soulevés que pour le contraire d'une résistance simulée; ils ont enterré l'Empire parce que l'empereur s'est laissé battre par les Prussiens; ils sont descendus dans la rue pour crier leur volonté de vaincre, et la République est pour eux, naïvement, celle qui ne connaît pas de défaite, celle qui a jadis écrasé l'Europe. Le rapport Chaper, en 1873, honnêtement, fera appel à ces « souvenirs que chacun a conservés vivants » : ce qui animait, ce qui transportait Paris, en ce début de septembre 1870, avouons-le, dira-t-il (et Chaper n'est certes pas du côté des extrémistes), c'était « un esprit général de résistance [222] »; le commissaire de police Bellanger, ce bonapartiste bien intentionné que nous avons déjà vu, devant la Commission d'enquête, répandre, comme un imbécile, un tas de vérités malencontreuses, Bellanger attestera, lui aussi, que les Parisiens, le 4 septembre — il était là, il a bien regardé, bien écouté — « se figuraient » que derrière eux, avec eux, « la nation allait se lever en masse et marcher à l'ennemi [223] »; et Jules Ferry constatera dans sa déposition : Résistance! « c'était le cri de tout le monde » et la population allait répétant : « Nous ferons de Paris une Saragosse [224]. » Ferry, du reste, ricane de ces dispositions belliqueuses; il y voit une stupide « infatuation nationale [225] »; et c'est tout à fait l'avis du général Trochu qui hausse les épaules devant « l'incurable chauvinisme [226] » des Parisiens; ce militaire n'apprécie pas chez les

même, qui se réservait], *essayât de signer un armistice, puis convoquât une Assemblée.* » (*Dép.* I, 15.) C'est effectivement cette double préoccupation qui va diriger tous ses actes à partir du 4 septembre. Dans le même texte, il déclare, un peu plus loin, que cette « proposition d'armistice », indispensable alors, « elle eût été [...] acceptée; j'en ai acquis la certitude depuis ». (*Dép.* I, 17.) Quant à la « Commission de gouvernement », elle ne devait, dans sa pensée, gérer les affaires que « quelques jours »; et Thiers estimera bientôt que le Gouvernement de la Défense Nationale s'attarde beaucoup au pouvoir, surtout avec ce Gambetta qui, odieusement, veut pour de bon, lui, essayer de gagner la guerre, — ce qui culbuterait, de manière abominable, tous les plans établis.

222. *Rapport Chaper*, p. 19.
223. *Dép.* II, 157.
224. *Dép.* I, 380.
225. Cité par Alfred Rambaud dans son dithyrambe intitulé *Jules Ferry* et publié en 1903 (p. 32).
226. Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 273.

civils le goût de la bataille qui lui fait l'effet d'une espèce d'inconvenance; quand les généraux ne veulent pas se battre, de quoi se mêlent les pékins en leur réclamant de l'héroisme? Ces façons-là sont déplaisantes. Mais telle était, en septembre, la démence universelle, que du mal même, adroitement employé, pouvait sortir le bien, et que cette folie guerrière du petit peuple offrait le moyen d'agir sur lui pour l'abuser en l'amusant. Gambetta mis à part, toute l'équipe des Occupants, à l'Hôtel de Ville, ne songe qu'à la paix, à une capitulation rapide; d'abord parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, que le sort a décidé, que la France est vaincue, que les Prussiens sont les plus forts, que nos armées sont hors de combat, soit cernées et déjà pratiquement prisonnières (Metz), soit pulvérisées et anéanties (Sedan); ensuite parce que, au fond, dans la présente situation intérieure et devant l'abîme de la République, c'est très bien comme cela : la seule puissante *armée de l'ordre* qui subsiste pour préserver la société — c'est inavouable, mais le fait est là — c'est l'armée allemande. La paix signée, les Prussiens se chargeront de tout, et ce n'est pas sous leur botte qu'une révolution sociale se produira; ils auront besoin, avant tout, pour se faire payer, d'une France calme et soumise, et les « anarchistes » se le tiendront pour dit. La pensée réelle de Trochu, de Favre, de Picard sur la « résistance », nous n'avons pas à la deviner, à l'induire de leurs comportements. Ils nous l'ont eux-mêmes dévoilée dans sa nudité entière. Picard ne cachera à personne ce qu'il voulait, proposait, réclamait, depuis qu'il avait appris la nouvelle de Sedan : « signer un armistice et convoquer une assemblée [227] »; Favre, qui va se précipiter chez Bismarck pour tenter d'obtenir une paix immédiate, déclare avec une ironie haineuse que Paris, l'absurde Paris, « au sentiment exagéré de ses forces joignait l'aveuglement le plus complet sur celles de la Prusse [228] »; Trochu ne dissimule pas une seconde à ses collègues et subordonnés que toute possibilité de victoire est exclue, que la guerre, de toutes façons, est terminée, qu'il « n'y a rien à attendre ni du dedans ni du dehors [229] »; et Pelletan, qui rencontre Veuillot rue Taranne, le 5, lui confie que le premier objectif du gouvernement est d'« essayer de faire la paix [230] ».

227. Cf. *Annales de l'Assemblée nationale*, t. XXIII, p. 9.
228. Favre, *Le Gouvernement de la Défense Nationale*, I, p. 95.
229. Déposition Picard dans *Dép.* I, 478.
230. *Univers* du 16 novembre 1870.

Seulement il y a l'opinion publique. Et Trochu, le 2 juin 1871, à l'Assemblée nationale (l'affaire est vidée désormais, la Commune abattue et Paris châtié comme il faut) Trochu pourra dire à voix haute ce qu'il ne confiait, le 4 septembre, qu'aux initiés : « L'esprit public était monté au comble de l'excitation, et croyez bien que si, à ce moment-là, le gouvernement se fût avisé de dire qu'il allait faire la paix et qu'il voulait la paix, il aurait été emporté en une heure [231]. » Favre, semblablement, dans son *Simple récit* de 1871 : Paris voulait se battre, Paris voulait vaincre; puisque « telles étaient les dispositions de Paris, les députés investis du pouvoir par la journée du 4 septembre ne pouvaient que s'y associer [232] » — il veut dire, bien entendu, *feindre* de s'y associer. Et le rapport Daru, loyal pour une fois, se fera, sur ce point, compréhensif : c'était une folie, cela ressemblait à un crime de lèse-société, la poursuite de la guerre après Sedan, avec tous les risques inouïs que comportait la République pour la préservation de l'ordre naturel et divin, mais les hommes du 4 septembre se virent « *obligés* de continuer la lutte puisque cette révolution se faisait au nom du patriotisme [233] ». Exact. Et c'était même le

231. *Journal Officiel*, 3 juin 1871.
232. Favre, *op. cit.*, *loc. cit.*
233. *Rapport Daru* (Ass. nat. 1416 B, 1873, p. 433). Cette fin de phrase « ... *au nom du patriotisme* », s'accompagne, chez Daru, d'un sourire perspicace. Le soulèvement de la capitale, ce sage, qui réclamait pour sa part la paix tout de suite et coûte que coûte (qu'est-ce qu'une amputation du territoire au prix de la stabilité sociale maintenue?), ce sage en discerne trop bien les arrière-pensées. Prétexte, le patriotisme, mensonge! Ces gens-là ne rêvent que de main mise sur le bien d'autrui, et le 4 septembre reste pour Daru un « événement funeste » qui, dit-il, « ne se serait pas accompli dans une société dominée par des sentiments vrais de patriotisme » (*Rapport*, p. 442). De même, le comte de Juigné, à l'Assemblée nationale, le 30 mai 1871, déclarera que Gambetta et les républicains du 4 septembre ont « achevé de perdre » la France (*Journal officiel* du 31 mai 1871); Sarcey, lui aussi, national avant tout, tient le 4 septembre pour « un grand malheur » (Sarcey, *Le siège de Paris*, p. 26); Veuillot parlera de cette honteuse journée comme de « la plus lâche de nos révolutions »; « il n'y en eut pas, écrira-t-il, de plus impie envers la France » (*Univers* du 3 septembre 1871); le vice-amiral baron de la Roncière Le Noury (à qui Trochu a confié le commandement des troupes de marine) stigmatise également cette « date néfaste » du 4 septembre, déclare que parmi l'affreuse plèbe *résistante*, « plus soucieuse de ses droits que de ses devoirs, l'ardeur de la guerre à la société se dissimulait derrière l'ardeur de la guerre à l'Allemagne », et que le gouvernement de l'Hôtel de Ville fut criminel en continuant le combat; Trochu, certes, pensait bien; hélas, il avait à côté de lui des gens (et l'amiral veut dire : Gambetta) chez qui « la patrie n'occupait pas seule et sans partage la place qui devait lui appartenir » (La Roncière Le Noury, *La marine au siège de Paris*, pp. XIII

grand cadeau du sort, cette préoccupation passionnée des Parisiens, ce « chauvinisme » délirant des prolétaires. Trochu n'hésitera point à en convenir, dans ses *Mémoires* posthumes : le « transport » qui bouleversait la plèbe, le 4 septembre, était « patriotique encore plus que politique [234] ». Jouer là-dessus; miser là-dessus; faire croire à ces niais qu'on est avec eux, qu'ils n'ont qu'à nous suivre, qu'on va les conduire à la victoire, que leur République c'est cela, la victoire; mais pas autre chose, attention! que la victoire. Union sacrée! Combat! Défensive! Offensive! La guerre, uniquement la guerre! Pas de politique. La politique viendra *après*, quand on aura vaincu l'ennemi. Après. Pour le moment, le mot « république » ne doit pas signifier autre chose que la confiance, les yeux fermés, en ce gouvernement de « patrie en danger », de bataille contre l'envahisseur, ce gouvernement présidé par un général et qui comprend encore un autre général, Le Flô, et même un amiral, Fourichon (lequel a été nommé en hâte et sans qu'il en sache rien — il est en mer — ministre de la Marine [235]). Toute la grande pensée de Trochu, et de Favre, et de Simon, et de Picard, et de Ferry, se réduit à cette formule simple : se faire admettre de la plèbe, grâce à ce qu'on appelle au théâtre quelques mots de situation; garder devant soi, avec soi, sous soi, cette tourbe médusée, juste un moment, juste un petit moment, au plus noir de l'orage, le temps de se procurer les moyens de la tenir en respect pour de bon, quand on ne pourra plus compter sur son adhésion volontaire; elle peut tout, actuellement; donc, n'importe comment, la mystifier pour qu'elle nous suive, une ou deux semaines; et lorsqu'elle ouvrira les yeux, il sera trop tard; on lui aura ôté la possibilité de nuire. Les Prussiens seront là, avec nos vieilles troupes sérieuses, celles de Metz, libérées, et celles de Sedan, qui reviendront d'Allemagne.

Hardi donc, et sonnez fanfares, et que les proclamations retentissent, appelant le peuple à cette résistance dont on entend bien se dispenser. Palikao, puis Thiers, avaient déjà, avant la lettre, fourni le vocable adéquat. Tous deux, dans leurs propositions des 3 et 4 septembre, avaient recouru à l'expression de « Conseil » (Palikao) ou de « Commission (Thiers) de gouvernement *et de*

et VII). Quant à M. Jérôme David, il est catégorique : les prolétaires de Paris, « la pensée nationale trouvait leurs cœurs insensibles » (*Dép.* I, 149).

234. Trochu. *Œuvres posthumes*, I, 173.

235. Sa nomination paraît dès le 5 septembre à l'*Officiel*.

défense nationale ». Favre, qui n'avait pas trouvé cette précieuse formule pour sa proposition à la Chambre, s'en empare dès qu'il est à l'Hôtel de Ville et le gouvernement provisoire qu'il y édifie dans la fièvre s'appellera « Gouvernement de la Défense Nationale »; s'il n'avait pas encore mis la main, le 3 au soir, sur le terme juste, Favre, il est vrai (Favre qui ne pense qu'à la reddition, dès qu'on aura assez de chassepots pour l'imposer aux Parisiens), Favre a dépassé Thiers et Palikao dans la phraséologie martiale; sa « commission de gouvernement » à lui, telle qu'il l'a présentée dans son projet du 3, aura « pour mission expresse de *résister à outrance* et de *chasser l'ennemi du territoire* »; et le 3 septembre, dans l'après-midi, devant le Corps législatif, le même Favre a réclamé une « étroite union » de tous les partis — les rouges surtout, qu'ils s'unissent bien à nous! — « dans le sentiment d'une *défense jusqu'à la mort* ». « La France, Paris, s'est-il écrié, menacés ensemble et *unis dans la résistance par une étroite solidarité, sont décidés à ne poser les armes que lorsque l'ennemi aura été expulsé.* » Jules Simon, à présent : « Nous n'avons qu'une pensée : faire face à l'ennemi[236]. » Puis la première affiche du Gouvernement de la Défense nationale, rédigée par Picard : « La République a vaincu l'invasion en 1792... Citoyens, demain vous serez avec l'armée les vengeurs de la Patrie! » Puis Kératry (qui s'est institué préfet de police), 4 septembre au soir : « La France se dispose à vaincre ou à mourir[237]. » Enfin Trochu, aux gardes nationaux de Paris : « Rivalisant avec notre noble armée, vous nous montrerez ensemble le chemin de la victoire[238]! » Un tour de phrase à attraper, quand on s'adresse à ces jobards dangereux. C'est ce que Trochu définira, modestement, dans sa déposition de 1871 devant la Commission d'enquête : l'art de « se mettre en communication avec l'esprit public »; assez content de lui, il ne craindra pas d'affirmer, alors, que ces proclamations qu'il a multipliées tout au long du siège (et Dieu sait qu'il n'aurait pas cru, le 4 septembre, que l'épreuve serait aussi longue, que les exercices de voltige auxquels il devra se livrer dureraient des semaines et des mois!), ces pauvres proclamations « qui furent tant raillées depuis », tout de même, hein, tout de même, constatez, elles ont

236. Allocution du 4 septembre, à 20 heures, devant les députés réunis chez M. Schneider. (D'Heylli, *op. cit.*, I, 18.)
237. D'Heylli, *id.*, p. 45.
238. *Id.*, p. 43.

réussi, elles ont parfaitement atteint leur but, lequel était — style noble — d'« élever » *l'esprit public* et de le maintenir, sans cesse et comme par miracle, « à une certaine hauteur [239] ». Et que faire d'autre, je vous le demande, que de jouer au monstre des airs séduisants (ce que Veuillot, assez joliment, appellera « la musique de chambre Julienne »), quand les gens de bien à la Daru, dépourvus d'esprit inventif, restent bêtement « atterrés par la surprise et l'indignation [240] », et quand, du jour au lendemain, au lieu des « 70.000 hommes de garnison » dont disposait l'Empire pour intimider le populaire, et d'une « police excellente » qui, « outre une foule d'agents secrets, comptait 11.000 agents en uniforme [241] », on n'a sous la main, face aux rouges, qu'une garnison fantôme, des « mobiles » fort peu rassurants, et presque plus de gendarmes ni de sergents de ville? Seul recours : la fantasmagorie belliqueuse, les appels du pied, les bombements de torse, de l'intelligence, du bagout, et une facilité, pieuse et sans borne, à mentir.

Et « vive la République! » en même temps, bien sûr. Ces clameurs-là sont du rayon Jules Favre. Comment, dira l'intéressé avec une effronterie admirable — quoiqu'un peu verbeuse, ce qui la compromet — « comment ne pas prendre pour levier [il veut dire pour filet] l'idée sublime et sainte qui résume dans un mot la puissance et la liberté de la nation maîtresse d'elle-même [242] »? Et encore : le mot de République était pour nous un double « symbole », celui de « la fin de l'Empire » et celui de « la résistance contre l'étranger [243] ». La résistance? Nous savons déjà, là-dessus, à quoi nous en tenir. La « fin de l'Empire »? On notera l'aspect négatif que Favre a soin de donner à son expression; la fin de quelque chose et non point la naissance d'autre chose. Une république formelle. Un changement d'étiquette. Une pure affaire de terminologie. De modification profonde, aucune; et rien surtout qui puisse toucher à l'essentiel, rien qui aille, si peu que ce soit, dans le sens d'une levée d'écrou pour les prolétaires et d'une expulsion des accapareurs. Notre première préoccupation, avouera Kératry, était d'obtenir « une trêve politique [244] »; sans

239. *Dép.* I, 310.
240. *Rapport* Daru, p. 249.
241. Trochu, *La politique et le siège de Paris*, 1871, p. 212.
242. Favre, *Le Gouvernement de la Défense Nationale*, I, 219.
243. *Id.*, I, 79.
244. Déposition Kératry (tirage à part), p. 13.

doute avions-nous été forcés de proclamer la République, la « nécessité » s'en étant imposée à nous, dès l'irruption de la foule au Palais-Bourbon, si nous ne voulions pas « être dépassés par les violents »; mais en brandissant à leur tour ce drapeau pour en confisquer le prestige, les coadjuteurs de Jules Favre sont bien résolus à lui retirer toute autre vertu que celle d'un leurre. Ils l'ont saisi *pour* que les « violents » ne l'aient pas. Ces syllabes du mot « république », puisqu'elles éblouissent le petit peuple, qu'elles servent donc à susciter sa docilité, à faire que les masses fascinées suivent les habiles qui se chargent de ne les mener nulle part. Kératry vient de lâcher pour nous le secret de l'opération : proclamer la République, c'était conclure une « trêve politique »; et Picard confirmera : à l'abri de ce grand mot, nous réclamions des Parisiens « l'abandon de tout esprit de parti [245] ». Autrement dit : c'est entendu, Parisiens, le mot vous l'avez, on vous le donne; quant à ce qui est de la chose, ce n'est pas le moment d'y songer. Ces gens qui n'ont qu'une pensée : *politique d'abord*, ils conjurent la plèbe d'oublier toute *politique*, parce que c'est la guerre, parce qu'il faut vaincre. Or ils ne veulent ni vaincre ni se battre, et la guerre pour eux n'est rien d'autre qu'un providentiel alibi.

Dans son récit de l'aventure, publié l'année suivante, Favre tirera gloire d'avoir su manœuvrer si bien que la « république » resta lettre morte et que, durant tout le règne — cinq mois horribles! — du Gouvernement de la Défense nationale, rien ne fut touché de ce qui ne devait pas l'être, de ce que l'équipe de l'Hôtel de Ville était là précisément à seule fin de préserver. Sa thèse, devant les impatients, est celle-ci : nous ne sommes qu'un gouvernement provisoire et un gouvernement militaire; le nom même de notre pouvoir, « gouvernement de la *Défense nationale* » suffit à « caractériser sa nature et sa mission [246] »; les réformes de structure ne sont pas de notre compétence [247]; le soin doit en être laissé à la nation elle-même (c'est-à-dire à cette Assemblée nationale qu'on élira bientôt et où les notables, de nouveau, grâce aux

245. *Dép.* I, 477.
246. Favre, *op cit.*, I, 208.
247. Devant la Commission d'enquête, Picard rappellera, à sa gloire, que dès la première réunion du gouvernement, le 4 au soir, face à Gambetta, il a présenté avec force cette remarque conservatrice, énergique, dans sa bouche, comme un avertissement : que « nous n'étions que des administrateurs provisoires » et qu'en conséquence « nous ne pouvions pas légiférer » (*Dép.* I, 476).

paysans, seront les maîtres); le gouvernement de l'Hôtel de Ville, « tout entier au devoir de la défense », ne saurait « dépasser, dans sa propre action, les limites » étroites et bien définies des affaires militaires ou diplomatiques[248]. Nous n'avons droit sur rien d'autre. D'où son cri de victoire, après la défaite, après cette capitulation de Paris qu'il aura été si dur d'obtenir enfin : les législateurs de 71 « ont trouvé tous les problèmes intacts[249] ». Le 16 septembre 1870, dans une lettre confidentielle à M. Thiers avec qui sa communion de pensée est complète, Favre déclare déjà, à voix basse : que la nation se rassure, la France, la vraie France, rurale et possédante, par opposition à l'effrayant Paris, oui, que la France des honnêtes gens soit tranquille; elle n'a rien à craindre de nous; « *nous ne sommes que des factionnaires montant la garde à sa porte*[250] ». Et Trochu se félicitera publiquement, le coup fait, et la Chambre introuvable, comme dira Hugo, retrouvée, d'avoir su, lui Trochu, grâce à sa légende et à son adresse, restaurer, dès le 4 septembre, sous le nom badin de République, un pouvoir « très fermement conservateur[251] ».

*
* *

Considérons enfin — dans *l'Illustration*, par exemple[252] —, les visages et l'aspect des membres du Gouvernement de la Défense Nationale, et admirons d'abord l'intelligence de sa composition. Ils sont douze, comme les apôtres, mais seize en réalité; car des « ministres » leur sont adjoints, et, assez curieusement, il y a des « membres » qui sont « ministres », des « membres » qui ne sont pas « ministres » et des « ministres » qui ne sont pas « membres ». Les « membres-ministres »? Favre d'abord, le « vice-président » (*Officiel* du 5 septembre) et ministre des Affaires étrangères; Gambetta, ministre de l'Intérieur; Picard, ministre des Finances; Crémieux, Garde des Sceaux, et Jules Simon, qui a le portefeuille de l'Instruction publique et des Cultes. Les « ministres non membres »? Le général Le Flô, ministre de la Guerre; l'amiral Fourichon, ministre de la Marine; Dorian, qui

248. *Id.*, I, 243.
249. *Ibid.*
250. *Id.*, I, 417.
251. Trochu, *La politique et le siège de Paris* (1871), p. 101.
252. Cf. *L'Illustration* du 17 septembre.

dirige les Travaux publics, et Magnin l'Agriculture et le Commerce. Les « membres non ministres » enfin : Emmanuel Arago, Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Pelletan, Rochefort — et au-dessus d'eux, l'un hors série, l'autre dans la marge : le général Trochu, « président », et M. Jules Ferry, « secrétaire ». On comprendra très vite, sinon dans le public (qui n'a pas besoin de le savoir) du moins chez les gens de conséquence, que cette équipe tripartite forme, en réalité, deux groupes : celui qui compte et celui qui ne compte pas; les dirigeants et les comparses. Sont dirigeants et mènent la galère : Trochu, Favre, Ferry, Picard, Crémieux, Simon, Gambetta et leurs auxiliaires les ministres. Sont du groupe subalterne et qui ne mène rien du tout : Arago, Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Pelletan et Rochefort. Les généraux et l'amiral sont à deux fins : à l'intention des agités, des bons « chauvins », comme parle Trochu, et des « braillards »[253] de patriotisme, — autrement dit Paris ouvrier et petit-bourgeois, — ces militaires attestent à l'évidence, et sans qu'aucun doute soit possible, le caractère viril du gouvernement, sa volonté de guerre « *à outrance* », selon les mots mêmes de Favre, le 3 septembre, au Palais-Bourbon; et à l'intention de l'armée et des gens de bien, son côté rassurant : soyez tranquilles, l'ordre sera fermement protégé. Les comparses ont pour mission, eux, de « faire républicain » avec une coloration 1848 (Arago, Garnier-Pagès) et une teinte même de rouge vif (Rochefort). Quant à la sécurité des possédants et au solide maintien des structures économiques existantes, deux « ministres non membres » y pourvoiront attentivement; ils sont en retrait, un peu effacés et dans la coulisse, tout exprès : c'est Magnin, fils d'un maître de forges de la Côte-d'Or, et Dorian, que ses propos gauchistes n'empêchent pas d'être un richissime industriel de la Loire (ses forges à lui sont à Unieux, près de Saint-Étienne). Magnin-Dorian, en somme, remplacent et continuent Schneider. Un seul élément énigmatique dans ce consortium bourgeois. Non pas du tout Rochefort, qui est doux comme la brebis dont il a sur la tête la frisure, et à qui Trochu reconnaît « des aptitudes gouvernementales inattendues[254] », mais Gambetta, qui a exigé l'Intérieur et

253. Tout le problème du Gouvernement de la Défense nationale sera bientôt, écrit Trochu dans son *Siège de Paris* (*Œuvres posthumes*, I, 543), de « faire prévaloir contre les *patriotes* que j'appelais les *braillards de la guerre* [...] l'urgence de la capitulation ».
254. Trochu, *op. cit.*, I, 312.

qui a vraiment l'air, c'est insensé, de prendre la guerre au sérieux.

Ces messieurs les « membres proprement dits » se sont octroyé — toute peine mérite salaire — un traitement de 50.000 francs (soit une bonne douzaine de millions de francs 1955 [255]). Trochu l'a refusé, ayant déjà sa belle solde de gouverneur et n'acceptant point de cumul. Rochefort aussi, par affection de civisme, et son geste discourtois a été fort mal vu de ses collègues; mais cet incorruptible viendra promptement à résipiscence, promptement mais sans aucun bruit, et c'est par une démarche très confidentielle auprès d'Étienne Arago qu'il réclamera, comme les autres, son indemnité mensuelle de quatre mille francs [256].

Voici donc devant les photographes et dessinateurs les grands citoyens qui vont assurer la « Défense » du pays : Trochu, avec sa petite bouche distinguée et cet « air de contentement répandu sur sa personne [257] » que signalera, très bien, Vitu, dans *le Figaro ;* installé, il prendra l'habitude de revêtir une veste d'intérieur en velours, bien chaude, à brandebourgs, et protège son crâne nu sous une calotte noire à gland d'or; il gardera toujours, en même temps, son pantalon rouge et ses bottes molles, réalisant ainsi sur sa personne l'image de son double rôle de président civil et de chef de guerre. Il s'amuse assez, *in petto*, du rôle dont il a pris la charge, lui le général Trochu, l'orléaniste, dans ce sketch démocratique; il confiera sa gaieté, dès le 5 septembre, à son vieil ami Fourichon, l'amiral, auquel il vient de jouer le tour — mais l'urgence commande! — de le nommer, tout à trac, ministre de la Marine. C'est impayable, n'est-ce pas? « A la tête d'un gouvernement républicain! Je me trouve, moi, votre vieux camarade, à la tête d'un gouvernement républicain! [...]. Il faut que le péril public soit bien grand pour expliquer la situation de ce vieux camarade devenu chef d'un gouvernement républicain [258]! » Il n'en revient pas; et il sait bien que Fourichon, si digne, avec cette allure qu'il a de notaire cossu et grave, pourrait en avoir un saisissement. Mais pas de sottise! Que Fourichon l'entende à demi-mots, et qu'il ne gêne pas la manœuvre à laquelle il l'a spontanément associé. Et son autre « camarade », Le Flô,

255. Le salaire moyen de l'ouvrier parisien, quand il ne chôme pas trop, est alors de 500 francs par an.
256. Cf. Trochu, *op. cit.*, I, 616.
257. *Figaro* du 23 janvier 1872.
258. Trochu livrera à la postérité ce beau document secret dans ses *Œuvres posthumes* (I, 263-264).

qu'il a mis dans le coup en même temps et qui s'est trouvé promu, d'une seconde à l'autre, ministre de la Guerre de la République, si nous voulons être au fait, et par ses propres soins, de ses opinions politiques, qu'il nous suffise de l'écouter, dans sa déposition du 11 septembre 1871 : « *Ni républicain de la veille, ni du lendemain, ni du surlendemain* [259]. » Quant aux envahisseurs, non du sol national, mais du Palais-Bourbon, tels les définira cet honnête homme : un « ramassis de coquins » et une « horde scélérate [260] ».

Jules Favre maintenant, le vice-président. Le cliché de *l'Illustration* nous le montre aussi chevelu que le président est déplumé; une tignasse lyrique et la barbe abondante; je ne sais quoi, dans l'attitude, qui fait penser à un grand singe. Étrange comme les comparaisons animales fleurissent à son propos. Malgré moi m'est venue l'évocation du gorille; mais *l'Illustration*, plus décente, le voit léonin : « Une tête puissante et fière, entourée d'une crinière de lion [261]. » Et c'est au reptile que naguère, en 48, il faisait penser Lamoricière, non plus pour son apparence, mais pour ses comportements, toujours gracieux et d'une exquise urbanité, même (surtout) lorsqu'il se prépare à quelque traîtrise : « Un serpent qui nage dans du lait », disait Lamoricière [262]. Quelque chose en lui, c'est vrai, qui l'apparente à M. de Falloux. Mais en beaucoup plus éloquent : « Une voix, une parole qui sont une magie », écrit le rédacteur empressé de *l'Illustration* [263]; il a cette lèvre inférieure pendante et un peu torve qui projette admirablement les syllabes, et son fameux « hoquet oratoire » comme élément de pathétique. Le teint jaune, malheureusement; son foie est en mauvais état; et Rochefort, qui a des lettres et du style à défaut de caractère, l'appelle un « Isocrate mielleux et enfiellé ». C'est un spiritualiste, un ami des idées nobles, et qui se meut comme chez lui à travers les notions d'« honneur », de « vertu », de « devoir ». A l'Académie française, il a succédé, tout naturellement, à Victor Cousin; Ollivier assure, par expérience — et beaucoup (au premier rang desquels Gambetta) pourront vérifier la chose — qu'il ne convenait point de se fier à M. Jules Favre : « Il n'y avait aucune sécurité dans son commerce [264]. » Il a grand souci de son hôtel de la

259. *Dép.* I, 620.
260. *Ibid.*
261. *L'Illustration*, 1er octobre 1870.
262. Général baron Ambert, *Histoire de la guerre de* 1870-71, p. 249.
263. *L'Illustration*, *loc. cit.*
264. Ollivier, *L'Empire libéral*, t. VI, p. 77.

rue d'Amsterdam et de son château de Grandmont, dans l'Indre.

M. Suisse, dit Simon (Jules), est le frère de Jules Favre en haute philosophie déiste. Avec lui, « c'est la Morale qui entre au pouvoir [265]. » Dodu, un peu chauve, ce qui lui reste de cheveux joliment bouclé au-dessus des oreilles, le nez mou, il est onctueux et bénin, — « blafard et cafard », dira vilainement Elie Reclus [266]. Volontiers didactique, il a coutume, lorsqu'il parle, de « se dandiner, deux doigts en l'air [267] ». Veuillot le nomme « le sensible Jules [268] »; et il est bien vrai que sa voix, souvent, se mouille, tandis que ses yeux se ferment pour regarder l'âme et donner audience à l'Esprit. Il est émouvant; son secret à lui est le silence et le suspens. La crédibilité de ses assertions n'est pas toujours rigoureuse; c'est ainsi qu'évoquant le 2 Décembre, il affirme avec calme que Thiers y fut d'un stoïcisme antique : « Ayant le choix entre le rôle de premier ministre et la proscription, il préféra la proscription [269] », ce qui est assez drôle quand on sait les choses comme il les savait. Thiers, qui l'emploiera longuement, lui reconnaîtra « une habileté profonde [270] ». « L'un des meilleurs esprits du Conseil », dira de lui Trochu [271].

Jules Ferry, 38 ans, est un garçon qui se pousse. Il est alors joufflu, avec de beaux favoris déjà. Il a pris le bras de Jules Favre, dans leur marche courageuse sur l'Hôtel de Ville, à travers la foule. Un réaliste, et qui ne donne guère dans les billevesées démagogiques, bonnes seulement pour parvenir; il a été, avec Picard, l'un des fondateurs du journal de la gauche « ouverte », *l'Électeur*, auquel a succédé, en mars 1869, *l'Électeur libre*. Trochu l'appréciera vivement. « Je fais de lui le plus grand cas », disait-il [272].

Enfin, Picard, Ernest, cette « personnification », écrit Steenackers qui l'admire, « de l'esprit fin, positif et pratique de la bourgeoisie parisienne [273] ». C'est le Falstaff du 4 septembre, selon Karl Marx [274]. Certes, M. Picard est spirituel, voire « goguenard »,

265. Cf. Elie Reclus, *La Commune au jour le jour*, p. 160.
266. *Id.*, p. 138.
267. Fidus, *Journal* (1er octobre 1870), p. 120.
268. *Univers* du 23 mai 1871.
269. Jules Simon, *Thiers, Guizot, Rémusat*, p. 193.
270. Thiers, *Notes et souvenirs*, p. 203.
271. Trochu, *op. cit.*, I, 395.
272. Cf. H. Pessard, *Mes petits papiers*, p. 14.
273. Steenackers et Le Goff, *Histoire du Gouvernement de la Défense nationale en province*, I, 99.
274. K. Marx, *La guerre civile en France*, p. 37.

à la rencontre [275]. Certes, il est gras et rose, sous ses cheveux ondulés, mais si les malveillants le décrivent « ventru, lippu, repu [276] », entendez simplement qu'il se porte bien, que son sourire n'est pas bête et que le brave homme est heureux de vivre. Il est très lié avec Renan, qui se plaît à faire des séjours dans la charmante propriété que cet épicurien possède à Ambésis, et leurs vues s'accordent sur tous les points. Le 8 mars 1867, Picard a prononcé une magnifique plaidoirie, pour la *Libre Pensée*, et il a exalté les « droits de la vérité scientifique ». Un homme politique véritable, et que Jules Simon, dans ses *Souvenirs*, opposera à Gambetta, beaucoup trop abrupt, alors que M. Picard était plus incliné « aux ménagements et aux concessions, — j'entends celles que peut faire un homme de cœur dans l'intérêt de la cause qu'il sert [277] ». Sa cause est celle du bon sens, dans l'ordre économique et social; conscient du péril rouge, il n'a pas hésité, aux élections de 1869, à mettre son nom sur la liste de l'*Union libérale*, à côté de celui de M. de Rémusat; et, nous dit son biographe et laudateur Maurice Reclus, s'il s'est rendu, le 4, en fiacre et non à pied à l'Hôtel de Ville, c'est qu'il « a toujours eu de la dignité parlementaire une idée très haute qui le faisait répugner, en cette minute, à se commettre avec la masse populaire pour discuter de choses sur lesquelles il lui refusait toute compétence [278] ». Le comte Daru tiendra, dans son *Rapport*, à lui témoigner sa gratitude : au Gouvernement de la Défense Nationale, M. Picard ne se conduisit point, dit-il, comme certains autres, à la Gambetta, tout occupés de desseins « politiques »; M. Picard, avec courage et honnêteté, travailla, lui, « exclusivement au salut de la France [279] ».

Passons sur Crémieux et Garnier-Pagès et Emmanuel Arago, vieilles connaissances, républicains du type sirupeux, et sur Glais-Bizoin, vieillard farfelu et qui n'eut qu'un mérite : le pittoresque de son chapeau, vite célèbre à Paris, « un chapeau unique, quelque chose comme un turban de vieille peau de mouton grise

275. Léonce Dupont, dans ses *Souvenirs de Versailles*, parle de la « bonne tête goguenarde » de Picard (p. 219).

276. C'est Elie Reclus, ce communard, qui s'exprime ainsi grossièrement.

277. J. Simon, *Souvenirs du 4 septembre*, p. 5; le même Simon, dans son *Gouvernement de M. Thiers* (II, 232), définit ainsi Picard : « C'était un républicain, sans doute, mais qui avait donné autant de gages au parti conservateur qu'à la République. »

278. Maurice Reclus, *Ernest Picard* (1912), p. 200.

279. *Rapport* Daru, p. 75.

et grasse et sentant le suin[280] ». Reste Gambetta, l'inconnu; il n'a surgi que tout récemment (1868) dans la vie publique; 32 ans, borgne, pas encore ce gros homme au teint rouge qu'il sera dès 1875. Freycinet évoque cette pâleur qu'il avait, sous sa barbe noire, en 1870-71, et ce beau sourire plein de jeunesse[281]. Une force. Il a une façon plébéienne, quand il parle, de « rouler lentement le torse », rejetant la tête en arrière[282]. Il se livre peu; et le journaliste Pessard, qui sait voir et n'écrit pas mal, discerne en lui « des parties d'ombre où il ne laisse pas volontiers se promener les passants[283] ».

Tel est le syndicat des mainteneurs. Exceptant toujours Gambetta, qui va se révéler très différent des autres, ces personnages, le 4 septembre au soir, s'applaudissent d'avoir réussi une mystification gigantesque, mais d'une nature si basse, et tous ces gens sont si médiocres que je préférerais parler d'acte frauduleux, d'escroquerie. Paris veut la République et la résistance, et ils lui apportent, par le moyen d'une plate imposture, l'immobilisme en politique et l'abandon à l'ennemi. Ils baptisent leur affaire une « improvisation patriotique[284] », car pour esquiver la révolution, ils ont cette chance insigne que la guerre soit là qui leur permet de dire au peuple : patience! demain, les réformes; demain, l'équité; pour le moment, nous faisons la guerre — qu'ils ne font, ni ne feront point. On imagine mal rien de plus sordide. Ils se croient en Quarante-Huit; c'est la hantise de Trochu (qui se prend pour Lamartine), celle de Crémieux, celle de Simon, celle de Favre, celle de Picard, tous des vétérans de la crise d'hier. Mais en Quarante-Huit, la question posée était sociale avant tout; les ouvriers de Paris se levaient pour réclamer le droit de vivre et d'élever leurs enfants, la fin de l'« exploitation de l'homme par l'homme ». Aujourd'hui cette revendication et cette espérance du prolétariat, par bonheur ne s'expriment plus qu'à l'arrière-plan; d'abord la libération du sol, d'abord repousser les Prussiens et les battre. Mais telle est l'épouvante de ces possédants qu'ils n'ont de pensée que pour l'ordre social, la victoire de la Prusse et l'occupation du terrain par l'armée allemande étant, après tout, le gage le plus sûr

280. Veuillot, dans l'*Univers* du 2 juin 1871.
281. Freycinet, *Souvenirs*, p. 159.
282. H. Pessard, *op. cit.*, p. 134.
283. *Id.*, p. 136.
284. Le mot est de Steenackers, *op. cit.*, I, 97.

de la tranquillité publique. Les gouvernants de Quarante-Huit, les Marie, les Marrast et autres « girondins » tremblants n'avaient eu qu'un souci, de février à mai : gagner du temps, filer les semaines jusqu'à ce qu'enfin l'armée, refaite, pût entrer dans la capitale et tenir la plèbe sous la menace de ses canons. C'est une armée aussi qu'attendent désespérément Jules Trochu et Jules Favre. Faute d'armée française, celle d'en face. Tant pis. On prend ce qu'on trouve. Quand on se noie, on ne va pas faire le difficile sur la couleur de la bouée.

« Le parti jacobin gouverne », dit le comte Daru [285]. » Si l'on veut. La dégradation du sens des mots, dans l'histoire des partis, est un phénomène ordinaire; « libéral », aux élections de 1869, avait bien signifié ennemi de la liberté. Alors, pourquoi pas « jacobin », le Gouvernement de la Défense nationale? Jacobin, soit; sûrement pas socialiste; il est en recul, même, à ce point de vue, sur son prédécesseur, le Gouvernement provisoire de 48. A cette date, en raison de l'acuité du péril, il avait fallu faire une place, au pouvoir, à Louis Blanc et même à l'ouvrier Albert. Par le bienfait des circonstances extérieures, pas nécessaire, en 70, d'aller jusqu'à ces imprudences. Pas de socialiste dans l'équipe (un anarchiste mondain seulement, très inoffensif, Rochefort) et pas un seul prolétaire. On reste entre gens de bonne compagnie. Et tout *passe* très bien. La populace dit oui, confiante; les honnêtes gens respirent; Victor Hugo n'a pas une minute le soupçon de ce que peuvent être les vrais desseins du général; pour lui, c'est un soldat, et qui va organiser le combat. « Réactionnaire », Trochu, hier? Peut-être. Son dévouement n'en est que plus beau, et le poète assure Trochu de « toute sa cordialité [286] ». Si la République gagne la guerre — et il faut qu'elle la gagne, et elle la gagnera — ce n'est pas sans grandeur ce que fait là Trochu, immolant ainsi ses préférences politiques, parce que la France est en péril, parce qu'il faut d'abord que la France vive. Et de même Quinet, pareillement dupé, se réjouit de ce qu'un Trochu, peu républicain, on le sait bien, n'ait pas hésité, malgré tout, à s'associer à la République; ce modéré « ralliera les tièdes », il les « habituera à la forme républicaine... [287] ».

285. *Rapport* Daru, p. 470.
286. Billet à Trochu du 25 septembre 1870 (*Actes et Paroles*, t. III, p. 546).
287. Cf. Mme Edgar Quinet, *Journal du Siège*, p. 49.

Tout cela, allons, est assez affreux. Cette « courte échelle [288] » que des fourbes ont obtenue du peuple de Paris pour lui voler sa République et lui interdire la victoire, ce recommencement de 48, ces bourgeois réclamant à la plèbe, au nom de la Patrie qu'ils s'apprêtent à trahir, une adhésion tout de suite donnée; juste le délai qu'il faut pour agencer le nouveau piège, toute cette ruse hideuse a si bien et si vite réussi que Trochu ose à peine y croire. L'« heureuse concession », comme il dira, narquois [289], que la « démagogie » a faite aux sauveteurs de la société en les laissant s'installer à l'Hôtel de Ville aux lieu et place de la Commune, elle lui paraît un tel miracle (car la réalité du patriotisme est la chose au monde qui déroute le plus ce général) qu'il s'attend, à chaque seconde, à une catastrophe, à une irruption de « Bellevillois armés [290] ». Kératry, le préfet de police, va dans la nuit, avec quelques hommes, surveiller lui-même les faubourgs; je « poussai », dit-il, « jusqu'à Belleville ». Rien. « Je constatai » — heureuse surprise, presque incroyable — « qu'aucun trouble ne s'était produit. »

Donc c'est fait. Le tour est joué. Que la Providence soit bénie! Traversant un Paris nocturne merveilleusement calme, Trochu, vers les deux heures du matin, est allé se coucher dans son Louvre, avec la bonne conscience du devoir accompli.

Henri GUILLEMIN.

288. Cf. la déposition du policier Ossude devant la *Commission d'enquête sur le 18 mars*, p. 383.

289. *Dép.* I, 82.

290. « Si vingt Bellevillois armés de fusils s'étaient présentés le soir du 4 septembre, nous étions sans aucune défense. » (Trochu, *La politique et le siège de Paris*, p. 192.)

William Faulkner.

L'OURS (III)

IV

Et puis il eut vingt et un ans. Il put le dire, lui et son cousin juxtaposés non sur la terre sauvage mais sur la terre domestiquée qui devait être son héritage, la terre que le vieux Carothers Mac Caslin, son grand-père, avait achetée en monnaie de blanc aux sauvages dont les grands-pères avaient chassé sur elle sans fusils, et qu'il avait domestiquée et soumise, ou croyait avoir domestiquée et soumise parce que les êtres humains qu'il retenait en esclavage, et sur lesquels il avait pouvoir de vie et de mort, en avaient fait reculer la forêt et, à la sueur de leur front, en avaient égratigné la surface à une profondeur d'à peu près quatorze pouces, afin d'y faire pousser quelque chose qui n'y était pas auparavant et que l'on pourrait reconvertir, non sans un raisonnable bénéfice, en cet argent avec lequel il croyait l'avoir achetée et avoir dû la payer pour l'acquérir et la posséder ; raison en vertu de laquelle le vieux Carothers Mac Caslin, sachant à quoi s'en tenir, pouvait élever ses enfants, ses descendants et héritiers, à croire que la terre leur appartenait pour la détenir et la transmettre, puisque l'homme habile a la cynique prescience de sa propre vanité, de son orgueil et de sa force et le mépris de tout ce qu'il possède : tout comme, sachant à quoi s'en tenir, le major de Spain et sa portion de cette brousse plus vaste et plus ancienne que n'importe quel acte enregistré ; tout comme sachant à quoi s'en tenir, le vieux Thomas Sutpen, de qui le major de Spain avait eu sa portion contre monnaie sonnante : tout comme Ikkemotubbe, le chef Chickasaw, de qui Thomas Sutpen avait eu la portion contre de l'argent, du rhum ou n'importe quoi, savait à son tour qu'aucune portion de cette terre ne lui avait appartenu pour la céder ou la vendre non sur la terre inculte mais sur la terre

cultivée, non pas dans le feu de la poursuite mais dans le renoncement, et dans l'économat comme cela aurait dû être, non pas cœur, peut-être, mais certainement plexus solaire de la terre répudiée et abandonnée : la construction de bois carrée installée en usurpatrice, comme un sinistre présage, au-dessus des champs dont les cultivateurs étaient, encore en 65, plus ou moins maintenus en esclavage, et couverte de placards publicitaires vantant du tabac à priser, des remèdes contre les refroidissements, des lotions fabriquées et vendues par des blancs pour blanchir la peau et décrêper les cheveux des nègres, afin qu'ils pussent ressembler à la race même qui, depuis deux cents ans, les maintenait en esclavage et de laquelle, pendant deux cents autres années, même une sanglante guerre civile n'aurait pas suffi à les affranchir complètement. Lui et son cousin parmi les vieilles odeurs de fromage, de salaisons, de pétrole, de cuir, l'âcre relent des rayons garnis de tabac, de salopettes, de médicaments en bouteilles, de fil et de ferrures pour les charrues, les barils grands et petits de farine de froment et de maïs, de mélasse et de clous, les crocs fixés aux murs d'où pendaient des bridons et des colliers de charrues, des attelles et des chaînes de trait, la caisse et, au-dessus, le rayon sur lequel reposaient les registres dans lesquels Mac Caslin consignait le lent écoulement de denrées alimentaires, de fournitures et d'équipement qui, chaque automne, réapparaissait sous forme de coton récolté, nettoyé et vendu (deux fils ténus aussi véridiques et impalpables que des équateurs, mais aussi solides que des câbles pour lier leur vie durant ceux qui ont créé le coton pour la terre qu'ils arrosent de leur sueur) et les autres registres plus anciens, disgracieux et archaïques de dimensions et de formes, sur les pages jaunies desquels étaient consignée, de l'écriture pâlie de son oncle Amédée, durant les deux décades qui avaient précédé la guerre civile, l'émancipation en bonne et due forme au moins des esclaves de Carothers Mac Caslin :

— Renoncer, dit Mac Caslin. Renoncer. Toi, son descendant mâle en ligne directe, à lui qui a vu l'occasion, l'a saisie, a acheté la terre, a pris la terre, a acquis la terre, l'a possédée pour la transmettre, peu importe comment, en vertu de la concession d'autrefois, du premier acte authentique, alors qu'elle était une terre sauvage de bêtes sauvages et d'hommes plus sauvages encore, l'a défrichée, l'a transformée en quelque chose à léguer à ses enfants, digne d'être léguée à ses descendants pour leur bien-être, leur sécurité et leur

fierté, et pour perpétuer son nom et ses talents. Non seulement le descendant mâle, mais l'unique et dernier descendant dans la ligne mâle et la troisième génération, alors que je suis seulement à quatre générations du vieux Carothers, moi, descendant par une femme en ligne collatérale, et dont le Mac Caslin qui figure dans mon nom ne m'appartient que par tolérance et autorisation et en raison de l'orgueil qu'inspirait à ma grand-mère ce qu'avait accompli cet homme, à l'héritage et à l'œuvre de qui tu crois pouvoir renoncer.

Et lui :

— Y renoncer, impossible. Pour que j'y renonce cette terre n'a jamais été à moi. Elle n'a jamais appartenu à mon père et à l'oncle Buddy pour me la léguer afin que j'y renonce, parce qu'elle n'a jamais appartenu à grand-père pour la leur léguer et qu'ils me la lèguent afin que j'y renonce, car elle n'a jamais appartenu au vieil Ikkemotubbe pour la vendre à grand-père aux fins de legs et de répudiation. Parce qu'elle n'a jamais appartenu au père du père d'Ikkemotubbe pour qu'il la lègue à Ikkemotubbe afin que celui-ci la vende à grand-père ou à n'importe qui, puisque, à l'instant où Ikkemotubbe a découvert, s'est rendu compte, qu'il lui était possible de la vendre pour de l'argent, à cet instant même, elle a cessé pour toujours de lui avoir jamais appartenu, à lui, à son père, au père de son père, et l'homme qui la lui a achetée n'a rien acheté.

— Rien acheté ?

Et lui :

— Rien acheté. Parce qu'Il a dit dans le Livre que c'est Lui qui a créé la terre, l'a faite, l'a regardée, a dit que c'était bien et alors Il a créé l'homme. Il a d'abord fait la terre, l'a peuplée de créatures stupides, puis Il a créé l'homme pour être Son administrateur sur la terre et exercer en Son nom une suzeraineté sur la terre et les animaux qui s'y trouvaient, non point pour détenir à jamais pour lui-même et ses descendants, de génération en génération, un titre imprescriptible sur les rectangles et les carrés de la terre, mais pour conserver la terre indivise et entière dans une communauté anonyme et fraternelle, et la seule redevance qu'Il exigeait de l'homme était la pitié, l'humilité, la tolérance, la patience et de gagner son pain à la sueur de son front. Je sais ce que tu vas dire, fit-il, que, néanmoins, grand-père...

Et Mac Caslin :

— ... en était propriétaire. Ni tout seul ni le premier, puisque, ainsi que le déclare Ta Compétence, l'homme avait

été dépossédé de l'Eden. Ni encore le second et toujours pas tout seul, tout au long de la fastidieuse et sordide chronique de Sa race élue à partir d'Abraham, des fils de ceux qui dépossédèrent Abraham, des cinq cents ans pendant lesquels la moitié du monde connu et tout ce qu'il contenait fut la possession d'une seule cité, de même que cette plantation et tout ce qu'elle contenait de vivant fut, tant que vécut ton grand-père, possession et esclavage pour cet économat et ces registres que voici, et les mille années qui suivirent, pendant lesquelles les hommes combattirent sur les débris de cet écroulement, au point que, ces débris eux-mêmes enfin ruinés de fond en comble, les hommes se disputaient les os rongés du vieux monde à son misérable déclin, jusqu'à ce que, par hasard, un simple œuf leur découvrit un hémisphère nouveau. Alors, laisse-moi te dire ceci : que, néanmoins et malgré tout, le vieux Carothers Mac Caslin en était propriétaire, l'a achetée, l'a bel et bien possédée, l'a occupée, l'a entretenue bel et bien, l'a léguée, sans quoi pourrais-tu être ici en train de renoncer et de répudier ? Il l'a occupée et entretenue pendant cinquante ans avant que tu sois en mesure d'y renoncer, tandis que Lui — cet Arbitre, cet Architecte, ce Juge Suprême — pardonnait — mais pardonnait-Il ? regardait en bas et voyait — mais voyait-Il ? Ou, tout au moins, ne faisait rien : voyait et ne pouvait pas, ou, en vérité, ne voyait pas, voyait et ne voyait pas, ou, peut-être ne voulait-Il pas voir — hostile, impuissant ou aveugle : lequel ?

Et lui :

— Dépossédé.

Et Mac Caslin :

— Quoi ?

Et lui :

— Dépossédé. Pas impuissant : Il ne pardonnait pas, pas aveugle, car Il observait. Et permets-moi de te le dire : dépossédé de l'Eden. Dépossédé de Chanaan, et ceux qui l'ont dépossédé alors qu'il l'était déjà, et les cinq cents ans de grands propriétaires terriens qui passaient leur temps dans les bordels de Rome, et les mille ans de barbares venus des forêts nordiques qui les dépossédèrent et ne firent qu'une bouchée de leurs biens usurpés, dépouillés à leur tour et s'affrontant, dans ce que tu appelles le misérable crépuscule de l'ancien monde, blasphémant Son nom jusqu'à ce qu'Il se servit d'un simple œuf pour leur découvrir un nouveau monde où une nation de gens pouvait être fondée dans l'humilité, la pitié, la tolérance et la fierté mutuelles. Et grand-

père a possédé cette terre, néanmoins et malgré tout, parce qu'Il l'a permis, non point impuissant, non point pardonnant, et non point aveugle, car Il ordonnait et observait. Il a vu cette terre déjà maudite même lorsque Ikkemotubbe et le père d'Ikkemotubbe, le vieil Issetibbeha et les ancêtres du vieil Issetibbeha la détenaient, déjà souillée avant même qu'aucun blanc la possédât, grâce à ce que grand-père, sa race, ses ancêtres, avaient, du crépuscule corrompu et vil de ce vieux monde, apporté dans ce nouveau pays qu'Il avait daigné leur accorder, par pitié et longanimité, sous condition de pitié, d'humilité, de tolérance et de patience, comme si dans les souffles du vent souillé de ce vieux monde qui poussait les navires...

Et Mac Caslin :

— Ah !...

— ... et non point d'espoir pour le pays, en quelque lieu qu'il fût, aussi longtemps que le possédaient, en une succession ininterrompue, Ikkemotubbe et les descendants d'Ikkemotubbe. Peut-être vit-Il que ce n'était qu'en vidant, pour ainsi dire, le pays du sang d'Ikkemotubbe et en lui substituant un autre sang, qu'Il pourrait réaliser Ses desseins. Peut-être savait-Il déjà ce que serait cet autre sang, peut-être était-ce plus que justice que seule la race blanche pût réussir efficacement à lever la malédiction qui pesait sur la race blanche, plus que vengeance quand...

Et Mac Caslin :

— Ah !

— ... quand Il se servit, pour détruire le mal, de la race qui apportait le mal, de même que les médecins se servent de la fièvre pour brûler la fièvre, du poison pour tuer le poison. Peut-être est-ce grand-père qu'Il a choisi parmi tous ceux qu'Il aurait pu prendre. Peut-être savait-Il que grand-père lui-même ne servirait pas Son dessein, parce que grand-père, lui aussi, était né trop tôt, mais que grand-père aurait des descendants, les descendants qu'il fallait ; peut-être prévoyait-Il déjà les descendants qu'aurait grand-père ; peut-être voyait-Il déjà dans grand-père la semence progénitive de trois générations. Il voyait qu'elle accepterait enfin de bon cœur de libérer un peu de Son humble peuple...

Et Mac Caslin :

— Les fils de Cham. Toi qui cites la Bible : les fils de Cham.

Et lui :

— Il y a dans la Bible des choses qu'Il a dites, et des

choses qu'on Lui attribue et qu'Il n'a pas dites. Et je sais ce que tu vas déclarer à présent : que si la vérité est pour moi une chose et pour toi une autre, comment allons-nous reconnaître la vérité ? Tu n'as pas besoin de la reconnaître. Le cœur la connaît déjà. Ce n'est pas pour être lu par ce qui doit discerner et choisir qu'Il a écrit Son Livre, mais par le cœur, non par les sages de la terre, parce que sans doute ils n'en ont pas besoin, ou que, peut-être, les sages n'ont pas de cœur, mais par les condamnés et les humbles de la terre, qui n'ont pour lire que leur seul cœur. Car les hommes qui ont écrit Son Livre à Sa place ont écrit à peu près la vérité, et il n'existe qu'une seule vérité, qui embrasse tout ce qui touche le cœur.

Et Mac Caslin :

— Ces hommes qui ont transcrit Son Livre en Son nom ont donc parfois menti ?

Et lui :

— Oui. Car ils étaient des hommes comme tous les hommes. C'était d'après les impulsions du cœur qu'ils essayaient de mettre par écrit les vérités du cœur pour tous les cœurs compliqués et inquiets qui battraient après eux. Ce qu'ils essayaient de dire, ce qu'Il désirait qui fût dit, était trop simple. Ceux pour qui ils transcrivaient Ses paroles n'auraient pas pu les croire. Cela devait être interprété dans les termes de tous les jours qui leur étaient familiers et qu'ils pouvaient comprendre, non seulement ceux qui écoutaient, mais aussi ceux qui parlaient, car si ceux qui étaient assez proches de Lui pour avoir été élus parmi tous ceux qui respiraient et parlaient une langue propre à transcrire et à transmettre Ses paroles ne pouvaient comprendre la vérité qu'à travers la complexité de passions, de luxure, de haine et de peur, qui gouverne le cœur, quel retour en arrière vers la vérité étaient obligés de faire ceux que la vérité ne peut atteindre que par la parole ?

Et Mac Caslin :

— Puisque tu as pris à tâche, en t'appuyant sur le même texte, de prouver la justesse de ton opinion et la fausseté de la mienne, je pourrais répondre que je ne sais pas. Mais je ne le dis pas, parce que tu as répondu toi-même : si, comme tu le dis, c'est le cœur, le cœur infaillible, irrécusable, qui connaît la vérité, le temps ne fait rien à la chose. Et peut-être as-tu raison ; bien que tu admettes que, du vieux Carothers à toi, il y ait trois générations ; il n'y en a pas trois. Pas même tout à fait deux. Oncle Buck et oncle Buddy.

Et pas les premiers, et pas tout seuls. Un millier d'autres Buck et d'autres Buddy en moins de deux générations et quelquefois moins d'un seul sur ce pays que Dieu a créé, ainsi que tu le prétends, et dont c'est l'homme lui-même qui a été la malédiction et la souillure. Sans parler de 1865.

Et lui :

— Oui. D'autres encore que père et oncle Buddy.

Il ne lança même pas un bref coup d'œil vers le rayon placé au-dessus du bureau. Il n'en avait pas besoin. C'était pour lui comme si les registres aux reliures de cuir écorchées et fendues étaient descendus un par un dans leur évanescente chronologie et s'étalaient grands ouverts sur le bureau ou, peut-être, devant quelque Tribunal, ou même quelque Autel apocryphe, ou, peut-être encore devant le Trône Lui-Même, pour qu'une dernière fois l'Omniscient lise, médite, Se souvienne, avant que les feuillets jaunis et l'encre pâlissante, où étaient consignés l'injustice, et un peu, du moins, de son amélioration et de son redressement, fussent retournés pour toujours à l'anonyme et commune poussière originelle.

Les feuillets jaunis couverts d'un griffonnage à demi effacé par la main de son grand-père d'abord, puis de son père et de son oncle, vieux garçons jusqu'à la cinquantaine et la soixantaine passées, l'un dirigeant la plantation et la culture, l'autre qui faisait le ménage et la cuisine et continua de les faire même après le mariage de son frère jumeau et la naissance du garçon.

Les deux frères qui, à peine leur père enterré, déménagèrent de l'édifice d'une grandiose conception, qui ressemblait à peu près à une grange et n'avait même jamais été terminé, pour aller habiter une cabane de troncs d'arbres ne comprenant qu'une pièce unique, qu'ils avaient construite eux-mêmes, et à laquelle, durant qu'ils y habitaient, ils ajoutèrent d'autres pièces, interdisant à tout esclave d'en toucher le moindre madrier, sauf pour soulever et mettre en place les troncs que deux hommes seuls n'auraient pu manier, et logèrent tous les esclaves dans la grande maison, dont certaines fenêtres étaient encore bouchées avec des petits bouts de planches ou des peaux d'ours ou de daims clouées sur les châssis vides : chaque jour, au coucher du soleil, celui des frères chargé de l'exploitation faisait l'appel des esclaves, comme un adjudant avant de dire « rompez » à la compagnie, et il les parquait ensemble, bon gré mal gré, hommes, femmes et enfants, sans autre forme de procès, dans le formidable édifice, avorté, à peine encore sorti de l'œuf, comme

si le vieux Carothers Mac Caslin lui-même avait hésité, frappé de terreur, à laisser un indice tangible de sa conception démesurément vaniteuse : il faisait l'appel d'après sa liste imaginaire et les y enfermait pêle-mêle avec un clou forgé à la main, aussi long qu'un couteau à parer, et, pour cet usage, suspendu à une courte lanière en peau de daim attachée au jambage de la porte, il bouclait la porte de cette maison à laquelle manquait la moitié des fenêtres et dont la porte de derrière n'avait pas de gonds, si bien que, dès cette époque, et pendant cinquante ans après, alors que le gamin était en âge de l'entendre conter et de s'en souvenir, il y eut dans le pays une sorte de légende populaire : celle de la campagne remplie, à longueur de nuits, d'esclaves Mac Caslin qui se dissimulaient, évitant les chemins éclairés par la lune et les patrouilles à cheval en tournée vers d'autres plantations, et de la convention tacite entre les deux blancs et les deux douzaines de noirs, en vertu de laquelle, après que le blanc les avait comptés et avait enfoncé dans la porte de devant, au coucher du soleil, le clou forgé, la maison, aucun des deux blancs ne ferait le tour de la maison pour aller regarder à la porte de derrière, pourvu que tous les nègres fussent derrière celle de devant au moment où le frère qui avait enfoncé le clou le retirerait au lever du jour.

Les jumeaux, dont l'écriture même était identique, à moins que l'on eût deux spécimens côte à côte pour les comparer et, même quand les deux écritures figuraient sur la même page (ainsi qu'il arrivait souvent, comme si, ayant dépassé depuis longtemps le stade des communications verbales, ils avaient utilisé ces pages, une de plus par jour, pour exercer l'irrévocable contrainte dont toute la contrée inhabitée et inculte du Mississipi du Nord avait été l'objet entre 1830 et 1840, et qu'ils avaient été choisis pour exercer), elles avaient l'air toutes deux d'être le fait du même gosse de dix ans parfaitement normal, même pour ce qui était de l'orthographe, si ce n'est que l'orthographe ne s'améliora pas comme le firent un par un les esclaves que Carothers Mac Caslin avait hérités ou acquis — Roscius et Phébé, Thucydide, Eunice et leurs descendants, Sam Fathers et sa mère, qu'il avait troqués tous deux contre un trotteur, un cheval hongre sans aucune race, avec le vieil Ikkemotubbe, le chef chickasaw à qui il avait également acheté la terre, Tennie Beauchamp, que le jumeau Amédée avait gagnée au poker à un voisin, et le phénomène, le dénommé Percival Brownlee, que le jumeau Théophile avait acquis, ni l'un ni l'autre des

frères ne sut vraisemblablement jamais pourquoi, de Bedford Forrest, alors que celui-ci n'était encore que marchand d'esclaves et pas encore général (c'était une seule page, bien longue, embrassant une période de moins d'un an, en réalité moins de sept mois, qui commençait par l'écriture que le garçon avait appris à reconnaître pour celle de son père :

Percavil Brownly 26 an. comis et Comtable. acheté à N. B. Forest à Cold Waters 3 mar 1856 $ 265 dolars

et au-dessous, de la même écriture :

5 mar 1856 Pas du tout comtable ne sait pas lire. Sait écrire son Nom mais j'ai déjà mis fin à ça Moi même Dit qu'il sait Charruer mais m'en fait pas l'effet. envoyé aus chans aujourd'hui 5 mar 1856

et la même écriture :

6 mar 1856 Ne sait pas davantage charruer Dit qu'il voudrait être Prédicateur alors peut-être il est capable de mener le Bétail Boire à la Rivière.

et cette fois c'était l'autre écriture, qu'il reconnaissait maintenant comme celle de son oncle quand il les voyait toutes deux sur la même page :

23 mar 1856 Sait pas faire ça non plus Excepté un à la fois Temps de se débarrasser de lui

puis, de nouveau, la première :

24 mar 1856 Qui diable voudrait l'acheter

et la seconde :

19 d'avr 1856 Personne C'est toi qui as fait le Marché à Cold Water y a deux mois j'ai jamais dit de le vendre Affranchis le

la première :

22 avr 1856 Me rembourserai sur lui

la seconde :

13 juin 1856 Combien 1 $ par an 265 $ 265 ans Qui signera son papier d'Affranchissement

puis encore la première :

1 oct 1856 Mule joséphine Patte cassée et abattue Perte écurie perte nègre perte tout 100 dolars

et la même :

2 oct 1856 Affranchi Doit Mac Caslin à Mac Caslin 265 $

puis de nouveau la seconde :

3 oct Doit Teophile Mac Caslin Nègre 265 $ Mule 100 $ 365 $ Il n'est pas encore parti Père devrait être de ce monde

puis la première :

3 oct 1856 Enfant de putain veut pas partir Qu'aurait fait père

la seconde :

29 d'oct 1856 Lui aurait donné un nouveau nom

la première :

31 oct 1856 Quel nouveau nom

la seconde :

Noël 1856 Spintrius

se matérialisaient, revêtaient même une sorte de vie fantomatique avec leurs passions et leurs complications, page après page et année par année ; tout cela ici, non seulement l'injustice collective et pardonnée et sa lente réparation, mais la tragédie particulière qui n'avait pas été pardonnée et ne pourrait jamais être réparée, la nouvelle page et le nouveau registre, l'écriture qu'il pouvait maintenant reconnaître au premier coup d'œil comme étant celle de son père :

Père more Lucius Quintus Carothers Mac Caslin. Callina 1772 Missippy 1837. More et antairé 27 juin 1837
Roskus, éleré par Granpère à Callina Sait pas son âge. Afranchi 27 juin 1837 Veut pas s'en aller. More et antairé 12 janv 1841
Fibby Roskus Femme, achetée par granpère à Callina dit Cinquante Afranchie 27 juin 1837 Veut pas quitter Morte et antairée 1 août 1849
Thucydus Fils Rokus & Fibby né à Callina 1779. A refusé 10 acre Testament père 28 juin 1837 A refusé offre argent comptant $200 dolars de A. & T. Mac Caslin 28 juin 1837 Veut rester et travailler jusqu'au bout

et, au-dessous de cela, couvrant les cinq pages suivantes et à peu près autant d'années, la longue addition, jour après jour, des gages, de la nourriture et de l'habillement qui lui étaient alloués — la mélasse, la viande et la farine, les chemises à bas prix mais durables, les salopettes de coton, les souliers et, de temps en temps, un vêtement pour la pluie et le froid — inscrits au débit du compte dont le total s'accroissait lentement mais régulièrement (et le garçon avait l'impression de voir réellement le noir, l'esclave, que son propriétaire blanc avait pour toujours affranchi par l'acte même en vertu duquel le noir ne pourrait jamais être libre aussi longtemps que durerait le souvenir, entrer à l'économat, demander peut-être au fils du blanc la permission de voir la page du registre qu'il ne pourrait même pas lire, ne sollicitant même pas la parole du blanc, qu'il eût été obligé d'accepter pour la raison qu'il n'y avait pour lui sous le soleil absolument aucun moyen d'en vérifier l'exactitude, afin de savoir l'état de son compte, et combien de temps il y avait avant qu'il pût s'en aller pour ne jamais revenir, n'eût-il pas été plus loin que Jefferson, à soixante milles de là) jusqu'au double trait de plume clôturant définitivement le compte :

> *3 nov 1841 En espèces à Thucydus Mac Caslin $ 200 dolars Etabli maraichal ferant à J. dec 1841 More et antairé à J. 17 fév 1854*
> *Eunice Achetée par Père à La Nouvelle Orléans 1807 $ 650 dolars. Mariée à Thucydus 1809 Nouaillée dans la riviaire Jour de Noël 1832*

puis apparaissait l'autre écriture ; la première fois qu'il l'avait vue, il l'avait tout de suite identifiée comme celle de son oncle, le cuisinier et homme de ménage, que même Mac Caslin, qui l'avait connu ainsi que le père du garçon, pendant seize ans avant la naissance de celui-ci, se rappelait assis à longueur de journée dans son fauteuil à bascule, d'où il surveillait la cuisson des aliments, devant le feu de la cuisine sur lequel il les faisait cuire :

> *21 juin 1833 S'est nouaillée volontairement*

et la première écriture :

> *23 juin 1833 Qui diable a jamais entendu dire qu'une negraisse se souait nouaillée volonterrement*

et la seconde, posée, décisive et sans appel ; les deux comptes identiques avaient peut-être été datés avec un tampon en

caoutchouc, sauf en ce qui concernait le quantième du mois :

13 août 1833 S'est nauoillée volonterrement

et il se demanda : « *Mais pourquoi ? Mais pourquoi ?* » Il avait alors seize ans. Ce n'était ni la première fois qu'il se trouvait seul à l'économat ni la première fois qu'il descendait les vieux registres que, depuis qu'il était en âge de se souvenir, il avait toujours vus sur leur rayon au-dessus du bureau-caisse. Etant enfant, et même après, neuf, dix et onze ans, quand il avait appris à lire, il levait les yeux vers les dos et les coiffes écorchés et cassés, mais sans désirer spécialement les ouvrir et, bien qu'il se proposât de les examiner un jour, parce qu'il se rendait compte qu'ils contenaient probablement un historique sans doute fastidieux mais beaucoup plus complet qu'aucune autre source ne lui en aurait jamais fourni, non seulement de ses propres ascendants, mais de tous les gens de chez lui, non seulement les blancs, mais aussi les noirs, qui ne faisaient pas moins partie de la série de ses ancêtres que ses aïeux de race blanche, et de la terre qu'ils avaient tous possédée et utilisée en commun, dont ils avaient tiré et tiraient leur nourriture et qu'ils continuaient d'utiliser en commun quels que soient leur couleur ou leurs titres de propriété, ce serait seulement un jour de désœuvrement, quand il serait âgé, ou peut-être même s'ennuierait un peu, puisque ce que contenaient les vieux livres serait après toutes ces années immuablement figées, révolues, irrévocables, inoffensives. Puis il eut seize ans. Il savait, avant de l'avoir trouvé, ce qu'il allait découvrir. A minuit passé, tandis que Mac Caslin dormait, il prit la clef dans la chambre de celui-ci et, la porte de l'économat une fois refermée derrière lui à double tour, laissant la lanterne empuantir un peu plus l'atmosphère malodorante et terriblement glacée, il se pencha sur la page jaunie, se demandant non point pourquoi elle s'était noyée volontairement, mais réfléchissant à ce que, croyait-il, avait pensé son père en découvrant le commentaire de son frère : pourquoi oncle Buddy pensait-il qu'elle s'était noyée volontairement ? trouvant, commençant à trouver, à la page suivante, ce qu'il était sûr de trouver, mais qui n'était quand même pas une trouvaille, puisqu'il le savait déjà :

Tomasina appelée Tomy Fille de Thucydus & d'Eunice Née 1810 morte en Couches juin 1833 et antairée.

et ce qui suivait :

Turl Fils de Thucydus & Eunice Tomy né juin 1833, testament de Père

et rien de plus, pas de fastidieuse comptabilité remplissant cette page de salaires journaliers, de vivres, de vêtements portés en débit, aucune mention de sa mort et de son enterrement, parce qu'il avait survécu à ses deux demi-frères blancs, et les livres que tenait Mac Caslin ne comportaient pas d'obituaire : simplement *Testament de Père*, et il avait vu également ceci : la grosse écriture heurtée, beaucoup moins lisible que celle de ses fils mêmes, et l'orthographe guère plus correcte du vieux Carothers qui, tout en écrivant avec une majuscule presque chaque nom et chaque verbe, ne faisait pas le moindre effort pour ponctuer ou construire ses phrases si peu que ce fût, exactement de même qu'il ne faisait non plus aucun effort pour expliquer ou dissimuler le legs, en faveur du fils d'une esclave fille-mère, de mille dollars payables seulement à la majorité de l'enfant, subissant la conséquence de l'acte dont il n'existait encore aucune preuve précise et irréfutable qu'il reconnût, non pas en prenant cette somme sur sa propre fortune, mais en l'infligeant à ses fils, en leur faisant payer une amende pour l'accident de sa propre paternité ; pas même un cadeau pour obtenir le silence et sauvegarder sa réputation, puisque sa réputation ne devait souffrir que longtemps après qu'il ne serait plus là pour la défendre, jetant presque avec mépris, comme il aurait pu mettre au rebut un chapeau ou une paire de chaussures, les mille dollars qui, dans ces conditions, auraient pu n'avoir pour lui pas plus de réalité qu'ils n'en auraient pour le nègre, l'esclave, qui ne les verrait jamais avant d'arriver à sa majorité, vingt et un ans trop tard pour commencer à apprendre ce que c'était que l'argent. « *De sorte que, à mon avis, c'était moins cher que de dire mon fils à un nègre*, pensa le garçon. *En admettant même que mon fils ne fût simplement que deux mots. Mais il aurait dû y avoir de l'amour*, pensa-t-il. *Un peu d'amour. Même ce qu'il aurait appelé amour : pas seulement l'exutoire d'un après-midi ou d'une nuit.* » Il y avait le vieillard, vieux, à moins de cinq années de sa fin, veuf depuis longtemps et, comme ses fils étaient non seulement célibataires mais approchaient de la maturité, seul dans sa maison et même, sans doute, s'ennuyant depuis que sa plantation était désormais solidement assise, en plein rendement, et qu'il avait à présent assez d'argent, trop probablement, pour un homme dont les vices, même en apparence, restaient au-dessous de ses moyens ; il y avait la fille sans mari et jeune, vingt-trois ans seulement à la naissance de l'enfant : peut-être l'avait-il d'abord fait venir pour

chasser la solitude, pour avoir dans la maison une voix jeune et du mouvement, il l'avait fait venir, il avait commandé à sa mère de la lui envoyer tous les matins pour balayer les planchers et faire les lits, et la mère avait obéi, puisque c'était probablement déjà sous-entendu, déjà accepté : l'enfant unique d'un couple de gens qui n'étaient pas des travailleurs agricoles et qui se considéraient comme légèrement supérieurs aux autres esclaves, non seulement pour cette raison mais parce que le mari, son père, et sa mère, également, faisaient partie de l'héritage paternel du blanc, et que le blanc avait fait un voyage de trois cents milles et plus jusqu'à la Nouvelle-Orléans, en un jour, à une époque où les hommes voyageaient à cheval ou en bateau à vapeur, et avait acheté la mère de la fille afin de la lui donner pour femme.

Et c'était tout. Les vieux feuillets fragiles semblaient se tourner d'eux-mêmes tandis qu'il songeait : « *Sa propre fille. Sa propre fille. Non. Non. Pas même lui* », revenant en arrière à la page où le blanc (pas même veuf, dans ce temps-là) qui n'était jamais allé nulle part, pas plus que ses fils en leur temps, et qui n'avait pas besoin d'une autre esclave, avait fait tout le trajet jusqu'à la Nouvelle-Orléans pour en acheter une. Et Tomey's Terrel vivait encore à l'époque où le garçon avait dix ans et, d'après ses propres observations et ses propres souvenirs, il était sûr qu'il y avait déjà un peu de sang blanc dans celui de Tomey's Terrel avant que son père lui donnât le reste ; et tout en contemplant la page jaunie sous la jaune lueur de la lanterne qui fumait et puait dans cette salle malodorante et glacée à minuit, cinquante années plus tard, il lui semblait réellement la voir entrer dans la rivière gelée, ce jour de Noël, six mois avant que l'enfant de sa fille et de son amant (« *Son premier amant*, pensa-t-il. *Son premier* ») fût né, solitaire, inflexible, insensible, majestueuse dans sa répudiation solennelle et tacite de la douleur et du désespoir, elle qui avait déjà dû renoncer à croire et à espérer.

C'était tout. Il n'aurait plus jamais besoin de regarder les registres, et il ne le fit plus : les pages jaunies dans leur évanescente et implacable succession faisaient désormais partie, et pour toujours, des choses qu'il connaissait, tout autant que la réalité de sa propre naissance :

Tenny Beauchamp 21 ans Gagnée par Amédée McCaslin à M. Hubert Beauchamp Séquence Possible contre trois Trois à l'estime Pas montré 1859 Mariée à Tomys Turl 1859

et pas de date d'affranchissement parce que son affranchissement n'était pas le fait de Buck et de Buddy Mac Caslin dans leur économat, mais d'un inconnu à Washington, et pas de date de mort et d'enterrement, non seulement parce que Mac Caslin ne consignait pas les obits dans son livre, mais parce que, en cette année 1883, elle était encore en vie et devait y être encore pour voir un petit-fils issu de son dernier enfant survivant :

Amédée McCaslin Beauchamp Fils de tomys Turl & Tennie Beauchamp 1859 more 1859

puis, entièrement de la main de son oncle, parce que son frère faisait maintenant partie de la cavalerie de cet homme dont il ne pouvait même pas orthographier le nom de marchand d'esclaves : et pas même une page, pas même une ligne pleine :

Fille Tomes Turl et tenny 1862

et pas même une ligne ni même un sexe ni cause indiquée bien que le garçon pût la deviner, car Mac Caslin avait treize ans à cette époque, et il se rappelait que ce n'était pas seulement à Vicksburg qu'il n'y avait parfois pas de quoi manger :

Enfant de tomes Turl et Tenny 1863

et la même écriture encore, et celui-ci vivait, comme si la persévérance de Tennie et l'ombre cynique, pâlissante et diluée du vieux Carothers avaient fini par triompher même de la famine et, plus explicite, plus complet, plus soigneusement écrit et orthographié que le garçon ne l'avait encore vu, comme si le vieillard qui, d'ailleurs, aurait dû être une femme et s'efforçait, en l'absence de son frère et dans les intervalles que lui laissaient la cuisine ainsi que le soin de lui-même et de l'orphelin de quatorze ans, de faire marcher ce qui restait de la plantation, avait accueilli, comme un présage propre à faire renaître l'espoir, le fait que cet anonyme héritier d'esclaves était au moins resté en vie assez longtemps pour recevoir un nom :

James Thucudus Beauchamp Fils de Tomes Turl et Tenny Beauchamp Né 29 décembre 1864 et tous deux en bonne santé Voulaient l'appeler Théophile mais ont Consulté Amedée McCaslin et Callina McCaslin et tous deux leur ont Déconseyé Ņé à Deux heures du matin tous deux vont Bien

mais pas plus, rien ; il devait se passer encore deux ans avant que le garçon, presque un homme à présent, revînt du voyage

manqué dans le Tennessee avec le tiers encore intact du legs du vieux Carothers à son fils nègre et aux descendants de celui-ci, tiers que, comme les trois enfants survivants confirmaient enfin un par un leur évidente intention de survivre, leurs demi-oncles blancs avaient augmenté dans la proportion de mille dollars pour chacun, si les conditions le permettaient, quand ils atteindraient leur majorité, et ne complétât la page lui-même dans la mesure où elle serait complétée, alors que serait passé depuis longtemps le jour au-delà duquel un homme né en 1864 (ou en 1867, l'année où lui-même avait vu le jour) aurait pu compter être encore en vie, ou lui-même espérer ou même désirer qu'il le fût encore ; sa propre écriture à présent qui, chose assez curieuse, ne ressemblait ni à celle de son père, ni à celle de son oncle, ni même à celle de Mac Caslin, mais à celle de son grand-père, à l'orthographe près :

Disparu on ne sait quand la nuit de son vingt et unième anniversaire 29 déc 1885. Trace suivie par Isaac McCaslin jusqu'à Jackson Tenn. et perdue là. Son tiers d'héritage 1.000.000 *remis à McCaslin Edmonds Dépositaire ce jour 12 janv. 1886*

mais pas encore : il faudrait encore deux ans, et maintenant, de nouveau, celle de son père, dont l'ancien chef en avait à présent fini avec l'armée et le commerce des esclaves, une fois de plus dans le registre, pour la dernière fois, et plus illisible que jamais, presque absolument indéchiffrable par suite du rhumatisme qui, maintenant, le rendait infirme, et presque complètement exempte de toute espèce d'orthographe aussi bien que de ponctuation, comme si les quatre années pendant lesquelles il avait suivi le glaive du seul homme au monde qui lui eût jamais vendu un nègre, sans parler de l'avoir roulé en le lui vendant, l'avait convaincu non seulement de la vanité de la foi et de l'espérance, mais également de celle de l'orthographe :

Miss sophonsiba fi det sub & t 1869

mais pas de la foi et de la volonté, car c'était là, écrit, ainsi que Mac Caslin le lui avait dit, avec la main gauche, mais là, dans le registre une fois encore et puis plus jamais, car le gamin lui-même avait un an, et quand Lucas naquit, six ans plus tard, il y avait à peu près cinq ans que son père et son oncle étaient morts au cours de la même année, son écriture de nouveau, à lui qui était là et fut témoin de la scène, 1886, elle venait d'avoir dix-sept ans, deux ans de moins que lui,

et il était dans l'économat quand Mac Caslin y entra, à la tombée de la nuit, en disant : « Il veut épouser Fonsiba », comme ça : il regarda par-dessus Mac Caslin et il aperçut l'homme, l'inconnu, plus grand que Mac Caslin et mieux vêtu que ne l'étaient d'ordinaire Mac Caslin et les autres blancs que connaissait le garçon, qui entra dans la salle comme un blanc et s'y tint dans l'attitude d'un blanc, comme s'il eût laissé Mac Caslin l'y précéder non parce que la peau de celui-ci était blanche, mais parce que c'était là qu'il habitait et qu'il connaissait le chemin, et qui parlait également comme un blanc, lui lançant, une fois et pas plus, par-dessus l'épaule de Mac Caslin, un vif et rapide regard, sans insistance particulière, comme un blanc réservé, posé, pas impatient, mais simplement pressé par le temps, aurait pu le regarder.

— Epouser Fonsiba ? s'écria le garçon. Epouser Fonsiba ?

Puis il se tut, se contentant d'observer et d'écouter la conversation de Mac Caslin et du nègre :

— Pour habiter dans l'Arkansas avez-vous dit, si je ne me trompe ?

— Oui, j'ai là-bas une propriété. Une ferme.

— Une propriété ? Une ferme ? vous en êtes le possesseur ?

— Oui.

— Vous ne dites pas « monsieur », n'est-ce pas ?

— A mes aînés, si.

— Je vois. Vous êtes du Nord ?

— Oui, depuis mon enfance.

— Dans ce temps-là, votre père était esclave.

— Oui. Autrefois.

— Alors, comment possédez-vous une ferme dans l'Arkansas ?

— J'ai une concession. Elle appartenait à mon père. Attribuée par les Etats-Unis. Pour services militaires.

— Je vois, dit Mac Caslin. L'armée yanquie.

— L'armée des Etats-Unis, répondit l'inconnu.

Et de nouveau, le garçon se mit à crier dans le dos de Mac Caslin :

— Appelle tante Tennie ! Je vais la chercher ? Je vais...

Mais Mac Caslin ne fit pas même attention à lui ; l'inconnu ne jeta même pas un coup d'œil dans la direction d'où venait la voix, tous deux se remirent à causer tout comme s'il n'était pas là :

— Puisque vous paraissez avoir tout décidé, dit Mac

Caslin, pourquoi vous êtes-vous donné la peine de solliciter mon autorisation ?

— Je ne la sollicite pas, dit l'inconnu. Je ne reconnais votre autorité que dans la mesure où vous admettez votre responsabilité envers elle en tant que membre féminin de la famille dont vous êtes le chef. Je ne demande pas votre permission. Je...

— En voilà assez, fit Mac Caslin.

Mais l'inconnu ne broncha pas. Il n'eut l'air ni de feindre de n'avoir pas entendu Mac Caslin ni de ne l'avoir pas entendu. Ce fut comme s'il ne formulait pas le moins du monde une excuse et pas exactement une justification, mais une simple déclaration qui, ainsi que la situation le demandait, l'exigeait absolument, devait être faite devant Mac Caslin, que celui-ci l'écoutât ou non. On eût dit qu'il se parlait à lui-même, pour entendre ses propres paroles prononcées à haute voix. Ils étaient face à face, non pas tout près, mais à un peu moins d'une distance de fleuret, très raides, le ton ni élevé ni agressif, simplement bref :

— ... je vous informe, je vous avertis à l'avance comme chef de famille. C'est le moins que puisse faire un homme d'honneur. Vous avez d'ailleurs, à votre façon, conformément à vos lumières et à votre éducation...

— En voilà assez, j'ai dit, fit Mac Caslin. Soyez hors d'ici avant la nuit. Allez.

Mais, pendant un instant, l'autre ne bougea pas, considérant Mac Caslin de son regard impassible et détaché, comme s'il observait, reflétée dans les pupilles de celui-ci, l'image minuscule du personnage qu'il était en train de jouer.

— Oui, dit-il. Après tout, vous êtes chez vous. Et à votre façon vous avez... Mais peu importe. Vous avez raison. En voilà assez.

Il se retourna vers la porte, hésita de nouveau, une simple seconde, déjà en marche :

— Soyez tranquille, dit-il. Je serai gentil pour elle.

Puis il disparut.

— Mais comment diable l'a-t-elle connu ? s'écria le garçon. Je n'ai jamais entendu parler de lui jusqu'à présent ! Et Fonsiba n'a jamais depuis sa naissance mis le pied hors d'ici que pour aller à l'église...

— Ah, fit Mac Caslin. Si leurs parents savent, avant qu'il soit trop tard, comment les filles de dix-sept ans font la connaissance des hommes qui les épousent, ils ont de la chance.

Et, le lendemain matin, tous deux, Fonsiba et lui, avaient disparu. Mac Caslin ne revit jamais ni elle ni lui, car la femme qu'il retrouva enfin, cinq mois plus tard, n'était pas celle qu'il avait toujours connue. Il portait dans sa ceinture, comme quand il avait vainement suivi la trace de Tennie's Jim dans le Tennessee, un an auparavant, le tiers de la somme de trois mille dollars, en or. Ils — l'homme — avaient laissé à Tennie une certaine adresse et, trois mois plus tard, arriva une lettre écrite par l'homme, bien qu'Alice, la femme de Mac Caslin, eût appris à lire, et un peu à écrire, à Fonsiba. Mais le cachet de la poste ne concordait pas avec l'adresse que l'homme avait laissée à Tennie. Il voyagea par chemin de fer aussi loin qu'il put, puis en diligence, puis en voiture de louage et, de nouveau, par chemin de fer pendant une certaine distance ; voyageur expérimenté à présent, limier consommé également et, cette fois, heureux, parce qu'il fallait qu'il réussisse ; tandis qu'en ce mois de décembre désert et boueux les milles, lentement, interminablement, succédaient aux milles, que les nuits succédaient aux nuits dans les hôtels, dans les tavernes de grands-routes construites en bois brut et qui n'étaient guère plus que des cabarets, dans les cabines d'inconnus et le foin de granges isolées, où il n'osait jamais se déshabiller pour ne pas dévoiler le secret de sa ceinture dorée qui ressemblait à celle d'un mage déguisé voyageant incognito, sans même l'espoir de le faire revenir, mais seulement une résolution désespérée, il se disait : « *Il faut que je la trouve. Il le faut. Nous avons déjà perdu l'un d'eux. Il faut cette fois que je la trouve.* » Il la trouva. Courbé sous la pluie lente et glacée, sur un cheval de louage fourbu éclaboussé jusqu'au poitrail et au-delà, il vit — une simple construction de rondins avec une cheminée de glaise, qui semblait sur le point de se résorber sous la pluie en un anonyme et misérable tas, dans la solitude sans route ni sentier de cette friche sans clôture et de cette brousse inculte —ni grange ni étable : une simple cabane en rondins construite à la main et, qui plus est, une main inhabile, un maigre tas de bois de chauffage coupé à la diable, à peine la provision d'un jour, et pas même un chien étique pour sortir de dessous la maison en aboyant à son approche — une ferme seulement à l'état embryonnaire, peut-être une bonne ferme, peut-être même un jour une plantation, mais pas pour l'instant, pas pendant des années encore et, dans ce temps-là, non sans peine, seulement au prix d'un dur et patient labeur, d'une abnégation sans faiblesse ; il poussa l'invrai-

semblable porte de cuisine dans son cadre de guingois, pénétra dans l'obscurité glaciale où il n'y avait même pas de feu pour faire cuire les aliments et, au bout d'un instant, il l'aperçut, recroquevillée dans le coin du mur derrière une table de bois brut, le visage couleur de café qu'il avait toujours connu, mais qu'il ne reconnaissait plus, le corps qui était né à moins de cent mètres de la chambre où il était né lui-même, et dans lequel coulait un peu de son sang, mais qui, en ce moment, n'était plus autre chose que l'héritier de générations successives pour qui un blanc à cheval arrivant à l'improviste était le surveillant à gages d'un blanc, porteur parfois d'un revolver, et toujours d'un long fouet de cuir ; il entra dans la pièce voisine, la seule autre pièce que possédât la cabane, et trouva, assis dans un rocking-chair devant le foyer, l'homme lui-même, en train de lire, assis sur le seul siège de la maison devant ce misérable feu pour lequel il n'y avait pas vingt-quatre heures de bois, vêtu de ce même costume de prédicant qu'il portait quand il était entré dans l'économat, cinq mois auparavant, avec une paire de lunettes à monture d'or, qui, le garçon s'en aperçut quand l'homme leva les yeux et se mit debout, n'avaient même pas de verres, en train de lire un livre au milieu de cette solitude, de ce désert bourbeux, sans clôture, sans même de sentier, et sans même de hangar fermé pour abriter le bétail : et, par-dessus tout, pénétrante, collant aux vêtements de l'homme, exsudant de sa peau même, cette puante odeur d'inconsistante et stupide illusion, cette suffisance et cette sottise sans bornes des aventuriers politiques qui suivent les armées victorieuses.

— Vous ne comprenez pas ? s'écria-t-il. Vous ne comprenez pas ? Ce pays tout entier, le Sud tout entier, est maudit, et nous tous qui en sommes issus, nous qu'il a nourris de son suc, blancs et noirs, nous gisons sous la malédiction. Admettons que ce soient ceux de ma race qui l'aient apportée au pays : peut-être est-ce pour cette raison que leurs descendants peuvent — non pas y résister, non pas la combattre — mais simplement l'endurer et lui survivre jusqu'à ce que la malédiction soit levée. Alors viendra le tour de vos gens, parce que vous avez perdu tout droit sur les nôtres. Mais pas maintenant. Pas encore. Vous ne comprenez pas ?

L'autre était debout à présent, toujours dans ses vêtements presque neufs semblables à ceux d'un prédicant, quoique plus tout à fait aussi impeccables, un doigt entre les pages du livre refermé, pour marquer le passage, l'autre main inactive tenant comme un bâton de chef d'orchestre les lunettes san

verres, tandis que leur propriétaire débitait ses sornettes cadencées et sonores pleines d'une stupidité sans bornes et d'un espoir sans fondement :

— Vous vous trompez. La malédiction que vous avez apportée dans ce pays, vous autres blancs, a été levée. Elle a été payée et acquittée. Nous connaissons actuellement une ère nouvelle, une ère dédiée, comme se le proposaient nos fondateurs, à la liberté et à l'égalité pour tous, une ère pour laquelle ce pays sera un nouveau Chanaan...

— Affranchissement de quoi ? Du travail ? Chanaan ça ?

D'un geste brusque, circulaire, presque violent, il étendit le bras : alors tout cela sembla surgir autour d'eux, inchangé, entier, visible, dans la misérable chambre pleine de courants d'air, humide, glacée, remplie d'une aigre odeur de nègre — les champs vides, sans charrue ni semences pour les cultiver, sans clôtures contre les bestiaux qui n'existaient ni dans ni sans l'étable close de murs qu'il n'y avait également pas.

— Dans quel coin de Chanaan sommes-nous ici ?

— Vous le voyez à un mauvais moment. C'est l'hiver. Personne ne cultive la terre en cette saison.

— Je vois. Et, naturellement, la terre a beau être en friche, celle que voici aura tout de même besoin de manger et de se vêtir.

— J'ai une pension, dit l'autre. Il dit cela comme on pourrait dire « *J'ai la grâce* » ou « *Je possède une mine d'or* ». J'ai également la pension de mon père. J'arriverai au 1er du mois. Quel jour sommes-nous ?

— Le 11, dit-il. Encore vingt jours. Et jusque-là ?

— J'ai à la maison un peu d'épicerie prise sur le crédit que m'a ouvert le négociant de Midnight qui touche pour moi mon chèque de pension. Je lui ai rédigé une procuration afin qu'il le fasse pour moi, par un accord réciproque...

— Je vois. Et si l'épicerie ne dure pas les vingt jours ?

— J'ai encore un cochon.

— Où ça ?

— Dehors, dit l'autre. C'est la coutume dans ce pays de laisser les bêtes courir librement pendant l'hiver pour se nourrir. Il revient de temps en temps. Mais peu importe s'il ne le fait pas, je peux sans doute retrouver ses traces quand le besoin...

— Oui ! s'écria-t-il. En effet, peu importe : vous avez toujours la pension. Et l'homme de Midnight va la toucher et se payer sur cette somme de ce que vous avez déjà mangé, et

s'il reste quelque argent il est pour vous. Quant au cochon, ou bien il sera mangé à ce moment-là, ou bien vous ne pourrez pas encore l'attraper, et alors qu'est-ce que vous ferez ?

— Alors on sera presque au printemps, dit l'autre. Au printemps, j'ai l'intention...

— Il y aura janvier. Et puis février. Et puis encore plus de la moitié de mars...

Et quand il s'arrêta de nouveau dans la cuisine, elle n'avait pas bougé, elle n'avait pas même l'air de respirer ou d'être vivante, sauf que ses yeux regardaient ; lorsqu'il fit un pas vers elle, elle ne bougea toujours pas, parce qu'elle ne pouvait pas reculer davantage : seulement les yeux couleur d'encre, immenses, insondables, dans l'étroit et mince, trop mince, visage couleur de café, le regardant sans inquiétude, sans que rien indiquât qu'elle le reconnût, sans espérance.

— Fonsiba, dit-il. Fonsiba. Es-tu heureuse ?

— Je suis libre, dit-elle.

Midnight cela consistait en une auberge, une maison de loueur de chevaux, un grand magasin (c'était là, pensa-t-il, que se monnayait le chèque de la pension, évitant à chacun tracas et dérangement), un petit cabaret et un maréchal-ferrant. Mais il y avait également une banque. Son directeur (le propriétaire en réalité) était un Mississippien transplanté, qui avait été, lui aussi, un des hommes de Forrest : et allégé de la ceinture dorée pour la première fois depuis qu'il avait quitté la maison, huit jours auparavant, à l'aide d'un crayon et d'un bout de papier, il multiplia trois dollars par douze mois et divisa mille dollars par le total : la somme durerait pendant vingt-huit ans environ et, pendant vingt-huit ans au moins, elle ne mourrait pas de faim, car le banquier promit de lui faire porter lui-même, le 15 de chaque mois, par un homme de confiance qui les lui remettrait en mains propres, les trois dollars ; il retourna donc chez lui et ce fut tout, car, en 1874, son père et son oncle étaient morts tous les deux et plus jamais les vieux registres ne descendirent du rayon placé au-dessus du bureau, sur lequel son père les avait replacés pour la dernière fois ce jour de 1869. Mais il aurait pu compléter cela :

> *Lucas Quintus Carothers Mac Caslin Beauchamp. Dernier fils et enfant survivant de Tomey's Terrel et de Tennie Beauchamp. 17 mars 1874.*

sauf qu'il n'y en avait pas besoin : pas *Lucius Quintus, etc.*, mais *Lucas Quintus*, non pas qu'il refusât d'être appelé

Lucius, mais il avait simplement supprimé ce mot-là de son nom ; non qu'il reniât, qu'il repoussât le nom lui-même, puisqu'il en utilisait les trois quarts, mais il avait simplement pris le nom en le modifiant, en le transformant, en n'en faisant plus le nom du blanc mais son nom à lui, arrangé par lui-même, lui-même son propre ancêtre, ne descendant que de lui-même, comme l'était, malgré tous les anciens registres qui attestaient le contraire, le vieux Carothers en personne.

Et ce fut tout : 1874 le jeune homme ; 1888 l'homme, répudié, renié et libre ; 1895 et mari mais non père, non pas devenu veuf mais sans femme, et ayant depuis longtemps découvert que personne n'est jamais libre et ne pourrait probablement supporter de l'être ; marié à cette époque et habitant à Jefferson dans le petit bungalow de camelote que le père de sa femme leur avait donné : et, un matin, Lucas apparut tout à coup dans l'encadrement de la porte au seuil de la chambre où il était en train de lire le journal de Memphis ; il regarda la date du journal et pensa :

« *C'est son anniversaire. Il a aujourd'hui vingt et un ans.* »

— Où qu'est le reste de cet argent que le vieux Carothers a laissé ? Je le veux. Tout.

Ce fut tout. Et Mac Caslin :

— Il y a eu plus d'hommes qu'un seul Buck et un seul Buddy à chercher à tâtons, opiniâtrement, cette vérité si enchevêtrée pour ceux qui l'ont exprimée et si confuse pour ceux qui l'ont entendue, mais il y eut quand même 1865.

Et lui :

— Mais pas assez. Pas assez même de père et d'oncle Buddy pour la chercher, même en trois générations, même trois générations issues de grand-père, n'en aurait-Il même eu nulle part sous les yeux d'autre que grand-père sans être obligé de trier et de choisir. Mais Il a essayé et je sais ce que tu vas dire. Que les ayant Lui-Même créés, Il aurait pu ne concevoir pas plus d'espérance que d'orgueil ou de regret, mais Il n'espérait pas, Il attendait, simplement, parce que c'était Lui qui les avait créés : non pas seulement parce qu'Il les avait faits vivants et mouvants, mais parce qu'Il était excédé depuis déjà si longtemps, car Il s'était aperçu que, dans des cas particuliers, ils étaient capables de n'importe quoi, apogée ou abîme, souvenu avec une obscure stupéfaction qu'ils étaient du ciel, où fut aussi créé l'enfer, et qu'ainsi Il est obligé de les admettre, autrement dit d'admettre Ses égaux quelque part et ainsi de n'être plus Dieu,

et c'est pourquoi Il doit accepter la responsabilité de ce que Lui-Même a fait pour habiter avec Lui-Même dans son ciel solitaire et souverain. Et il savait probablement que cela était inutile, mais Il les a créés et Il les savait capables de tout parce qu'Il les avait façonnés de l'Absolu originel qui contenait tout et les avait depuis lors observés dans leur exaltation et leur bassesse individuelles sans qu'eux-mêmes sachent pourquoi, ni comment, ni même quand : jusqu'à ce que, enfin, Il se rendît compte qu'ils étaient tous grand-père, tous autant qu'ils étaient, et que, parmi eux, ceux qu'il trierait et choisirait, les meilleurs, absolument les meilleurs qu'Il pût escompter (pas espérer, tu m'entends bien, pas espérer) seraient des Buck et des Buddy, et pas même en nombre suffisant et, dans la troisième génération, pas même des Buck et des Buddy, mais...

Et Mac Caslin :

— Ah !

Et lui :

— Oui. S'Il pouvait voir père et oncle Buddy dans grand-père, Il aurait pu me voir aussi... un Isaac né dans un monde postérieur à celui d'Abraham et repoussant le sacrifice : sans père et, pour cette raison, se dérobant sain et sauf à l'autel, parce que, cette fois peut-être, la Main exaspérée n'aurait pas fourni le chevreau...

Et Mac Caslin :

— Fuite.

Et lui :

— C'est ça. Fuite. Jusqu'à ce qu'un jour, Il dit ce que tu as dit au mari de Fonsiba, cet après-midi-là, ici, dans cette pièce : « *En voilà assez* » : non pas exaspéré ou en colère, ou même simplement écœuré à mourir comme tu l'étais ce jour-là : simplement « *En voilà assez* », et il a cherché une dernière fois, une fois encore depuis qu'Il les a créés sur ce pays, ce Sud pour lequel Il a tant fait avec les bois pour le gibier, les cours d'eau pour le poisson, le sol profond et riche pour la semence, les printemps luxuriants pour la faire germer, les longs étés pour la mûrir, les automnes sereins pour la moissonner, et les hivers brefs et doux pour les hommes et les animaux, et Il n'y a vu nulle part l'espérance, alors Il a regardé au-delà de ce pays où Il aurait dû la voir, là où, jusqu'au nord-est et à l'est, s'étend, illimité, ce continent intact et plein de promesses consacré comme un refuge et un sanctuaire de liberté et d'émancipation à cause de ce que tu as appelé le misérable soir du vieux monde, et Il vit les

riches descendants des négriers, femelles des deux sexes, pour qui le noir au sujet duquel elles avaient poussé des cris de paons était un autre spécimen, un autre type comme l'ara du Brésil rapporté dans une cage par un voyageur, adopter des résolutions où l'on parlait d'horreur et de sacrilège injustice dans des salles bien chauffées et bien closes : la tonnante canonnade de politiciens pour mériter des suffrages et les charlataneries des prêcheurs pour acquérir des fiefs de Chatauquas, pour qui le sacrilège et l'injustice étaient des choses tout aussi abstraites que Tarif, Argent ou Immortalité, et qui employaient les chaînes de leur esclavage et les lamentables haillons de leur royauté comme les autres faisaient de bière, de bannières, de slogans incendiaires, de souples tours de passe-passe et de scies musicales : les roues tournoyantes qui manufacturaient avec bénéfice ce qui primitivement remplaça les chaînes et les sordides vêtements usés jusqu'à la corde, filaient le coton, fabriquaient les machines qui l'égrenaient, les wagons et les navires qui le transportaient ; et les hommes qui faisaient marcher les roues pour ce profit, établissaient et percevaient les impôts dont il était frappé, les pourcentages sur son transport et les commissions sur sa vente : Il aurait pu les rejeter puisqu'ils étaient Sa création maintenant et pour toujours dans toutes leurs générations, jusqu'à ce que non seulement ce vieux monde d'où Il les avait arrachés, mais encore jusqu'à ce que ce nouveau monde qu'Il leur avait révélé et vers lequel Il les avait guidés comme vers un sanctuaire et un refuge, fussent devenus le même vil et impassible rocher en train de se refroidir dans la rougeur du dernier soir, si ce n'est, tranchant sur tout ce bruit stérile et cette inutile fureur, un silence, parmi ce vacarme qui les assourdissait tous, rien qu'un seul, assez naïf pour croire que l'horreur et l'injustice étaient pour la première et dernière fois simplement horreur et injustice et qu'il était assez fruste pour y mettre fin, illettré, et qu'il n'avait pas de mots pour s'exprimer, ou, peut-être, était seulement trop occupé et n'en avait pas le temps, un seul parmi eux tous qui ne L'assommait pas de cajoleries et d'adjurations, tantôt invocation et tantôt menace, et n'avait même pas pris la peine de L'informer de ce qu'il allait faire, de sorte qu'un moindre que Lui n'aurait sans doute même pas fait le simple geste de décrocher des cornes de daim placées au-dessus de la porte le long mousquet ancestral, sur quoi Il dit : *Mon nom est Brown à moi aussi ;* et l'autre : *C'est également le mien ;* et Lui : *Alors il y en a un des deux en trop, parce que je m'y*

oppose ; et l'autre : *Moi aussi ;* et Lui triomphalement : *Alors où vas-tu avec ce fusil ?* et l'autre le lui dit d'une seule phrase, d'un seul mot, et Lui, abasourdi, Lui qui ne connaissait ni espoir, ni fierté, ni regret : *Mais ton Association, ton Comité, tes agents de police ? Où sont tes procès-verbaux, tes motions, tes procédures parlementaires ?* et l'autre : *Je ne suis pas contre. Ils sont parfaits, je pense, pour ceux qui ont le temps. Je suis simplement contre l'inefficace, car il y a des nègres retenus de force en esclavage simplement parce que les autres sont blancs.* Alors, Il se tourna une fois de plus vers ce pays qu'Il avait encore l'intention de sauver puisqu'Il avait tant fait pour lui...

Et Mac Caslin :

— Quoi ?

Et lui :

— ... pour ces gens en qui Il avait encore confiance parce qu'ils étaient Ses créatures...

Et Mac Caslin :

— Se tourna vers nous ? Sa face vers nous ?

Et lui :

— ... dont les femmes et les filles du moins faisaient des bouillons et des confitures quand ils étaient malades, et portaient les plateaux à travers la boue et l'hiver jusque dans les cases puantes, et restaient dans ces cases puantes à entretenir le feu jusqu'à ce que le moment critique fût venu et passé, mais cela n'était pas suffisant : et quand ils étaient très malades, elles les faisaient transporter dans la grande maison elle-même, peut-être dans le salon lui-même, et les y soignaient, ce que l'homme blanc aurait fait également pour n'importe lequel de ses chevaux qui eût été malade, mais que, du moins, l'homme qui en louait un chez un loueur de chevaux n'aurait pas fait, et cela n'était encore pas assez : de sorte qu'Il dit, et sans affliction, Lui qui les avait faits et Qui, par conséquent, ne pouvait pas avoir plus de regret que de fierté ou d'espoir : « *Evidemment, ils ne peuvent rien* « *apprendre sinon par la souffrance, se souvenir de rien* « *sinon quand ils sont plongés dans le sang...* »

Et Mac Caslin :

— Ashby, un après-midi, au cours d'une promenade à cheval pour aller rendre visite à quelques vieilles filles, des cousines éloignées de sa mère, ou peut-être simplement de ses connaissances, tombe par hasard sur une escarmouche d'avant-postes ; il met pied à terre et, avec son manteau bordé d'écarlate en guise de bouclier, conduit une poignée

d'hommes de troupe qu'il n'a encore jamais vus contre une position retranchée garnie de fusiliers nordistes parfaitement entraînés. L'ordre de bataille de Lee ayant peut-être servi à envelopper quelques cigares et sans doute jeté de côté une fois le dernier cigare fumé, fut trouvé par un officier de renseignements yanqui sur le plancher d'un cabaret derrière les lignes yanquies, après que Lee avait déjà divisé ses forces devant Sharpsburg. Jackson sur le Plank Road, ayant déjà enveloppé le flanc que Nooker croyait impossible à tourner, et attendant seulement que la nuit fût écoulée pour poursuivre la vigoureuse et incessante poussée qui rejetterait toute l'aile dans le giron de Hooker, là où il était, à Chancellorsville, installé sous une véranda en train de boire des grogs au rhum et de télégraphier à Lincoln qu'il avait battu Lee, est atteint d'un coup de feu parmi tout un groupe d'officiers subalternes de son état-major, et dans l'obscurité de la nuit, par une de ses propres patrouilles, laissant comme successeur, par priorité d'âge, Stuart, ce vaillant homme né vraisemblablement déjà pourvu d'un cheval et d'un sabre et connaissant déjà de la guerre tout ce qu'il y avait à en connaître, sauf la féroce et bestiale stupidité : et ce même Stuart au loin en train de razzier les poulaillers de Pennsylvanie, alors que Lee aurait dû être informé de tout ce que faisait Meade, simplement de l'emplacement où se trouvait Hancock sur la Crête du Cimetière : et Longstreet également à Gettysburg, et le même Longstreet démonté d'un coup de feu par erreur dans l'obscurité, par un de ses propres hommes, exactement comme l'avait été Jackson. Sa face vers nous ? Sa face vers nous ?

Et lui :

— De quelle autre façon les faire combattre ? Quels autres hommes que des Jackson, des Stuart, des Ashby, des Morgan et des Forrest ? — les fermiers du Centre et du Middlewest, qui cultivaient la terre par lopins d'un arpent au lieu de dizaines et peut-être même de centaines d'arpents, les cultivaient eux-mêmes et pas pour récolter simplement du coton, du tabac ou de la canne à sucre, ne possédaient pas d'esclaves, n'en avaient pas besoin et n'en désiraient pas, et déjà regardaient du côté du Pacifique, pas toujours sur les lieux depuis deux générations et s'étant arrêtés à l'endroit où ils l'avaient fait simplement par suite d'un accident fortuit : la mort d'un bœuf ou la rupture d'un essieu de charrette. Et les mécaniciens de la Nouvelle-Angleterre, qui ne possédaient même pas de terre mais mesuraient tout au poids d'eau, à

la dépense des roues tournoyantes et à la marge étroite que leur laissaient des marchands et des armateurs, regardant toujours en arrière de l'autre côté de l'Atlantique et qui n'étaient attachés au continent que par leurs bureaux. Et ceux qui auraient dû avoir la perspicacité de voir : les aventuriers qui spéculaient sur de chimériques emplacements de villes dans le désert ; et l'habileté à raisonner : les banquiers qui détenaient les hypothèques sur la terre que les premiers tardaient seulement à quitter, sur les chemins de fer et les bateaux à vapeur destinés à les transporter plus loin vers l'ouest, sur les usines, les machines et les propriétés affermées où habitaient les exploitants : et le loisir et l'intention de comprendre et de craindre en temps utile et même de prendre les devants : les Bostonnais de Boston (même quand ils n'étaient pas nés à Boston), des vieilles filles descendant de longues lignées d'une semblable origine et également des tantes et des oncles célibataires, dont les mains ne connaissaient d'autre callosité que celle que leur produisait leur plume accusatrice, pour lesquels le désert lui-même commençait là où s'arrête la marée et qui, s'ils regardaient autre chose que Beacon Hill, ne tournaient leurs yeux que vers le ciel — sans compter la racaille braillarde des suiveurs des camps de pionniers : les beuglements de politiciens, le chœur melliflue de prétendus hommes de Dieu, les...

Et Mac Caslin :

— Voyons, voyons. Attends un instant.

Et lui :

— Maintenant, laisse-moi parler. J'essaie d'expliquer au chef de ma famille quelque chose qu'il m'a fallu faire et que je ne comprends pas très bien moi-même, non dans le but de le justifier, mais de l'expliquer si je peux. Je pourrais dire que je ne sais pas pourquoi je devais le faire, mais je sais qu'il fallait que je le fasse parce que je devais moi-même vivre avec le restant de mes jours, et tout ce que je désire est que ce soit en paix. Je savais depuis longtemps que jamais je ne devrais regretter de n'avoir pas de père, alors même que tu viens de découvrir que tu as regretté de ne pas avoir de fils — les tireurs de traites, les trafiquants de titres, les maîtres d'écoles, ceux qui s'arrogeaient le droit d'enseigner et de commander, toute la clique des demi-lettrés en chemise blanche, mais sans avoir de quoi en changer, avec un œil sur eux-mêmes et s'observant mutuellement de l'autre. Qui d'autre aurait pu les faire se battre, aurait pu les frapper d'une peur, d'une épouvante capable de les faire se retourner

coude à coude, regarder dans une même direction, même cesser de jaser pendant quelque temps et, même deux ans après, les tenailler encore d'une telle terreur que certains d'entre eux se proposaient sérieusement de transporter leurs biens en pays étranger de crainte qu'ils ne fussent saccagés et pillés par une population dont tous les représentants mâles de race blanche auraient tout juste suffi à remplir l'une de leurs villes les plus importantes : excepté Jackson dans la vallée [1] et trois armées séparées qui s'efforçaient de le rejoindre, et aucune ne sachant jamais si elle venait de battre en retraite après un combat ou si elle se préparait à livrer bataille ; et Stuart avec toute sa cavalerie faisant le tour complet de l'armée la plus considérable qu'eût jamais connue notre continent afin de voir ce qui se passait sur ses arrières [2] ; et Morgan faisant charger sa cavalerie contre un navire de guerre échoué. Quels autres auraient pu déclarer la guerre à une puissance dix fois plus étendue, cent fois plus peuplée et mille fois mieux pourvue, sinon des hommes qui pouvaient croire que tout ce dont on avait besoin pour conduire une guerre avec succès n'était ni la perspicacité, ni l'habileté, ni la politique, ni la diplomatie, ni l'argent, ni même la probité et la simple arithmétique, mais seulement l'amour de la patrie, le courage...

— Et une suite d'ancêtres valeureux et sans tache, et la capacité de monter un cheval, dit Mac Caslin. N'oublie pas.

C'était le soir à présent, un paisible coucher de soleil d'octobre, embrumé de stagnantes fumées de bois. Le coton était depuis longtemps récolté et égrené, et maintenant, toute la journée, des charrettes chargées de maïs moissonné circulaient entre champs et granges, à la file, à travers la glèbe éternelle. « Eh bien ! c'était peut-être ce qu'Il voulait. Du moins c'est cela qu'Il a eu. » Cette fois, ce n'était pas une succession d'inoffensives pages de registres jaunies d'une écriture pâlie. C'était raconté dans un livre plus rébarbatif, et Mac Caslin, à l'âge de quatorze, quinze et seize ans, avait vu cela, et le garçon lui-même en avait hérité, comme les petits enfants de Noé avaient hérité du Déluge, bien qu'ils n'y eussent pas été et ne l'eussent pas vu : sombre époque dépravée et sanglante pendant laquelle trois populations distinctes avaient essayé de s'adapter non seulement l'une à l'autre,

1. La campagne de la vallée de la Shenandoah (8 mai-8 juin 1862), que l'on a appelée la « campagne d'Italie » de Stonewall Jackson. (*T.*)

2. L'armée fédérale commandée par Mac Clellan. Le raid de Stuart commença le 13 juin 1862. (*T.*)

mais au pays nouveau dont elles avaient hérité et qu'il leur fallait habiter, pour la raison que ceux qui l'avaient perdu n'étaient pas moins libres de le quitter que ne l'étaient ceux qui l'avaient conquis : ceux sur qui liberté et égalité avaient été déversées la veille sans avertissement, préparation ou entraînement à en user ou même simplement à les supporter, et qui en abusaient, non pas comme le feraient des enfants, ni même parce qu'ils avaient été si longtemps en esclavage et s'étaient trouvés si soudainement libres, mais ils en abusaient comme toujours des êtres humains abusent de la liberté, de sorte qu'il pensait : « *Vraisemblablement, en plus de celle qu'on acquiert par la souffrance, il existe une sagesse nécessaire à l'homme pour distinguer entre liberté et licence* » : ceux qui, pendant quatre années, avaient combattu et subi la défaite pour défendre un état de choses dans lequel cet affranchissement était une anomalie et un paradoxe, non qu'ils fussent opposés à la liberté en tant que liberté, mais en vertu des raisons traditionnelles pour lesquelles l'homme (pas les généraux et les politiciens, mais l'homme) a toujours combattu et péri dans les guerres : c'est-à-dire afin de conserver un *statu quo* ou établir pour ses enfants, dans l'avenir, de meilleures conditions d'existence ; et enfin, comme si cela ne suffisait pas pour la souffrance. la haine et la terreur, cette troisième race de gens plus étrangers encore à ceux à qui ils ressemblaient par la couleur, et dans les veines de qui coulait le même sang, qu'à ceux avec qui ils n'avaient rien de commun — cette race triple et une, dont les éléments mêmes ne s'entendaient entre eux que mus par une unique et farouche volonté de rapine et de pillage, composée des fils d'officiers d'intendance d'âge déjà mûr, de vivandiers, de fournisseurs de couvertures militaires, de chaussures, de mulets de trait, qui suivirent les batailles qu'eux-mêmes n'avaient pas livrées et héritèrent de la victoire qu'ils n'avaient pas eux-mêmes contribué à gagner, approuvés, protégés, sinon même bénis, et dénués de scrupules qui, une génération plus tard, seraient engagés dans une féroce lutte économique de misérables petites fermes avec les noirs qu'ils étaient censés avoir libérés et les descendants blancs de pères qui n'avaient pas possédé les moindres esclaves et qu'ils étaient censés avoir déshérités et, au cours de la troisième génération, reviendraient encore une fois, dans leurs petits trous perdus de chefs-lieux de canton, comme coiffeurs, mécaniciens de garages, agents de police, ouvriers de scierie et de moulin à coton et chauffeurs de machines à

vapeur, conduisant, d'abord en simples pékins, puis, plus tard, dans un véritable appareil solennel de draps de lit, de cagoules, de mots d'ordre et de flamboyants symboles chrétiens, des expéditions de lynchage contre la race que leurs ancêtres étaient venus pour sauver : et de toute cette autre clique anonyme d'exploiteurs de l'humaine misère, brasseurs d'argent, agents politiques, spéculateurs de terrains qui arrivent après la catastrophe, sont leur propre protection, comme les sauterelles, et n'ont besoin ni de bénédiction, ni de sueur, ni de manche de charrue ou de hache, s'engraissent et disparaissent sans laisser de trace tout comme s'ils n'avaient point d'ancêtres, ne tenaient leur origine d'aucune chair humaine, d'aucun acte même de passion, ou même de luxure; et le Juif, qui vint sans protection lui aussi, parce que, après deux mille ans, il avait perdu l'habitude d'être protégé ou d'avoir besoin de l'être, et solitaire, sans même cette solidarité de criquets, et il y avait là une sorte de courage, puisqu'il venait non pas dans la simple intention de piller mais songeait à ses arrière-petits-enfants, et cherchant déjà pour eux un lieu où s'établir et subsister, dussent-ils y rester éternellement étrangers et maudits : un paria au regard du monde occidental qui, vingt siècles après, prenait encore sur lui la revanche du conte de fée grâce auquel il l'avait conquis. Mac Caslin avait réellement vu cela, et le garçon même, à presque dix-huit ans, n'était pas capable de distinguer avec certitude entre ce qu'il avait vu et ce qu'on lui avait raconté : un pays assombri, saccagé, vidé, où les femmes se recroquevillaient avec leurs enfants pressés contre elles, derrière des portes barricadées, et où des hommes armés, affublés de draps de lit et de masques, parcouraient à cheval les routes silencieuses, où les cadavres de blancs et de noirs, victimes les uns des autres, moins de la haine que de l'exaspération et du désespoir, se balançaient lugubrement aux branches ; et des hommes tués raides d'un coup de feu dans les baraques de vote, tenant encore d'une main la plume trempée dans l'encre, et de l'autre le bulletin sans rature ; et, à Jefferson, un magistrat des Etats-Unis qui signait ses papiers officiels d'une simple croix, un ancien esclave nommé Sickymo [1], pas le moins du monde parce que son ex-propriétaire était médecin et pharmacien, mais parce que, étant encore esclave, il volait l'alcool de grain de son maître, le baptisait avec de l'eau et le débitait par bouteilles d'une pinte qu'il cachait

1. Prononciation nègre de *sycamore* (sycomore) (*T.*)

sous les racines d'un gros sycomore derrière la pharmacie, qui était parvenu à ces hautes fonctions parce que sa sœur, une demi-blanche, était la concubine du trésorier militaire fédéral ; et cette fois Mac Caslin ne dit pas même « Regarde », mais leva simplement la main, pas même pour désigner, pas même spécialement vers l'étagère aux registres, mais vers le bureau, vers le coin où celui-ci était placé à côté de la portion de plancher usée par le frottement, où deux décades de lourds souliers avaient stationné pendant que le blanc à son bureau faisait des additions, des multiplications et des soustractions. Et, une fois de plus, il n'eut pas besoin de regarder, parce qu'il avait vu cela lui-même et, vingt-trois ans après la capitulation et vingt-quatre après la proclamation, il le voyait encore : les registres, des neufs à présent et vite remplis, se succédant rapidement et contenant plus de noms que le vieux Carothers ou même son père et l'oncle Buddy n'en avaient jamais rêvé ; de nouveaux noms, et de nouvelles figures pour aller avec eux, parmi lesquels les vieux noms et les vieilles figures, que même son père et son oncle auraient reconnus, étaient perdus de vue, disparus — Tomey's Terrel mort et même le pathétique et incasable Percival Brownlee, qui ne connaissait pas la comptabilité et pas davantage la culture, après avoir fini par trouver sa vraie place, réapparu en 1862 pendant que le père du garçon était au loin, logeant vraisemblablement sur la plantation au moins un mois avant que son oncle en eût vent, organisant parmi les nègres des réunions religieuses improvisées, prêchant, dirigeant également les chants, de sa voix haute et souple de véritable soprano, disparu de nouveau, à pied et à toute vitesse, non pas en arrière mais en avant d'un corps de cavalerie fédérale en maraude, et réapparu pour la troisième et dernière fois, en compagnie d'un trésorier militaire en voyage, tous deux passant par Jefferson en *surrey*, au moment exact où, par coïncidence, le père du garçon (c'était en 1866) traversait la place, le *surrey* et ses occupants passant rapidement parmi ce décor bucolique et paisible et, même en ce fugitif instant et pour ceux qui étaient près du père de l'enfant, donnant l'illusion d'une fugue, d'une partie de plaisir clandestine, comme celle d'un homme en escapade, pendant l'absence de sa femme, avec la femme de chambre de celle-ci, jusqu'à ce que Brownlee tournât les yeux de ce côté, aperçût son ancien copropriétaire, lui jetât un regard féminin et provocant, puis perdît contenance, sautât du *surrey* et disparût cette fois pour de bon, et ce fut

par pur hasard que Mac Caslin, vingt ans plus tard, entendit de nouveau parler de lui, vieux maintenant, gras à lard, et propriétaire cossu d'un bordel chic de la Nouvelle-Orléans : Tennie's Jim était parti, nul ne savait où ; Fonsiba était dans l'Arkansas avec ses trois dollars par mois et son pédant de mari avec ses lunettes sans verres, sa redingote et ses projets pour le printemps ; il ne restait que Lucas, le benjamin, dernier vestige, avec le garçon lui-même, du sang condamné et fatal du vieux Carothers, ce sang qui, dans la descendance mâle, semblait détruire tout ce qu'il touchait, et même lui le répudiait ou, tout au moins, espérait y échapper ; Lucas, le gamin de quatorze ans dont le nom n'apparaîtrait pas, pendant six ans encore, parmi ces pages cursives dans les reliures neuves, et sans poussière depuis que Mac Caslin les descendait chaque jour pour y écrire la suite de cet historique que deux cents ans n'avaient pas suffi à terminer et que cent autres années ne suffiraient pas à effacer : cette chronique, résumé de toute une contrée, dont les éléments multipliés et combinés étaient le Sud tout entier, vingt-trois ans après la capitulation et vingt-quatre depuis l'émancipation — ce lent écoulement de mélasse, de farine et de viande, de chaussures, chapeaux de paille et salopettes, de traits de charrue, colliers, socs, coutres et couturières qui, chaque automne, revenaient sous forme de coton — les deux fils aussi fragiles que la vérité et aussi impalpables que des équateurs, mais aussi solides que des câbles pour lier leur vie durant à la terre qu'ils arrosaient de leur sueur ceux qui cultivaient le coton.

Et lui :

— Oui. Les lier pour un temps encore, pour un peu de temps encore. Pendant et au-delà de cette vie, et peut-être pendant et au-delà de la vie des fils de cette vie, et peut-être même pendant et au-delà de celle des fils de ces fils. Mais pas toujours, parce qu'ils dureront. Ils vivront plus longtemps que nous, car ils sont...

Ce ne fut pas un arrêt, à peine une hésitation, perceptible sans doute à lui seul, comme s'il était incapable de parler même à Mac Caslin, même pour lui exposer pourquoi il renonçait, ce qui, pour lui aussi, même dans l'acte de s'évader (et peut-être était-ce cela qui était la réalité et la vérité de son besoin d'évasion) était une hérésie : si bien que, même en s'évadant, il emportait avec lui, de ce vieillard incorrigiblement malfaisant — qui pouvait exiger d'une créature humaine, parce qu'elle était sa propriété, qu'elle avait

l'âge et qu'elle était femme, qu'elle vînt dans sa maison de veuf, et lui faire un enfant, puis la renvoyer, parce qu'elle était d'une race inférieure, puis léguer au bébé un millier de dollars, parce que, à cette époque-là, lui serait mort et n'aurait pas à les verser — plus même qu'il ne l'avait craint.

— Oui. Il n'a pas voulu. Il aurait dû. Car ils dureront. Ils sont meilleurs que nous. Plus robustes que nous. Leurs vices sont des vices imités de ceux des blancs, ou que les blancs et l'esclavage leur ont appris : imprévoyance, intempérance, indolence — non pas fainéantise, indolence : dont les blancs leur avaient donné l'exemple, non pour leur élévation ou même leur bien-être, mais pour les leurs...

Et Mac Caslin :

— Bravo ! Continue. Promiscuité. Violence. Instabilité et manque de contrôle. Incapacité de distinguer entre le mien et le tien...

Et lui :

— Comment distinguer, lorsque, pendant deux cents ans, le mien n'a pas même existé pour eux ?

Et Mac Caslin :

— Très bien. Continue. Et leurs vertus...

Et lui :

— Oui. Celles qui leur sont propres. L'endurance...

Et Mac Caslin :

— Les mulets aussi.

Et lui :

— ... et la pitié, la tolérance, la patience, la fidélité, l'amour des enfants...

Et Mac Caslin :

— Les chiens aussi.

Et lui :

— ... les leurs ou non, blancs ou noirs. Et, qui plus est : cela, non seulement ils ne l'ont pas acquis des blancs, mais pas même malgré les blancs, parce qu'ils le tenaient déjà de leurs libres aïeux, libres depuis plus longtemps que nous, puisque nous ne l'avons jamais été...

Et ce fut aussi dans les yeux de Mac Caslin, il n'eut qu'à regarder les yeux de Mac Caslin, et cela y était, ce crépuscule d'été, sept ans plus tôt, à peu près une semaine après leur retour du camp, avant qu'il découvrît ce que Sam avait dit à Mac Caslin : un vieil ours sauvage et cruel non pas seulement pour assurer son existence, mais avec le farouche orgueil de ses privilèges et de sa liberté, assez jaloux et assez fier de ses droits et de sa liberté pour les voir menacés sans

peur et même sans inquiétude, mais presque avec joie, ayant l'air, de propos délibéré, de se mettre en péril afin de les mieux goûter et de garder ses vieux os et sa vieille peau souples et vifs pour les défendre et les conserver : un vieillard, fils d'une esclave noire et d'un roi indien, héritier, d'une part, de la longue chronique d'un peuple qui avait appris l'humilité à force de souffrir, et la fierté par l'endurance qui l'avait fait survivre à ses souffrances et, d'autre part, de la chronique d'un peuple installé dans le pays depuis plus longtemps encore que le premier, mais qui, à présent, n'y existait plus que dans la fraternité solitaire du sang étranger d'un vieux nègre sans enfant et de l'humeur indomptable d'un vieil ours : un gamin qui disait apprendre l'humilité et la fierté afin de devenir dans les bois habile et digne, mais qui s'aperçut qu'il devenait si habile, et si vite, qu'il eut peur de ne jamais devenir digne, parce que, bien qu'il eût essayé, il n'avait pas appris l'humilité et la fierté, jusqu'à ce qu'un jour un vieillard, qui n'aurait pu l'amener ni le conduire comme par la main à l'endroit où étaient un vieil ours et un petit chien bâtard, lui démontrât que, en possédant l'une ou l'autre de ces qualités, il possédait les deux : et un petit chien anonyme, produit hybride d'innombrables ancêtres, qui pesait encore à peine six livres, qui ne pouvait être dangereux parce qu'il n'existait nulle part rien de beaucoup plus petit, pas furieux, car on aurait pu appeler cela simplement du bruit, pas humble, puisqu'il était déjà trop près de terre pour faire une génuflexion, et pas orgueilleux, car il n'aurait pas été assez près pour que le premier venu discerne ce qui projetait cette ombre, et qui ne savait même pas qu'il n'irait pas au ciel, puisqu'on avait déjà décidé qu'il n'avait pas d'âme immortelle, de sorte que tout ce qui lui était possible était d'être brave, bien que, sans doute cela aussi fût du bruit.

— Et tu n'as pas tiré, dit Mac Caslin. A quelle distance étais-tu ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Il avait, juste à l'intérieur de la patte droite de derrière, une grosse tique des bois. Je l'ai vue. Mais, à ce moment-là, je n'avais pas mon fusil.

— Mais quand tu l'avais, tu n'as pas tiré, dit Mac Caslin. Pourquoi ?

Mais Mac Caslin n'attendit pas, il se leva, traversa la pièce, passant sur la peau de l'ours qu'il avait tué deux ans auparavant et qui était le plus gros qu'il eût jamais tué jusque-là, se dirigea vers la bibliothèque placée au-dessous de la tête

naturalisée de son premier cerf, puis revint avec le livre, se rassit et l'ouvrit.

— Ecoute, dit-il.

Il lut tout haut les cinq strophes, referma le livre sur son doigt et leva les yeux.

— Bien, dit-il. Ecoute.

Et il relut, mais cette fois une strophe seulement, ferma le livre et le posa sur la table.

— Elle ne peut disparaître, bien que tu n'aies pas ton bonheur, dit Mac Caslin. Tu aimeras éternellement et elle sera belle.

— C'est d'une jeune fille qu'il parle, dit-il.

— Il fallait bien qu'il parlât de quelque chose, dit Mac Caslin.

Puis il ajouta :

— Il parle de la vérité. La vérité est une. Elle ne change pas. Elle comprend tout ce qui touche au cœur : honneur, fierté, pitié, justice, amour. Comprends-tu maintenant ?

Il ne savait pas. En tous les cas, cela avait eu l'air plus simple que ça, plus simple que quelqu'un qui parlait dans un livre d'un jeune homme et d'une jeune fille sur lesquels il n'aurait jamais besoin de s'apitoyer parce qu'il ne pourrait jamais approcher si peu que ce fût plus près et ne serait jamais obligé de s'en aller si peu que ce fût plus loin. Il avait entendu parler d'un vieil ours et il avait fini par devenir assez grand pour le chasser ; il l'avait chassé pendant quatre ans et il l'avait enfin rencontré, ayant un fusil entre les mains, et il n'avait pas tiré. A cause d'un petit chien. Mais il aurait pu tirer longtemps avant que le roquet parcourût les vingt mètres qui le séparaient de l'endroit où l'ours l'attendait, et Sam Fathers aurait pu tirer à n'importe quel moment, durant cette interminable minute pendant laquelle le vieux Ben s'était tenu debout sur ses pattes de derrière, les dominant... Il ne répondit pas. Mac Caslin le regardait tout en parlant, la voix, les paroles, aussi calmes que l'était le crépuscule lui-même.

— Courage, honneur, fierté, pitié, amour de la justice et de la liberté. Tout cela vient du cœur, et ce qui vient du cœur tend à devenir vérité, si tant est que nous connaissions la vérité ? Comprends-tu, à présent ?

Et il les entendait encore, inchangées, dans ce crépuscule comme dans celui d'il y avait sept ans, pas plus fortes encore, parce qu'elles n'avaient pas besoin de l'être puisqu'elles persistaient ; et il n'avait qu'à regarder les yeux de Mac Caslin,

au-delà du mince et amer sourire, le léger rictus qu'on aurait dû appeler sourire — son parent, presque son père, qui était né trop tard dans le temps d'autrefois et trop tôt pour le nouveau, tous deux juxtaposés, et étrangers maintenant l'un à l'autre, sur la toile de fond de leur patrimoine ravagé, de leur patrie assombrie et dévastée, encore prostrée et pantelante de son opération sans anesthésie.

— Alors la cause est entendue. Donc ce pays est indubitablement, en lui-même et par lui-même, maudit.

Et lui :

— Maudit.

Et, de nouveau, Mac Caslin leva simplement la main, sans un mot, et pas même vers les registres ; alors, comme le stéréoscope concentre instantanément en une image unique les mille détails infinitésimaux situés dans son champ, ce geste insignifiant et rapide fit apparaître, dans la pénombre crépusculaire de la pièce exiguë et encombrée, non seulement les registres, mais toute la plantation dans sa somme embrouillée et confuse, — la terre, les champs et tout ce qu'ils représentaient en termes de coton égrené et vendu, les hommes et les femmes que l'on nourrissait, qu'on habillait et même à qui l'on versait un peu d'argent comptant à l'époque de Noël en compensation du travail qu'ils avaient fourni en plantant, cultivant, récoltant et égrenant le coton, les machines, les mulets et le harnachement, qui avaient servi à le cultiver, leur coût, leur entretien et leur remplacement, — tout cet édifice embrouillé et compliqué, fondé sur l'injustice, érigé par une cynique rapacité et continué, même encore, avec, par moment, une véritable sauvagerie non seulement à l'égard des êtres humains, mais envers les animaux utiles, édifice rentable, toutefois, productif, et plus que cela : non seulement encore intact, mais agrandi, accru : conservé intact par Mac Caslin, lui-même, à cette époque à peine plus qu'un enfant, pendant et après la débâcle et le chaos d'il y avait vingt ans, où à peine une plantation sur dix avait survécu ; agrandi et qui continuerait, rentable et productif, intact et toujours en croissance, tant que dureraient Mac Caslin et les Mac Caslin ses successeurs, même si dans ce temps-là, sans doute, ils ne se nommaient même pas Edmonds.

Et lui :

— Cause entendue, à mon tour. Car il en est ainsi, mais pas la terre, nous. Non seulement le sang, mais le nom ; non seulement sa couleur, mais sa désignation : Edmonds, blanc,

mais descendant en ligne féminine, pourrait n'avoir d'autre nom que celui que portait son père : Beauchamp, la branche aînée et la branche mâle, mais noir, aurait pu avoir le nom qui lui aurait plu, et personne n'y aurait trouvé à redire, sauf le nom que portait son père, qui n'en avait point.

Et Mac Caslin :

— Et puisque je sais, moi aussi, ce que tu sais, je vais te dire maintenant, une fois de plus laisse-moi te le dire : et réciproquement, et dans la troisième génération aussi, et le mâle, l'aîné, le direct et le seul, et blanc, et toujours Mac Caslin ni plus ni moins, de père en fils...

Et lui :

— Je suis délivré.

Et, cette fois, Mac Caslin ne fit pas même un geste ; point de déduction tirée de pages en train de s'effacer, rien qui suscitât le tout stéréoscopique, mais le fil fragile et solide, aussi fort que la vérité, aussi infranchissable que le mal, plus long que la vie même, et plus durable que registres officiels et patrimoines ensemble, pour le relier aux appétits et aux passions, aux espoirs, aux rêves et aux peines d'ossements dont, lorsqu'ils étaient pourvus de chair et de capacités, le grand-père même du vieux Mac Caslin n'avait jamais entendu prononcer les noms.

Et lui :

— Et de cela aussi.

Et Mac Caslin :

— Choisi, sans doute (je veux bien l'admettre), parmi toute ton époque, par Lui, comme Buck et Buddy, ainsi que tu l'as dit, l'avaient été parmi la leur. Et il Lui a fallu, simplement pour toi, un ours, un vieillard et quatre années. Et il t'a fallu quatorze ans pour arriver à ce point, et à peu près autant, peut-être plus, au vieux Ben, et plus de soixante-dix à Sam Fathers. Et tu n'es qu'un seul. Combien de temps alors ? Combien ?

Et lui :

— Ce sera long. Je n'ai jamais dit autre chose. Mais ce sera juste, parce qu'ils dureront...

Et Mac Caslin :

— Et, en tout cas, tu seras délivré. Non, pas maintenant, ni toujours, nous d'eux, pas eux de nous. Alors, moi aussi, je renonce. Je nierais, même si j'étais sûr que c'était vrai. Moi aussi, je devrais. Tu peux même voir qu'il me serait impossible de faire autrement. Je suis ce que je suis ; je serai toujours ce que je suis né et ai toujours été. Et plus que moi.

Plus que moi, tout comme il y avait plus que Buck et Buddy dans ce que tu appelais Son premier plan qui a échoué.

Et lui :

— Et plus que moi.

Et Mac Caslin :

— Non. Pas même toi. En effet, suis-moi bien. Tu as dit qu'à l'instant où Ikkemotubbe s'est rendu compte qu'il pouvait vendre la terre à grand-père, elle a cessé pour toujours de lui avoir appartenu. Très bien ; continue. Alors elle appartenait à Sam Fathers, fils du vieux Ikkemotubbe. Et qui donc a hérité de Sam Fathers, si ce n'est pas toi ? cohéritier peut-être avec Boon, sinon sans doute de sa vie, du moins du fait qu'il l'a quittée ?

Et lui :

— Oui, c'est Sam Fathers qui m'a délivré.

Et Isaac Mac Caslin, pas encore oncle Ike, longtemps avant d'être oncle de la moitié d'un comté et père de personne, habitant en location dans une minuscule chambre biscornue et sans feu d'une pension de famille de Jefferson, où les jurés élisaient domicile pendant la durée des assises, où descendaient les marchands ambulants de chevaux et de mulets, avec sa trousse flambant neuf d'outils de charpentier, le fusil de chasse avec son chiffre en argent, que lui avait donné Mac Caslin, la boussole du vieux général Compson (et, quand mourut le général, également son cor à monture d'argent), le lit de fer, le matelas et les couvertures qu'il emportait chaque automne dans les bois depuis plus de soixante ans, et la cafetière en fer-blanc toute reluisante.

Il y avait eu un legs de son oncle et parrain Hubert Beauchamp, ce bon gros homme bruyant et enfantin, à qui oncle Buddy avait gagné Tennie, la femme de Tomey's Terrel, au poker en 1859 — « séquence possible contre trois Trois à l'estime Pas montré » — non pas l'expression d'une pensée moribonde ou un paragraphe griffonné sous l'empire d'une crainte avilissante de la mort par une main débile et tremblante, comme un dernier os à ronger jeté désespérément derrière soi en manière de réparation, mais un legs, un objet, appréciable à la main en poids, en dimension à l'œil, et même perceptible à l'oreille : une tasse en argent remplie de pièces d'or, enveloppée dans un morceau de grosse toile, le tout scellé de cachets de cire faits avec la bague de son parrain, laquelle tasse (encore dans le même état), même avant la mort de son oncle Hubert et bien avant sa propre majorité, époque où elle lui appartiendrait, était devenue non

seulement une légende mais l'un des dieux lares de la famille. Après le mariage de son père avec la sœur de l'oncle Hubert, les époux avaient réintégré la grande maison, l'imposante caverne que le vieux Carothers avait commencée et jamais terminée ; ils l'avaient débarrassée du reste des nègres et complétée, du moins en ce qui concernait les fenêtres et les portes, grâce à la dot de sa mère, et ils s'y étaient transportés, tout le monde sauf oncle Buddy qui refusa de quitter la cabane que son jumeau et lui avaient bâtie, déménager étant un caprice de jeune mariée, et plus que simplement un caprice, car personne ne sut jamais si elle désirait réellement habiter dans la grande maison, ou si elle était sûre d'avance qu'oncle Buddy refuserait d'y venir ; et quinze jours après sa naissance, en 1867, la première fois que sa mère et lui descendaient au rez-de-chaussée, un soir, et la tasse d'argent trônant sur la table desservie de la salle à manger sous la lumière de la lampe, et tandis que sa mère, son père, Mac Caslin et Tennie (sa nourrice, qui le portait) — tous réunis de nouveau, sauf oncle Buddy — regardaient, son oncle Hubert mit dans la tasse, en les faisant sonner une par une, les pièces reluisantes et tintantes, fourra le tout dans la housse de toile, fit chauffer la cire, mit les cachets et la remporta chez lui où il habitait, tout seul à présent, sans même sa sœur pour le démoraliser, disait Mac Caslin, ou essayer de lui remonter le moral, disait oncle Buddy, et (temps sombres alors dans le Mississippi) oncle Buddy ajoutait que la plupart des nègres étaient partis, et que ceux qui n'étaient pas partis, même Hub Beauchamp n'aurait pu y tenir ; mais il restait les chiens et, disait oncle Buddy, Beauchamp jouait du violon pendant que Néron chassait le renard.

Ils allaient là-bas voir cela ; sa mère finissait par l'emporter, et ils partaient dans le double phaéton, tous, une fois de plus, sauf oncle Buddy et Mac Caslin pour tenir compagnie à oncle Buddy, jusqu'à ce que, un hiver, oncle Buddy se mît à décliner et, désormais, ce furent lui, qui commençait maintenant à se souvenir, sa mère, Tennie et Tomey's Terrel pour conduire : les vingt-deux milles dans le comté voisin, les piliers jumeaux de l'entrée, qui rappelaient à Mac Caslin le galopin perché sur l'un d'eux et soufflant dans un cornet à renard pour annoncer le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner, puis sautant à terre pour ouvrir à tout passant qui l'avait par hasard entendu, mais où il n'y avait plus, à l'heure actuelle, la moindre grille, l'allée mal entretenue et envahie par l'herbe, qui conduisait à ce que sa mère persis-

tait à vouloir que l'on appelât Warwick, sous prétexte que, si seulement la justice l'emportait, son frère en était le comte légitime ; la maison sans peinture qui, extérieurement, ne changeait pas, mais qui, à l'intérieur, lui paraissait chaque fois plus vaste, parce qu'il était trop jeune à cette époque pour se rendre compte qu'elle contenait de moins en moins de son bel ameublement, les meubles en bois de rose, en acajou et en noyer qui, pour lui, n'avaient jamais existé nulle part d'aucune façon, sauf dans les lamentations larmoyantes de sa mère et, à l'occasion, dans la pièce assez peu encombrante pour pouvoir être ficelée quelque part à l'arrière ou sur le dessus de la voiture quand ils rentraient (et ceci, il s'en souvenait, il l'avait vu : l'espace d'un instant, d'un éclair, le soprano de sa mère : « Même ma robe ! Même ma robe ! », criard, indigné, dans le vestibule nu et pas balayé ; un visage jeune, un visage de femme, et même moins coloré que celui de Tomey's Terrel, entrevu un instant dans l'entrebâillement d'une porte qui se refermait, un reflet de la robe de soie, le fugitif éclat d'une boucle d'oreilles : une apparition rapide et faussement élégante, clandestine encore, en tout cas, même pour l'enfant ; presque encore petit enfant, ébahissante, troublante, évocatrice : comme si, de même que deux courants limpides et transparents qui se rejoignent, l'enfant qu'il était encore avait établi un rapport et un contact sereins, absolus et parfaits, par l'intermédiaire de cette chair de femme un instant entrevue, anonyme, clandestine, hybride, avec le garçon qui avait existé, à ce stade d'inviolable et immortelle adolescence, dans son oncle, pendant presque soixante ans : la robe, le visage, les boucles d'oreilles, disparus dans ce même instant de stupeur, et la voix de son oncle : « Elle est ma cuisinière ! Ma nouvelle cuisinière ! Ne m'en fallait-il pas une, voyons ? » Puis l'oncle lui-même, la figure à la fois alarmée et stupéfaite, mais encore innocemment et, pour ainsi dire, invinciblement celle d'un petit garçon, et eux battant en retraite à leur tour, revenant à la véranda de devant et, de nouveau, son oncle, peiné, presque éperdu, dans une sorte de sursaut désespéré, sinon de courage, du moins d'autorité : « Ils sont libres à présent. Ce sont aussi des gens exactement comme nous ! » Et sa mère : « C'est trop fort ! C'est trop fort ! La maison de ma mère ! Souillée ! Déshonorée ! » Et son oncle : « Sacrebleu, Sibbey, donne-lui au moins le temps de faire ses paquets. » Puis plus rien, fini, les vociférations et tout, lui-même et Tennie, et il se rappelait l'impénétrable visage de

Tennie à la fenêtre démolie et sans volets de la pièce nue qui avait jadis été le salon, tandis qu'ils regardaient, descendant en toute hâte le petit chemin, d'un trot mal assuré, un trot de déroute, le succédané d'épouse de son oncle : le dos, le visage anonyme qu'il n'avait entrevu que l'espace d'un instant, la robe, autrefois crinoline, ballonnant et flottant sous un pardessus d'homme, le lourd sac de voyage usé brimbalant et tapant contre son genou, en déroute, et certainement en retraite sur le petit chemin désert, toute seule, l'air jeunet, pitoyable mais, en même temps, encore troublante et évocatrice, portant encore la bannière de soie capturée dans la citadelle même de la respectabilité, et inoubliable, la tasse, la housse scellée, impénétrable, placée sur un rayon dans l'armoire fermée à clef, oncle Hubert ouvrant la porte, descendant le paquet et le faisant passer de main en main : sa mère, son père, Mac Caslin, et même Tennie, exigeant que chacun le prenne à son tour, le soupèse pour vérifier le poids, le secoue de nouveau pour faire tinter les pièces, oncle Hubert lui-même, les jambes étendues devant le foyer éteint et jamais balayé, dont les briques mêmes s'effritaient en une litière de suie, de poussière, de mortier et de résidus de ramonages, toujours vociférant, toujours naïf et toujours incorrigible ; et, pendant longtemps, il se figura que personne sauf lui-même n'avait remarqué que maintenant, c'était à lui seul que son oncle mettait la tasse entre les mains, il ouvrait la porte, atteignait la tasse, la lui mettait dans les mains et restait devant lui jusqu'à ce qu'il l'eût docilement secouée, jusqu'à ce qu'on entendît tinter les pièces, alors il la lui reprenait, la renfermait sous clef dans l'armoire avant que personne pût recevoir l'offre de la toucher et, même plus tard, quand il fut capable non seulement de se souvenir, mais de raisonner, il lui eût été impossible de dire ce que c'était ou même ce qu'il y avait qui rendait le paquet toujours cliquetant, pas même lorsque oncle Buddy fut mort et que son père, enfin, et après soixante-quinze ans ou presque, au lit après le lever du soleil, dit : « Va chercher cette sacrée tasse. Ramène également se sacré Hub Beauchamp si tu ne peux pas faire autrement » ; car cela cliquetait toujours, bien que, maintenant, son oncle ne la lui mît même pas dans les mains, mais la portât lui-même de l'un à l'autre, sa mère, Mac Caslin, Tennie, la secouant devant chacun à son tour en disant : « Tu l'entends ? Tu l'entends ? », l'air toujours naïf, pas absolument attrapé, simplement effaré, et pas seulement ahuri mais toujours incorrigible ; et, une fois son

père et oncle Buddy tous deux disparus à présent, un jour, sans raisons, sans le moindre avertissement, la maison presque complètement vide où son oncle et l'antique et querelleur arrière-grand-père de Tennie (qui prétendait avoir vu Lafayette, et qui, disait Mac Caslin, dans dix ans de plus, se rappellerait avoir vu Dieu Lui-Même) vivaient, cuisinaient et couchaient dans une pièce unique, s'embrasa tout à coup paisiblement, se consuma en un instant, tranquillement, sans raison, tout entière, murs, planchers et toit : au lever du soleil elle était là, debout, où le père de son oncle l'avait fait bâtir soixante ans auparavant, à son coucher, seules les quatre cheminées noircies et sans fumée se dressaient parmi une légère poudre blanche de cendres et quelques bouts de planches carbonisées, qui n'avaient même pas l'air d'avoir été vraiment chauds ; et, à la fin de la soirée, la fin des vingt-deux milles, tous deux sur la vieille jument blanche qui était la fin de cette écurie dont se souvenait Mac Caslin, les deux vieillards s'arrêtant à la porte de la sœur, l'un ayant au cou son cornet à renard retenu par sa lanière en peau de daim tressée, l'autre transportant le paquet de grosse toile enveloppé dans une chemise, le bloc brunâtre, informe, barbouillé de cire, ayant de nouveau trouvé sa place sur un rayon presque identique, et son oncle tenant à présent la porte entrouverte, non seulement une main sur le bouton mais un pied contre elle, la clef en attente dans l'autre main, non pas encore attrapé, mais toujours, et même incorrigiblement, quelque peu effaré, et lui immobile dans l'entrebâillement de la porte, regardant sans rien dire le paquet de toile devenu presque trois fois sa hauteur primitive et une bonne moitié de moins que sa grosseur originelle, puis se détournant, et il ne se rappelait pas quelle figure faisait sa mère cette fois-là, ni l'impénétrable expression de Tennie, mais le sombre visage au nez en bec d'aigle de Mac Caslin, solennel, insupportable, rêveur ; puis, une nuit, on l'éveilla et on l'amena, encore à moitié endormi, dans la lumière de la lampe, dans l'odeur de médicaments qui, maintenant, était habituelle dans cette chambre, et l'odeur de quelque chose d'autre qu'il n'avait encore jamais senti, mais qu'il reconnut aussitôt et ne devait jamais oublier : l'oreiller, la figure épuisée, ravagée, mais toujours avec son air de petit garçon naïf, immortel, effaré, pressant, qui le regardait et essayait de lui parler, jusqu'à ce que Mac Caslin s'avançât, se penchât au-dessus du lit et tirât du haut de la chemise de nuit la grosse clef de fer au bout de la corde graisseuse à laquelle elle était sus-

pendue, les yeux disant à présent : « Oui. Oui. Oui », coupât la corde, ouvrît l'armoire et apportât le paquet sur le lit, les yeux s'efforçant toujours de parler même lorsqu'il prit le paquet, de sorte que ce n'était encore pas cela, les mains toujours cramponnées au paquet, même au moment de le lâcher, les yeux plus suppliants que jamais s'efforçant en vain de lui parler ; il avait dix ans, sa mère était morte elle aussi, et Mac Caslin dit : « Te voilà presque à mi-chemin à présent. Tu pourrais tout aussi bien l'ouvrir », et lui : « Non. Il a dit vingt et un ans. » Il eut vingt et un ans et Mac Caslin plaça la lampe étincelante au milieu de la table de la salle à manger que l'on venait de desservir, mit le paquet à côté, posa son couteau ouvert près du paquet et recula avec cette expression de solennel et rageur désaveu qu'il avait eue jadis ; lui souleva le paquet, le bloc enveloppé de grosse toile qui, quinze ans auparavant, avait complètement changé de forme du jour au lendemain, qui, lorsqu'on le secouait, faisait entendre un bruit faible, creux, assez peu harmonieux et étrangement amorti ; la lame brillante du couteau fouillant parmi l'invraisemblable enchevêtrement de ficelle, les pâtés de cire qui portaient le cachet de son oncle raclant contre le dessus poli de la table et, émergeant des replis affaissés de la toile, la cafetière de fer-blanc resplendissante et toujours flambante neuve, la poignée de pièces de billon, et à ce moment il comprit ce qui produisait ce son amorti : une collection de bouts de papier minutieusement pliés, presque suffisante pour un nid de rats, de papier timbré bel et bon, de vulgaire papier réglé tel que celui dont se servent les nègres, des pages maladroitement arrachées d'un registre, des marges de journaux et, une fois, l'étiquette d'une salopette neuve, tous datés et signés, à commencer par le premier, moins de six mois après qu'ils l'avaient vu sceller la tasse d'argent dans le morceau de toile, sur cette même table, dans cette même pièce, à la lueur de cette même lampe, il y avait presque vingt-deux ans :

Je reconnais par la présente devoir à mon neveu Isaac Beauchamp Mac Caslin cinq (5) pièces d'Or pour lesquelles je m'engage à lui verser un intérêt de 5 pour cent.

HUBERT FITZ-HUBERT BEAUCHAMP.

A Warwick, 27 nov. 1867.

Et lui : « Tout de même il l'appelait Warwick », une fois au moins, sinon plus. Mais il y en avait d'autres ;

Dois Isaac 24 déc. 1867 2 pièces d'Or H. Fh. B. Dois Isaac 1 pièce d'Or 1er janv. 1868 H. Fh. B.

Et puis encore cinq, puis trois, puis une, puis une encore, puis un long intervalle de temps, et quel rêve, quel magnifique dédommagement rêvé, non d'un tort ou d'un abus de confiance, car il y avait eu simple emprunt, association :

Je reconnais devoir à Beauchamp Mac Caslin ou à ses héritiers vingt-cinq (25) pièces d'Or. La Présente et Toutes les précédentes constituant Mon engagement à verser vingt (20) pour cent à titre d'intérêt composé. Ce 19 janvier 1873.

BEAUCHAMP.

Pas d'indication de lieu, rien que la date et la signature, à peine un nom, un mot, de même que l'orgueilleux comte du temps jadis aurait sans doute griffonné : Nevile ; cela faisait quarante-trois et, bien entendu, il ne pouvait lui-même s'en souvenir, mais la légende en avait fait cinquante, qui se totalisaient : un, puis un, puis un, et puis les trois derniers, et puis le dernier billet daté d'après qu'il était venu habiter avec eux dans la maison et écrit de la main tremblante non d'un vieillard accablé, car il n'avait jamais été accablé au point de le reconnaître, mais d'un vieillard fatigué, et même à ce point fatigué, à l'extérieur seulement mais toujours indomptable, la simplicité du dernier, simplicité non de résignation mais de stupeur, comme un simple commentaire ou une simple remarque, et à peine cela :

Une tasse en argent. Hubert Beauchamp.

Et Mac Caslin :

— En tous les cas, te voilà bien monté en pièces de billon. Mais elle ne sont pas encore assez anciennes pour être des raretés ou des souvenirs de famille. Alors, il va te falloir gagner de l'argent.

Mais il n'entendit pas Mac Caslin ; debout et immobile près de la table, il regardait paisiblement la cafetière et le magot placés le soir d'après sur la tablette surmontant ce qui n'était même pas un foyer dans la petite chambre étroite et glaciale à Jefferson, lorsque Mac Caslin jeta sur le lit la liasse de billets de banque et, toujours debout (il n'y avait nulle part de quoi s'asseoir, sauf sur le lit), sans même avoir enlevé son chapeau et son pardessus.

Et lui :

— A titre de prêt. De ta part. Cette fois seulement.

Et Mac Caslin :

— Impossible. Je n'ai pas d'argent à te prêter. Et il faudra, le mois prochain, que tu ailles le chercher à la banque, car je ne te l'apporterai pas.

Et il n'entendit pas davantage Mac Caslin à ce moment, il regardait paisiblement Mac Caslin, son parent, presque son père, mais pas son parent pour l'instant, ainsi que même pères et fils finissent par ne pas être parents.

Et lui :

— Cela fait dix-sept milles à cheval et dans le froid. Nous pouvons coucher ici tous les deux.

Et Mac Caslin :

— Pourquoi devrais-je coucher ici dans ma maison, alors que tu ne veux pas coucher là-bas dans la tienne ?

Et il partit, et lui, regardant le fer-blanc étincelant, immaculé, sans rouille, il réfléchissait, et non pour la première fois, à tout ce qu'il fallait pour former un homme (Isaac Mac Caslin par exemple) et au sentier détourné, tortueux, discriminatoire mais infaillible que prend à travers toute cette masse l'esprit d'un homme (d'Isaac Mac Caslin par exemple) pour faire de lui en définitive ce qu'il est, non seulement à la surprise de ceux (ceux qui engendrèrent les Mac Caslin qui engendrèrent son père, oncle Buddy et leur sœur, mais ceux qui engendrèrent les Beauchamp qui engendrèrent son oncle Hubert et la sœur de son oncle Hubert) qui croyaient que c'étaient eux qui l'avaient fait, mais également à celle d'Isaac Mac Caslin.

A titre de prêt et il en usa, bien qu'il n'eût pas dû le faire : le major de Spain lui offrit une chambre dans sa maison pour aussi longtemps qu'il désirerait et ne voulut jamais lui poser aucune question ; et le vieux général Compson fit plus que cela, lui proposant de le prendre dans sa propre chambre, de coucher de moitié dans son propre lit, et plus que le major de Spain, car il lui dit crûment pourquoi : « Tu couches avec moi, et avant que l'hiver soit passé, je connaîtrai la raison. Tu me la diras. Parce que je ne crois pas que tu renonces tout simplement. On dirait que tu renonces tout simplement, mais je t'ai observé trop souvent dans les bois et je ne crois pas que tu renonces tout simplement, même, sacrebleu, si ça en a l'air. » Il s'en servit donc à titre de prêt, paya sa pension et son loyer pour un mois et acheta des outils, non pas simplement parce qu'il était adroit de ses mains, mais parce qu'il avait l'intention de se servir de

ses mains et qu'il aurait pu s'occuper de chevaux et non pas s'en tenir à une émulation purement statique et pleine d'espoir avec le Nazaréen, de même que le jeune joueur achète une chemise à pois parce que le vieux joueur en portait une la veille, mais (sans arrogance ou fausse humilité, et sans la fausse humilité de l'orgueil, lui qui entendait gagner son pain, ne tenait pas spécialement à le gagner, mais était obligé de le gagner et plus que simplement son pain) parce que si le Nazaréen avait considéré le métier de charpentier comme convenable à la vie et aux buts qu'Il avait assumés et choisi de remplir, il conviendrait également à Isaac Mac Caslin, même si les fins d'Isaac Mac Caslin, bien qu'assez simples dans leurs motifs apparents, étaient et devaient toujours être incompréhensibles pour lui, quant à sa vie, passablement inéluctable en ses besoins, s'il avait pu être maître de lui-même, n'étant pas le Nazaréen, il ne l'aurait pas choisie : et il le remboursa. Il avait oublié les trente dollars que Mac Caslin mettait à la banque chaque mois en son nom, allait y chercher pour lui et jetait sur le lit, cela la première fois mais pas plus ; il avait un compagnon à présent, ou plutôt c'était lui le compagnon : un vieil ivrogne impie, blasphémateur, mais habile ouvrier, qui avait construit des forceurs de blocus à Charleston en 62, avait été depuis lors charpentier en bateaux et était apparu à Jefferson deux ans auparavant, personne ne savait d'où ni pourquoi et, depuis qu'il était guéri d'une crise de *delirium tremens*, avait passé en prison le plus clair de son temps ; ils avaient posé une nouvelle toiture sur l'écurie du directeur de la banque et (le vieux de nouveau en prison et appréciant toujours ce genre de besogne) il se rendit à la banque pour toucher son dû et le directeur lui dit : « Je devrais vous emprunter au lieu de vous payer » ; il y avait six mois à présent et il se le rappelait pour la première fois, deux cent dix dollars, et c'était le premier travail de quelque importance, et quand il quitta la banque, son compte se montait à deux cent vingts, deux cent quarante pour faire la balance, vingt dollars de plus pour le courant, alors cela faisait la balance, bien que, à ce moment-là, le total se montât à trois cent trente, et il dit :

— Maintenant, je vais transférer ça.

— Non, ça m'est impossible, répondit le directeur. Mac Caslin me l'a interdit. Est-ce que vous n'auriez pas une autre initiale à votre service pour vous faire ouvrir un autre compte ?

Mais c'était très bien comme ça, les pièces, l'argent et les

billets noués dans un mouchoir, à mesure qu'ils s'amassaient, et la cafetière enveloppée dans une vieille chemise, comme lorsque l'arrière-grand-père de Tennie l'avait ramenée de Warwick huit ans auparavant, au fond de la malle cerclée de fer que le vieux Carothers avait apportée de la Caroline, et sa propriétaire dit : « Pas même de serrure ! Et vous ne fermez même pas votre porte à clef, même quand vous partez ! » Et lui la regardant aussi paisiblement qu'il avait regardé Mac Caslin le premier soir dans cette même chambre, pas le moins du monde comme son parent, mais plus que parent, car ceux qui vous rendent service même pour payer sont vos parents et ceux qui vous font du tort sont plus que frère et femme.

Et il avait la femme à présent, il tira de prison le vieil ivrogne, le fit venir dans sa chambre de location, le dessaoula de force, pendant vingt-quatre heures il ne quitta même pas ses chaussures, il le remit sur pied, le gava de nourriture et, cette fois, ils construisirent la grange de fond en comble, et il l'épousa : une enfant unique, une fille minuscule mais bizarrement plus grande qu'elle ne le paraissait au premier abord, plus robuste peut-être, avec des yeux noirs et un visage passionné en forme de cœur, qui avait le temps, même sur cette ferme, de passer la majeure partie de la journée à le regarder, tandis qu'il sciait les pièces de bois à la mesure que lui avait indiquée le vieux ; et elle :

— Papa m'a parlé de vous. Cette ferme est réellement à vous, n'est-ce pas ?

Et lui :

— Et à Mac Caslin.

Et elle :

— Est-ce qu'il y avait un testament qui lui en laissait la moitié ?

Et lui :

— Il n'y a pas besoin de testament. Sa grand-mère était la sœur de mon père. Nous étions comme frères.

Et elle :

— Vous êtes comme cousins en second et c'est tout ce que vous serez jamais. Mais j'imagine que ça n'a pas d'importance.

Et ils étaient mariés, ils étaient mariés et ce fut le nouveau pays, son héritage aussi comme c'était l'héritage de tous, hors de la terre, au-delà de la terre, mais de la terre parce que le sien également faisait partie de la longue histoire de la terre, le sien aussi parce que chacun devait partager avec

un autre afin d'en hériter et que, dans le fait de partager, ils devenaient un : un seul, pour cet espace de temps, indivisible pendant au moins cet espace de temps, irrévocable et irrémédiable, n'habitant encore dans une chambre louée que pour un simple petit espace de temps et dans cette chambre béatifique sans murs, sans toit et sans plancher, qu'il lui fallait quitter chaque matin et réintégrer chaque soir ; son père à elle possédait déjà le terrain en ville, fournissait les matériaux et, avec son compagnon, il le bâtissait, sa dot de la part d'un seul, son cadeau de noces de la part de trois, elle ne le sut que lorsque le pavillon fut achevé et prêt à être emménagé et lui ne sut jamais qui le lui avait dit à elle, ce n'était ni son père à elle ni son compagnon à lui, et pas même en état d'ivresse bien que, pendant un temps il l'eût cru, lui-même rentrant de son travail et ayant juste le temps de se laver et de se reposer un instant avant de descendre dîner, entrant dans une chambre à coucher non louée puisqu'elle aurait encore sa part de splendeur même quand ils seraient devenus vieux et qu'ils auraient cessé de la posséder ; et, à ce moment, il aperçut son visage, juste avant qu'elle dise : « Assieds-toi », tous deux assis sur le bord du lit, sans même se toucher, mais son expression à elle effroyablement tendue, sa voix devenue le murmure passionné et expirant d'une incommensurable promesse :

— Je t'aime. Tu sais que je t'aime. Quand allons-nous déménager ?

Et lui :

— Je ne... Je ne savais pas... Qui t'a dit...

La main brûlante et frénétique appliquée brusquement sur sa bouche, lui écrasant les lèvres contre les dents, les doigts recourbés s'enfonçant furieusement dans ses joues et la pression faiblissant juste assez pour qu'il pût répondre :

— La ferme. Notre ferme. Ta ferme.

Et lui :

— Je...

Puis de nouveau la main, doigts et paume, tout le poids enveloppant de sa personne, bien que ce fût seulement sa main qui le touchât, la voix : « Non ! Non ! » et les doigts eux-mêmes semblant suivre à travers la joue l'élan de la parole au moment où il s'arrêtait dans sa bouche, puis le murmure, le souffle de nouveau, d'amour et d'incroyable promesse, la main se relâchant de nouveau pour le laisser répondre :

— Quand ?

Et lui :

— Je...

Puis elle était partie, la main aussi, debout, lui tournant le dos, la tête penchée, la voix tellement calme à présent que, pendant un instant, il lui sembla que ce n'était pas une voix à elle dont il eût jamais eu le souvenir : « Lève-toi, retourne-toi et ferme les yeux », et elle répéta avant qu'il ne comprît et ne le levât, les yeux fermés ; il entendit la sonnerie du dîner retentir au bas de l'escalier et, de nouveau, la voix calme : « Ferme la porte à clef » ; il le fit, le front appuyé contre le bois froid, les yeux clos, entendant son cœur et le bruit qu'il avait commencé d'entendre avant de se déplacer, puis cela cessa et la sonnerie retentit de nouveau au bas de l'escalier, et il comprit que, cette fois, c'était pour eux ; il entendit le lit, se retourna ; il ne l'avait encore jamais vue nue, il le lui avait demandé autrefois en disant pourquoi, qu'il voulait la voir nue parce qu'il l'aimait et, parce qu'il l'aimait, désirait la voir nue en train de le regarder, mais, après cela, il n'y avait plus jamais fait allusion, il détournait même la tête quand elle mettait sa chemise de nuit par-dessus sa robe en se déshabillant pour la nuit et, le matin, quand elle mettait sa robe par-dessus sa chemise pour enlever celle-ci ; elle ne le laissait pas prendre place dans le lit auprès d'elle avant que la lampe fût éteinte et, même pendant la chaleur de l'été, elle tirait le drap par-dessus eux deux avant de le laisser se tourner vers elle ; la propriétaire monta l'escalier, vint dans le corridor, frappa à la porte et les appela par leur nom, mais elle ne bougea pas, toujours allongée sur le lit par-dessus les couvertures, la figure tournée contre l'oreiller, n'écoutant rien, ne pensant à rien, pas à lui en tout cas, se dit-il, puis la propriétaire s'éloigna, et elle dit : « Déshabille-toi », la tête toujours détournée, ne regardant rien, ne pensant à rien, n'attendant rien, pas même lui, sa main à elle s'avançant comme mue par une volonté, par une vision qui lui fût propre, saisissant son poignet à lui au moment exact où il allait s'arrêter près du lit, de sorte que, sans s'arrêter, il changea simplement la direction de son geste, se penchant maintenant sous la pression de la main qui l'attirait, et elle sortit enfin de son immobilité, bougea, un mouvement, un seul, totalement instinctif, non calculé et une fois plus ancien que l'homme, le regardant à présent, continuant de l'attirer d'une seule main, de plus en plus, sans qu'il vît ni ne sentît qu'elle avait bougé ; la main à plat contre sa poitrine à présent et l'écartant avec la même

absence de tout effort ou de tout besoin de force et, sans le regarder à présent, elle n'en avait pas besoin, la femme chaste, l'épouse regardait déjà tous les hommes qui eussent jamais été en rut, et maintenant tout son corps avait changé, s'était métamorphosé, il ne l'avait jamais vu, mais à l'instant même il fut non seulement celui qu'il avait vu, mais une synthèse de toute chair féminine qui, depuis le début de l'humanité, se fût jamais, de son propre consentement, couchée sur le dos et ouverte et, quelque part, sorti de cette chair, sans même un mouvement de lèvres, le murmure expirant, invincible :

— Promets.

Et lui :

— Promettre ?

— La ferme.

Il fit un mouvement. Il avait fait un mouvement, la main quittant sa poitrine, une fois encore, pour son poignet, l'agrippant, le bras toujours flasque et seulement la légère pression des doigts s'accentuant comme si bras et main eussent été un morceau de câble télégraphique avec un nœud coulant au bout, la main seule se resserrait à mesure qu'il essayait de se dégager.

— Non, dit-il. Non.

Elle ne le regardait toujours pas, mais pas comme l'autre, mais toujours la main.

— Non, je te dis. Je ne veux pas. Je ne peux pas. Jamais.

Et toujours la main, et il dit pour la dernière fois, il s'efforça de parler net et il se rendit compte que c'était encore avec douceur et il pensa : « *Elle en sait déjà plus que moi sur le compte de tous ceux qui écoutent les hommes dans les camps où il n'y a jamais rien à lire et même à entendre. Ils sont nés déjà blasés sur ce dont un gamin ne s'approche qu'à quatorze et quinze ans en rougissant et en tremblant d'effroi.* »

— Je ne peux pas. Jamais. Souviens-toi.

Et toujours la main ferme et invincible, et il dit Oui, et il songea : « *Elle est perdue. Elle est née perdue. Nous sommes tous nés perdus.* » Puis il cessa de penser et même en disant Oui, cela ne ressemblait à rien qu'il eût jamais rêvé, sans parler d'entendre, dans une conversation entre hommes, jusqu'à ce que, au bout d'un instant infinitésimal, il se retournât et restât étendu à bout de forces sur la grève insatiable, immémoriale et que, d'un mouvement une fois encore plus ancien que l'humanité, elle se retournât et se libérât ; lors

de leur nuit de noces, elle avait pleuré et, à ce moment, tout d'abord il se figura qu'elle pleurait, dans l'oreiller secoué et bouchonné, la voix venant on ne savait d'où entre l'oreiller et le fou rire : « Et c'est tout. C'est tout de ma part. Si ça ne te donne pas le fils dont tu parles, elle sera à moi », couchée sur le flanc, le dos tourné vers la chambre de location mal garnie, riant, riant à n'en plus finir.

(A suivre) William FAULKNER.

(Traduit par R.-N. Raimbault.)

Angelo Del Boca.

UN ENVOYÉ SPÉCIAL DANS L'AURÈS

La cérémonie était pour cinq heures. A Arris, au milieu des montagnes où avait éclaté la révolte. Arris, un village, un nom inconnu encore quelques jours plus tôt de David, comme Batna, Khenchela, Biskra et El Kantara. Arris, un village désert, avec des tanks dans ses ruelles et des oiseaux noirs, des corbeaux sans doute, dans son ciel. Un village d'Algérie comme tant d'autres. Un village d'Afrique comme tant d'autres.

David devait être à cinq heures à l'hôpital d'Arris. C'était la grande journée de Grine, la cérémonie était en son honneur. David comptait sur lui, il était sûr que le grand Grine ne le décevrait pas. Grine avait donné un visage à la révolte. Maintenant, du moins, on disait Grine et la révolte ; et les montagnes, les neiges et les cavernes du Chelia, les forêts silencieuses de Sgag et d'Imloul, les pistes poussiéreuses qui descendent vers le Sahara, le ciel blanc envahi par les corbeaux n'étaient plus aussi secrets. Pendant un jour, pendant de nombreux jours, Grine allait être partout : derrière chaque rocher, sur les pistes qui mènent au Sahara, dans le cri des corbeaux, dans le bruissement du vent à travers les pins lépreux de la forêt d'Imloul, dans le silence qui règne aux portes du désert.

David devait être à cinq heures précises à Arris, mais à Lambèse, il fut arrêté par une caravane de nomades qui descendaient hiverner dans la plaine. Pendant que les mulets, les chameaux et l'immense troupeau de moutons s'écoulaient tel un fleuve limoneux le long de sa voiture, David regardait autour de lui et ce paysage lui semblait familier. Il lui rappelait la campagne romaine : des collines basses et de vieil-

les pierres. Et il pensa avec plaisir que les gens de ces collines étaient justement venus là, qu'ils avaient bâti des villes comme Lambèse et Timgad, semé du blé dans le désert des hauts-plateaux et combattu les mêmes tribus que celles qui étaient maintenant révoltées.

Au carrefour d'Ain-Tinn, en haut du col, il y avait une auto blindée en travers de la route. Un peu plus loin, retournée dans le fossé, une jeep achevait de brûler. Un sergent vint frapper du doigt contre la vitre de la portière.

— Comment c'est-il arrivé ? demanda David.

L'autre examinait le laissez-passer sans répondre.

— Il y a eu du grabuge ? demanda encore David.

— Occupez-vous de vos affaires ! grogna le sergent. Et maintenant, filez !

De la sorte, David arriva en retard à Arris et les soldats de garde à l'hôpital ne voulaient pas le laisser entrer. Ils disaient que la cérémonie était déjà commencée et que l'inspecteur gueulerait si quelqu'un venait l'interrompre au beau milieu.

David parvint enfin à les convaincre et l'un des soldats l'accompagna. Pendant qu'ils montaient l'escalier, la lumière s'éteignit. Tout en cherchant des allumettes, le soldat se mit à jurer.

— Les salauds, dit-il, ce soir, ils sont en avance d'une heure. Et, demain, ils feront sauter la centrale et nous, nous continuerons à les traiter avec des gants.

Il s'arrêta devant une porte, mais au moment de frapper, il changea d'idée :

— C'est ici. Débrouillez-vous. Moi, je ne veux pas d'embêtements.

Et il s'éloigna en ronchonnant.

David appuya sur la poignée et poussa lentement la porte. Une douzaine d'hommes étaient debout au centre de la pièce et une main tenait une lampe au-dessus de leurs têtes : le plafond et les murs étaient pleins d'ombres. David s'approcha du groupe sans faire de bruit. Personne ne parlait. Au milieu, pressé par les autres, un Arabe tenait dans ses mains quelque chose de sombre, de frisé. David s'approcha pour mieux voir : c'était la tête d'un homme, c'était la tête de Grine.

Ils l'avaient ligoté à une chaise, et cette chose sombre, frisée, qui ressemblait à un pelage de bête, était sa tête. De sa place, David ne pouvait voir que la nuque couverte d'épais

cheveux crépus ; Grine lui cachait son visage et regardait la lampe qu'on tenait devant ses yeux.

Ils ne voulaient pas perdre de temps, c'était évident. L'inspecteur devait faire son rapport à Alger avant la nuit, avant que, comme tous les soirs, les fils téléphoniques n'aient été coupés.

L'Arabe qui tenait la lampe devant les yeux de Grine, la passa à un autre. Cependant, David s'était approché un peu plus et maintenant qu'il était contre l'homme qui tenait immobile la tête de Grine, il s'aperçut que la chemise militaire de celui-ci était toute raide de sang. Le sang avait coulé aussi dans ses cheveux et dans son cou, où il avait séché et s'effritait sous les doigts de l'Arabe. Les veines de Grine étaient vides. Tout son sang était resté sur les pierres du djebel Mahmel, là où il avait été abattu et où on l'avait laissé un jour entier au soleil.

Brusquement, David sentit sur lui le regard de quelqu'un, mais, très vite, il se rendit compte que ce regard ne se posait pas sur lui mais sur Grine. C'était sans nul doute le regard de l'un des parents du mort, peut-être celui de ce cousin que l'on considérait comme le témoin le plus important. L'homme avait un petit visage pointu et méchant, une barbe d'une semaine et deux petites moustaches mal entretenues. Même son turban était mal noué et sur le point de se défaire. En se penchant sur Grine, l'Arabe heurta de la joue le bras qui était resté rigide et tendu en avant, comme tenant encore la « Thompson ». Il poussa un cri et fit un bond en arrière.

— Il m'a donné une gifle, cria-t-il.

Et il tournait vers les autres des yeux épouvantés en se touchant la joue.

— Il m'a donné une gifle, répéta-t-il.

Puis, voyant que les autres se taisaient, il tenta de se reprendre et esquissa un sourire, un sourire si hésitant que son visage en parut encore plus méchant.

Lui, qui était le cousin de Grine, devait dire si l'homme ligoté à cette chaise, raide et exsangue, était Grine Belkacem. Si c'était Grine, les soldats avaient réussi un beau coup ; si ce n'était pas lui, ce n'était qu'un rebelle de moins. L'inspecteur qui était là, parmi les soldats, désirait savoir au plus vite si cet homme était Grine Belkacem. De temps en temps, il jetait un coup d'œil à sa montre, en soupirant, puis s'adressant dans leur langue, aux Arabes, il leur disait des paroles qui semblaient d'encouragement et de reproche.

Le cousin de Grine n'avait pas l'air pressé. Il avait com-

pris que l'inspecteur était sur des charbons ardents, qu'il était anxieux de savoir si cet homme était bien Grine ; il avait compris également que l'affaire était très importante, aussi tenait-il à faire les choses dans les règles, avec beaucoup de calme, donnant tout son poids, en homme rusé qu'il était, à l'importance de sa mission.

Il n'avait encore dit ni oui ni non. Il avait regardé Grine, il l'avait palpé de son crâne ensanglanté à ses grands pieds. Il avait ouvert la culotte du mort et exhibé ses testicules. Il avait écarté sa chemise sur sa poitrine. Mais c'était à son visage qu'il revenait toujours, prenant bien garde maintenant d'éviter ce bras raidi, et David se demandait quel genre de cousin c'était là pour ne pas reconnaître Grine après avoir aussi longtemps contemplé son visage.

Mais Grine n'avait plus de visage. David s'en aperçut lorsque, bougeant, il réussit à se placer en face de lui. Grine n'avait plus de nez, Grine n'avait plus d'yeux, Grine n'avait plus de bouche. Le visage de Grine n'était plus que quelque chose de noir et de tuméfié.

Il était sept heures moins le quart, et ces deux yeux hagards continuaient de fouiller ce qui avait été le visage de Grine. L'inspecteur était très nerveux. Peut-être les rebelles avaient-ils déjà coupé les fils et allait-il lui falloir attendre le lendemain pour faire son rapport. Semblant soudain perdre son calme, il empoigna par le bras le cousin de Grine et le secoua, l'apostrophant dans sa langue. Mais l'Arabe, sans se démonter, recommença une fois de plus à examiner Grine de la tête aux pieds.

David fut alors pris du soupçon que l'Arabe savait parfaitement qui était l'homme qu'il avait devant lui. Mais que ce fût par sottise ou par ruse, ou seulement parce que la chose l'amusait, il faisait durer la cérémonie. Et quand les autres parents du mort se mirent, eux aussi, à lui taper sur l'épaule et à lui dire de se dépêcher, David commença à penser que les autres, eux aussi, savaient qui était ce mort assis au milieu d'eux. Sans doute, tout cela n'était-il qu'une comédie. Ce mort devait être Grine, un point c'est tout.

Brusquement, l'Arabe se redressa, triomphant, et cria quelque chose dans sa langue. Les autres parents répétèrent les mêmes mots. C'était lui, c'était Grine Belkacem. Le cousin s'était soudain rappelé une blessure que Grine s'était faite, enfant, et il venait d'en trouver la cicatrice. On n'avait qu'à toucher : elle était là, dans les cheveux.

Ils tendirent tous la main pour toucher la cicatrice dans les cheveux crépus de Grine. Le cousin semblait ne plus se tenir de joie. C'était bien lui, continuait-il de dire, tantôt dans sa langue, tantôt en français, c'était bien Grine. Il se rappelait parfaitement comment Grine s'était fait cette blessure. C'était une pierre qu'il avait reçue. Qui l'avait lancée ? Peut-être lui-même, son cousin, peut-être un autre. Non, il s'en souvenait maintenant, c'était lui, son cousin, qui la lui avait lancée. Dommage qu'il n'ait pas mieux visé, qu'il ne l'ait pas atteint à la tempe, le laissant raide mort sur le gravier de l'oued.

Cependant, l'inspecteur avait disparu ; il s'était certainement précipité téléphoner à Alger.

Les soldats s'en allèrent aussi, un par un ; puis les parents de Grine qui n'oublièrent pas de débarrasser le mort de ses souliers. A part David et un photographe qui était resté dans la pièce le temps de prendre une demi-douzaine de photos, aucun des invités n'était venu.

Ils sortirent, poussant devant eux, avec forces bourrades, le cousin de Grine. Quant à l'homme qui avait maintenu immobile la tête de Grine, une fois seul, il desserra son étreinte puis, voyant que la tête de Grine ne restait pas droite toute seule, il la laissa retomber et s'en alla, courant pour rattraper les autres.

.. ..

Tandis qu'il sortait de la vallée, perdant le village de vue, David tourna le bouton de la radio. Alger transmettait le bulletin d'informations. Le speaker parlait d'un typhon aux Philippines, de la crise grecque, des élections hongroises, d'une secousse sismique en Sicile. Puis il se tut. Quand il reprit la parole, il parla de Grine, disant qu'il n'y avait plus aucun doute, que c'était bien lui, qu'il tenait le maquis depuis quatre ans, qu'il avait d'abord tué par vengeance et ensuite pour voler, et que, finalement, il avait tenté de se réhabiliter en tuant pour le compte des nationalistes. Il avait vingt-sept ans, était beau et plaisait aux femmes de ses montagnes, aux femmes Chaouia. A présent qu'il était mort, on se demandait qui allait prendre sa place: serait-ce Ben Boulaid, ou Bensalem, Tchebchou ou bien Gadah ?

David coupa la radio. « Adieu, Grine ! » dit-il, mû par la sympathie plus que par la pitié. En effet, la pensée que Grine était resté attaché à cette chaise, le visage en bouillie,

la culotte déboutonnée et ses cheveux crépus plein de sang, ne le dérangeait pas. Il avait eu une belle mort. La radio s'était occupée de lui ; les journaux allaient faire de même. Dans ses montagnes, sur les haut-plateaux, dans le désert autour des feux, les femmes se remémoreraient combien il était beau, fort et cruel. Non, ce n'était pas de la pitié qu'il éprouvait pour Grine. C'était tout au plus de l'envie.

.. ..

***

Il y avait trois jours maintenant que David n'avait plus télégraphié à son journal. Comme il longeait le petit aérodrome de Batna, il pensa qu'à Biskra, à l'hôtel, il allait sans doute trouver un nouveau télégramme furibond : « Nous ne voudrions pas que tu penses que nous t'avons envoyé en villégiature », disait le dernier. « Ce n'est pas la guerre de Corée, d'accord ; mais se bat-on ? Si oui, tâche de nous le faire savoir. » Oui, pour eux, tout était facile. Etait-ce sa faute, à lui, s'il ne se passait rien, si, pendant des jours entiers, on ne tirait pas un seul coup de fusil, si, lorsque l'aube se levait en silence, les blancs villages s'enveloppaient d'une fumée bleutée, si le jour caressait les hommes qui l'avaient attendu, accroupis sous les oliviers, si les caravanes de nomades descendaient, telles des arches de Noé, vers les sables tièdes du Sud, si les dattes mûrissaient au soleil, si les femmes allaient silencieusement à l'oued chercher de l'eau ? Etait-ce sa faute, à lui, si personne n'avait envie de tirer des coups de fusil ?

Parmi les articles qu'il eût voulu écrire et qu'il n'écrirait jamais, se disait-il en dépassant les jeeps et les camions d'une colonne motorisée qu'il avait trouvée à Mac-Mahon (les soldats l'air grave, presque farouche, tenaient leur fusil ou leur mitraillette comme s'ils avaient dû s'en servir l'instant suivant), il y en avait un qu'il aurait intitulé : « Le ministre fait pipi. » Ce ministre était arrivé de Paris par avion, vêtu de gris et chaussé de souliers de ville. A Batna, les généraux lui avaient donné une escorte de chars, de canons et de mitrailleuses et l'avaient expédié dans la montagne. Et voici qu'à l'endroit le plus exposé, sous des rochers à pic, la colonne du ministre s'arrête. Les soldats se jettent en bas des camions, les chars pointent leurs canons sur les hauteurs, l'avion de reconnaissance vole en rond, frôlant les cimes.

Que se passe-t-il ? Est-ce une attaque ? Attaquerait-on le ministre ? Les photographes se précipitent hors de leurs voitures et courent en groupe vers celle du ministre. Baissant la tête, car les balles ne vont pas tarder à siffler si elle ne sifflent pas déjà. Quel fichu métier, bon Dieu ! Mais quelle surprise ! Voici le ministre. Il est debout, sans une égratignure, et quand ils arrivent, il descend dans le fossé et se détourne avec dignité. Alors les autres aussi, photographes et généraux, descendent dans le fossé et profitent de cette halte.

Ce ministre était un jeune homme aux manières raffinées et au langage précis et châtié, comme on en rencontre dans les salons littéraires. A cause de cela, il était sympathique à David, mais il eût préféré ne pas le connaître en tant que ministre, car dans cet accoutrement, bien qu'il n'y fût pour rien, il était plutôt grotesque. Dans l'un des villages les plus misérables, par exemple, on lui avait présenté un groupe de Berbères, en lui donnant à entendre qu'ils étaient tous loyaux et prêts à se faire hacher menu pour la France. Ce n'était absolument pas vrai et il le savait. Il savait parfaitement que le fonctionnaire de service avait réussi à rassembler ces jeunes gens tout bonnement en les achetant, et qu'il avait fait cela parce qu'il était jeune et ambitieux. Mais le ministre n'avait pas réagi. Et de même, quand on l'avait amené voir les travaux d'une nouvelle route, il n'avait pas pipé. Fermant à demi les yeux, comme pour bien montrer que son intention était de ne pas perdre un seul mot, il avait écouté un long discours dans lequel il était dit que, grâce à cette route, la civilisation allait pénétrer dans les montagnes et dans les villages révoltés, et beaucoup d'autres choses qui tendaient à prouver que cette route, voulue par le jeune fonctionnaire et dont les travaux n'avaient pas été capables d'avancer de deux cents mètres en dix jours, s'était mise à progresser à pas de géant à la vue du ministre : et l'équipe indigène elle-même semblait convaincue que la civilisation allait arriver par cette route et que cette route allait résoudre toutes les difficultés.

Le ministre était un jeune homme sympathique, mais il avait choisi d'être ministre, ça l'amusait d'être ministre, c'est-à-dire de feindre de croire même à ce qu'il savait faux, de prendre une figure de circonstance, de dire les choses réclamées par les circonstances, en des termes précis et châtiés, de serrer des mains, de sourire et d'embrasser des enfants, comme tous les ministres du monde. Et pourtant David refusait de croire qu'il n'avait pas envie d'envoyer

toute sa suite au diable, d'interroger les gens à sa façon et de tirer une bonne fois les choses au clair. Il eût été ravi de voir envoyer au diable les généraux avec leurs chars, les fonctionnaires avec leurs paperasses. Et, même, son article, s'il l'écrivait jamais un jour, se terminerait ainsi : par un ministre qui met les pieds dans le plat et envoie tout le monde au diable.

La colonne motorisée n'en finissait pas. Ce ne fut qu'au bout d'une quinzaine de kilomètres, à El Kantara, que David atteignit l'auto du commandant. En la doublant, il s'aperçut qu'elle était occupée par le colonel Lambert. Alors, il klaxonna et salua de la main. Le colonel lui répondit par un grand sourire. « Il a vraiment envie d'un article où l'on ne parle que de lui, » pensa David. « Mais s'il ne me donne pas une bataille dans toutes les règles, il peut toujours se bomber. » A ce moment précis, un gros papillon traversa le ciel en direction de la gorge d'El Kantara. C'était l'hélicoptère du capitaine Aron. Brassant légèrement l'air, il disparut dans la brêche. De cette altitude, même l'éclair d'un couteau n'échapperait pas au capitaine Aron. Donc, Lambert ne voulait pas courir de risques. Donc, il n'aurait pas son article.

Brusquement, émergeant de la gorge d'El Kantara, l'horizon, d'abord écrasé par des montagnes arides, surgit au loin et trace, dans la brume, une ligne absolument droite. Ce pourrait être la mer, telle est la rigueur du trait, mais la mer est derrière vous. Donc, c'est le Sahara. La route commence à descendre, sinueuse, entre des monticules et des flèches de grès rouge. Çà et là, scintillent les rails du « train des dattes ». Entre deux bouffées de vent, le silence est plein maintenant de quelque chose qu'auparavant on ne remarquait pas : la chaleur.



Dès qu'il apprit que David était de retour, Mahmoud vint se poster à la porte de l'hôtel, et quand, enfin, il le vit descendre, il alla à sa rencontre et, de son air à la fois très humble et plein de dignité, avec force courbettes, lui offrit ses services. Et comme David, occupé à choisir des cartes-postales, semblait ne pas faire attention à lui, Mahmoud lui murmura :

— La petite ne pense qu'à vous. Elle me demande toujours si vous allez revenir.

David, à ces mots, eut un rire amusé.

— Mahmoud, dit-il, tu es l'homme le plus menteur que j'aie jamais connu.

L'autre n'insista pas, mais il témoigna par ses grimaces douloureuses combien l'accusation de David lui était pénible. Et, comme il ne faisait pas mine de s'éloigner, David lui dit :

— Tu sais bien ce qui m'intéresse, Mahmoud.

Mahmoud, épouvanté, lui fit sur-le-champ signe de parler plus bas.

— Je veux rencontrer l'un des chefs, continua David que cela amusait de voir l'angoisse de Mahmoud. Je veux parler avec Grine.

— Grine ? fit Mahmoud d'une voix étranglée. Grine est mort.

— Il est vraiment mort ? demanda David, élevant la voix.

Maintenant, Mahmoud ne faisait plus semblant, il tremblait de peur.

— Tu crois qu'il est vraiment mort, toi qui te donnes des airs si malins ?

Mahmoud n'avait même plus la force d'esquisser un geste, il essayait de se faire tout petit, déjà il avait amorcé un mouvement de côté, sous peu il allait prendre ses jambes à son cou et disparaître.

— Tu vois bien, Mahmoud, nous ne pouvons pas nous entendre. Tu dis que les choses qui m'intéressent ne sont pas de ta partie. Et, maintenant, file ! Tu m'as déjà fait perdre trop de temps.

Mahmoud s'éloigna à toute vitesse, drapé dans sa blanche djellaba. Arrivé sur le seuil, néanmoins, il domina sa peur et se retourna pour esquisser une courbette.

Des deux, c'était toutefois Mahmoud qui connaissait le mieux l'autre, pour en avoir étudié les habitudes. Il savait que David, après avoir parcouru deux fois la rue qui va des Bains de Tunis au Bar du Glacier, commencerait à s'ennuyer et à souhaiter la compagnie de quelqu'un. Aussi l'attendit-il devant un guéridon du bar arabe, sur la petite place, et quand il le vit paraître, le pas déjà las, les mains dans ses poches, la cigarette pendant de ses lèvres, il s'approcha de lui.

— Où est Grine ? lui demanda David.

Mahmoud feignit de ne pas avoir compris.

— Alors, file ! ajouta David.

Mais il riait et Mahmoud se rendit compte que le moment

était venu de revenir à la charge. Cette fois, néanmoins, il prit une voie détournée.

— Les gars de la Légion sont arrivés, dit-il. Ils ont l'air pleins de fric.

Puis, après une courte pause :

— Bientôt, il n'y aura plus une fille disponible.

— Menteur ! dit David. Tu sais bien que les gars de la Légion n'ont pas un sou en poche...

Et tout en disant cela, il poussait Mahmoud vers la brève ruelle des Ouled Naïl, des danseuses de Bou Saada. Il aimait le vacarme de cette rue mal éclairée, le son des flûtes et des tambourins, le bruit des sandales sur les dalles, les éclats de rire qui venaient d'en haut, des petits balcons de bois peint. Il aimait le jeu des rideaux qui s'entrouvraient pendant un instant, découvrant des yeux agrandis par le kolh et des joues trop fardées, la soie rouge, verte, bleue d'une robe, des colliers de pièces d'or.

Mahmoud ne voulait pas que David prît cette rue. Les Ouled Naïl, disait-il, n'étaient pas pour lui. Pour lui, il y avait Zineb. Celle-là, oui, c'était quelqu'un. Pas encore treize ans et l'expérience d'une femme, les manières d'une dame. Et puis comme elle dansait ! Lui, Mahmoud, l'avait vue, il ne racontait pas d'histoires.

— Mahmoud, l'interrompit net David, la dernière fois, l'affaire m'a coûté dix mille francs. Trois mille pour la petite, mille pour la loueuse de tapis, deux mille pour les musiciens, trois mille pour les parents de la petite, mille pour toi. Et à la fin, Zineb n'était pas bien et vous l'avez escamotée.

— Sans musiciens, dit Mahmoud, ça coûte moins cher. Un joueur de flûte suffit.

— Tu perds ton temps, Mahmoud. Tu sais bien que je ne suis pas riche. Comment se fait-il que tu ne l'aies pas compris, malgré ton flair ?

— On peut aussi se passer de tapis... tenta encore l'Arabe mais David l'interrompit de nouveau :

— Ça suffit, Mahmoud. Je veux un chef. Je veux Grine, Bensalem ou Tchebchou. Reviens avec un chef et, après, nous reparlerons de Zineb.

Il était sept heures : dans deux heures, ce serait le couvre-feu. Soudain, les rues s'étaient emplies de soldats. Des légionnaires, des spahis, des parachutistes, des tabors marocains, des Sénégalais. Des jeunes gens et des hommes faits. Ils venaient d'Indochine, du Maroc, de France.

L'après-midi, ils étaient allés à Baniane, remettre sur pied quelques douzaines de poteaux télégraphiques abattus pendant la nuit, et ceux qui n'avaient pas eu le temps de se changer portaient encore le battle-dress. Ils déambulaient armés. On sentait le froid de leurs armes, dans les bars, quand ils se frayaient un chemin ; on les voyait, ces armes, sur les comptoirs de zinc, à côté de leur verre de bière ou d'anis ; on les voyait entre leurs genoux, pointant de sous leurs aisselles. En quelques secondes, la couleur de Biskra changeait : les Arabes disparaissaient avec leurs djellabas blanches et il ne restait plus que les uniformes. Rouges, bleus, kakis, camouflés.

Ils étaient pressés. Ils étaient incapables de rester tranquilles quelque part. Ils venaient jeter un coup d'œil dans la ruelle des Ouled Naïl et puis ils allaient au Bar du Glacier, chez Claudette et Alice. Deux minutes plus tard. ils s'asseyaient sur un banc, devant trois filles qui dansaient au son obsédant d'une flûte. Mais ces filles étaient trop habillées, avec leurs chaussettes de laine et leurs souliers jaunes à semelle de crêpe. Aussi retournaient-ils au Bar du Glacier, pour finir ensuite chez les charmeurs de serpents, chez les avaleurs de sabres et de feu, et puis, de nouveau, dans la ruelle des Ouled Naïl.

Tous les soirs, quand ils faisaient leur apparition. David éprouvait, ici comme à Batna ou à Khenchela, une bizarre inquiétude, presque un malaise. C'était une chose de les voir en colonnes, sur leurs camions, sur leurs chars, dans leurs casernes, instruments parmi d'autres instruments. Mais abandonnés à eux-mêmes, à leur hâte, à leurs désirs, à leur indécision, ils lui faisaient de la peine, bien qu'il eût, aussi, le sentiment de les haïr tout en étant attirés par eux. Il les haïssait parce qu'ils étaient violents, querelleurs, avec la faim et la soif insatiables des jeunes, et, en même temps, il se sentait attiré par cette violence et par cette avidité mêmes, car celles-ci étaient des témoignages de vitalité, la couleur qu'il était de son métier de rechercher.

Au lieu de cela, ils éveillaient sa pitié, parce qu'ils agissaient comme n'ayant ni projets ni idées. Ils étaient bien des vivants, mais leur sang était trop fort, le genre de sang qui abrite facilement des germes, et leur germe à eux, c'était la fin, leur fin, prochaine, et le souvenir de celle de leurs camarades. Malgré leur excitation, David devinait en eux la peur du guet-apens, de la grâce refusée. A cause du ridicule, non avoué, d'une fin anonyme et banale. Et ils avaient déjà

la raideur, la couleur grise des morts, la puanteur des corps brûlés, boursouflés par le soleil, pourris par la pluie.

.. ..

***

Il était quatre heures du matin, quand on frappa à sa porte. C'était l'ordonnance du colonel Lambert. Une colonne était sur le point de partir, dit-il ; si David voulait être de la partie, il y avait une place pour lui dans une jeep. David répondit qu'il acceptait et commença à s'habiller. Une demi-heure plus tard, son Rolleiflex en bandoulière, il était au bar avec le colonel Lambert.

— Qu'est-ce que c'est que cette nouveauté ? demanda-t-il à Lambert qui, engoncé dans son battle-dress, semblait encore plus petit. Comment se fait-il qu'on parte de nuit ? Est-ce que je me trompe ou bien est-ce que cette guerre commencerait à devenir inconfortable pour vous ?

Lambert faisait le mystérieux et tout de suite, son attitude piqua la curiosité de David.

— Je regrette pour ce soir. Sans vous, pas de bridge possible. Puis-je au moins compter sur vous après-demain ?

Le colonel buvait son café à petites gorgées, en souriant.

— Vous n'allez pas me dire que vous avez l'intention de rester dehors deux nuits de suite ? Il fait un froid de canard dans la montagne.

Et comme Lambert continuait de répondre par des petits rires à ses coups de sonde, David se mit à l'asticoter, espérant que l'irritation le ferait parler :

— Bon ! ainsi, vous vous êtes décidés. Jusqu'à présent, vous vous l'êtes coulée douce, mais maintenant, je voudrais voir si quelqu'un réussira à vous arrêter ! J'ai l'impression que cette drôle de guerre-ci est de celles pour lesquelles on invente un joli petit ruban, mais je me trompe peut-être ? Une guerre qui vous vaudra de l'avancement et des citations à consigner dans vos « fiches signalétiques ». Bref, une bonne petite guerre.

Lambert jouait avec sa badine sans cesser de sourire.

— Evidemment, ça ne pouvait pas toujours commencer à dix heures du matin et finir, immanquablement, à cinq heures de l'après-midi, ajouta David.

Puis, comme Lambert ne semblait disposé ni à parler ni à se mettre en colère, il dit :

— Je vais m'installer dans la jeep.

Et il quitta le bar.

Ils prirent la route de Sidi Obka, la route du désert. David eût souhaité savoir combien d'hommes composaient la colonne, mais il faisait encore nuit et il ne voyait que l'auto blindée qui était devant lui et une demi-douzaine de chars qui suivaient. Il était monté dans la jeep du commandant Custine, un grand type, chauve, aux manières aristocratiques. Si Lambert était homme à apprécier ce genre de guerre, qui tient de l'opération de police et de la chasse au gros gibier, Custine éprouvait de la répugnance pour elle. C'était un militaire qui avait beaucoup voyagé, qui avait fait partie de missions diplomatiques à Washington et à Moscou. Ce soulèvement de nomades, de mangeurs de couscous, ainsi qu'il les appelait, ne pouvait que l'agacer.

Il évitait d'en parler, comme s'il eût voulu faire savoir qu'il était étranger à toute cette histoire. Si David s'approchait de lui, en quête de nouvelles, il témoignait ou feignait d'éprouver de la surprise. « Vous n'allez pas me dire que vous êtes encore ici pour ces quatre mangeurs de couscous ? » Et il le priait de parler d'autre chose : par exemple de Mendès-France qui avait torpillé la C.E.D. et sauvé l'Europe. Par exemple, de la Sarre, de l'Allemagne. Ça, c'étaient des sujets de conversations ! Bref, le commandant Custine était pour le « grand jeu », et un « petit jeu » comme celui de l'Aurès ne pouvait que l'agacer, l'humilier.

Ce matin-là, aussi, assis près du chauffeur, il ne cachait pas son irritation. Sans doute était-ce à cause de cette maudite sortie. Sans doute parce que, maintenant qu'il était assis dans une jeep qui roulait dans la montagne, il ne pouvait plus se dire étranger à cette petite guerre.

— Pouvons-nous compter ramener une vingtaine de fusils de chasse, commandant ? demanda David.

— Vingt, dites-vous ? Et Custine se mit à rire.

— Vous me semblez pessimiste, fit David qui commençait à s'amuser. Le capitaine Aron, de son hélicoptère, passe son temps à découvrir des rebelles. Pourquoi ne devriez-vous pas en rencontrer, vous aussi ?

Custine ne répondit pas, mais David s'aperçut qu'il tripotait nerveusement le mousqueton qu'il tenait entre ses genoux.

— C'est uniquement une question de chance, continua David. Qui peut dire ce qui arrivera aujourd'hui si la chance se met de votre côté ? Pour l'instant, le plus chanceux me

semble être le colonel Vialatte... Toutes les fois qu'il sort, il consomme un arsenal de munitions. Il paraît qu'il a capturé un rebelle mais je crois que c'était une illusion : ce rebelle était un homme comme vous et moi...

— Je vous en prie ! jeta sèchement Custine. Ne me parlez plus de cette maudite histoire.

Mais tout de suite après, parce qu'il était ou parce qu'il tenait à paraître des plus courtois, il tenta de faire oublier le mouvement de colère qu'il venait d'avoir.

— Avez-vous jamais été à Touggourt ? demanda-t-il.

Et David lui ayant répondu que non, il ajouta :

— J'imagine qu'on vous a déjà dit que c'est l'unique oasis où les danseuses s'exhibent toutes nues. Voulez-vous que je vous y accompagne un de ces jours ?

Mais ce n'était pas de femmes qu'il voulait parler.

— Vous savez sûrement, dit-il quelques instants plus tard, que c'est à moi que s'est rendu le chef d'état-major de Rommel...

Il savait très bien que David ignorait cet épisode, aussi attendit-il avant de continuer que ses paroles eussent produit l'effet voulu. En effet, ce fut seulement après l'exclamation de surprise de David et son « continuez, commandant, je vous en prie ! » qu'il reprit :

— Quand le prisonnier fut conduit sous ma tente, je me levai et allai à sa rencontre. Tirant son revolver de son étui, il le jeta à mes pieds. Moi, je restai muet. Le regardant fixement dans les yeux, je lui ordonnai du geste de ramasser son arme. Le prisonnier eut un instant d'hésitation, puis il se baissa, ramassa son arme et la déposa dans ma main. Il chercha, même, quelques mots pour s'excuser et je lui dis : « Ne faites pas d'effort pour parler français, parlez dans votre langue, je suis un vieil ami de Gœthe. »

C'était cela, le « grand jeu ». Traiter avec des chefs d'état-major. Parler correctement la langue de l'adversaire. Le soumettre, non seulement par les armes, mais aussi par l'esprit et par la culture. Custine se taisait. Il regardait fixement la masse sombre de l'auto blindée qui roulait devant lui et, derrière elle, il traversait, victorieux et magnanime, l'Allemagne, franchissait le rideau de fer et avançait dans la Russie des bolcheviks. C'était cela, le « grand jeu ».

Quand il commença à faire jour, ils avaient déjà tourné le dos au désert et se dirigeaient droit vers les montagnes, vers l'Aurès. Ce fut alors que David, en se retournant, s'aperçut que le bataillon tout entier s'était déplacé, avec ses

canons de 105 et sa station de radio. Il eût voulu exprimer sa surprise à Custine, mais celui-ci s'était endormi.

La piste courait au milieu de monticules de terre rouge, bas et parsemés de buissons d'arbustes noirs. Le sable avait pris fin. Néanmoins, les camions et les blindés soulevaient des nuages de poussière qui se dissipaient avec peine. La jeep était vieille, mais elle marchait encore vite ; elle ne soufflait qu'en côte, vibrant tout entière, et emplissant le ciel de ses rugissements aigus et douloureux. Mais aucun écho ne répondait, nul oiseau ne s'envolait vers le ciel qui blanchissait, nul animal ne s'enfuyait. Alentour, la terre était morte.

Puis la piste se mit à longer le lit desséché d'un oued et commença à grimper au milieu de terrasses de grès rouge, au milieu de fleuves de galets et d'agglomérations de terres et de cailloux en forme de châteaux et de majestueuses cathédrales. Au moment où elle déboucha dans une vaste vallée, la colonne s'arrêta brusquement et quand le nuage de poussière se fut dissipé, un village à demi caché par les palmiers apparut à droite.

Sur-le-champ, les canons furent détachés des camions. « Ils vont les pointer contre le village », pensa David. Mais au lieu d'être braqués contre le village, ils le furent sur une bizarre construction de grès rouge qui se dressait, isolée, au centre de la vallée, haute et toute en flèches, un château de conte de fées.

Le commandant Custine porta ses jumelles à ses yeux. Au même instant, la première salve partit. On entendit le sifflement des projectiles, puis, au bout de quelques secondes, quatre petits nuages s'élevèrent à la base du château de grès.

— Trop court ! s'écria David.

— Oui, répéta Custine, trop court.

— Les paris sont ouverts ? demanda David.

— Ce serait amusant, répondit le commandant, mais je vous roulerais. La prochaine salve ira au but.

— C'était pour faire quelque chose, dit David. Uniquement pour cela. Vous ne vous ennuyez pas, vous ?

Custine ne répondit pas.

— Je crois que je vais finir par me disputer avec le colonel, dit David. Il me réveille à quatre heures du matin, il fait le mystérieux... Je me dis : cette fois-ci, ça va barder... et il m'emmène au tir à la cible !

— Vite, regardez, lui dit Custine en lui passant les jumelles.

Les obus étaient allés exploser au-dessus du centre du château ; l'une des tours, atteinte de plein fouet, s'était pliée et se brisait maintenant dans sa chute.

— C'est vraiment étonnant ! dit David. Je suis ravi d'avoir vu ça. Mais pourquoi choisir une cible aussi éloignée de Biskra ?

Puis, comme Custine gardait le silence, il ajouta :

— Je vais trouver Lambert. Il faut qu'il me donne une jeep. J'en ai assez d'être ici.

— Un peu de patience, je vous en prie. Vous ne voyez pas que Lambert est en train de traiter ? dit Custine. Laissez-le recueillir les fruits de sa trouvaille.

Lambert, en effet, venait de rejoindre avec sa jeep un groupe de Berbères qui étaient sortis du village et palabrait avec eux.

— Quelle trouvaille ? demanda David.

— Celle des canons, répondit Custine. A présent, il espère se faire remettre les fusils.

David comprenait enfin. « Ainsi, les canons... » Puis incapable de se retenir davantage, il éclata de rire.

— L'homme blanc est fort ! dit-il. Il remplace le tonnerre. Il détruit les montagnes. Il réduit tout en poussière. Et à présent, ils vont lui remettre leurs fusils. Et lui donner des dattes, du couscous et de belles adolescentes.

Il parlait en riant toujours et Custine, qui se sentait responsable de son comportement, commençait à s'énerver

— Et puis ils renieront Allah pour faire leur dieu de Lambert, n'est-ce pas, commandant ? Ils lui demanderont de faire pleuvoir...

Même pour quelqu'un comme Custine, c'était trop. Il interrompit David :

— A quoi vous attendiez-vous donc ? A un massacre ?

David rougit. Pris au dépourvu, il ne réussit qu'à balbutier :

— Mais je plaisantais et je croyais que vous plaisantiez aussi.

Après quoi, se reprenant un peu :

— Mettez-vous donc à ma place, dit-il. Est-ce que je peux parler de ces exercices de tir dans un de mes articles ? Et puisque, de temps en temps, vous vous heurtez aux rebelles, pourquoi ne devrais-je pas rechercher une occasion de ce genre, pourquoi ne devrais-je pas la souhaiter, vu que c'est pour ça que je suis venu ici ?

Les canons de 105 continuaient de tirer et le château était

maintenant enveloppé d'un nuage rouge. Quand la canonnade cessa enfin et que la poussière se dissipa, il n'y avait plus de château. A sa place, il n'y avait plus qu'un petit monticule.

Le truc, néanmoins, ne devait pas avoir marché car les Berbères s'éloignèrent et Lambert revint en arrière, pour tenir conseil avec ses officiers. Quelques minutes plus tard, la colonne se remettait en mouvement et se dirigeait vers le village. Custine était parti sans rien dire. David grimpa sur une auto blindée.

Quand il arriva au village, les hommes étaient adossés à leurs cabanes, les bras levés, derrière la nuque, cependant qu'enfants et femmes couraient çà et là, comme des fous, sans la moindre raison. Les soldats fouillaient les habitations et chaque fois qu'ils découvraient un vieux fusil, ils menaçaient d'en éprouver la solidité sur le dos de son propriétaire. Ils n'étaient pas cruels, ils n'étaient qu'excités. Cela aussi parce que les hommes du village restaient calmes, les mains jointes derrière la nuque, dans une attitude lasse et résignée

Dans les ruelles parcourues par les chars, où David s'était retrouvé, la poussière ne se dissipait pas ; il avait été pris dans un tourbillon d'enfants apeurés et excités, bousculé par les moutons et par les mulets qui abandonnaient leurs enclos laissés ouverts. Tout cela était à photographier, mais les rouleaux de pellicule finissaient toujours trop vite. David rechargeait son appareil avec des mains qui tremblaient, et, repartant à la suite des soldats, il les photographiait en train de défoncer les portes, leur faisait prendre la pose, leur demandait de recommencer plusieurs fois la même scène. S'enhardissant et devenant presque insensible au malheur des habitants du village, il finit même par demander à ceux-ci de mimer des scènes qu'il imaginait : il les saisissait par leurs habits, leur donnait des bourrades pour les forcer à se déplacer, les faisait gesticuler, les armait de pierres et de gourdins, et eux, qui étaient déjà ahuris, se laissaient faire, obéissaient.

Chaque fois qu'il appuyait sur le déclic de son appareil, il sentait croître son trésor. Mais il sentait aussi augmenter encore son avidité. Il eût voulu que cette excitation se transformât en violence, et voici que çà et là, une crosse de fusil s'abattait sur un crâne ou sur des reins. Il eût voulu voir éclater un incendie et voici que cet incendie éclatait. Il eût voulu que les blindés démolissent les masures de torchis,

et les blindés, pesant contre celles-ci, les déracinaient et elles s'écroulaient.

Quand il n'eut plus de pellicule, il se mit à fixer des images sur son carnet, d'un mot, par une phrase ou par un cri. « Pourquoi donc ce soldat noir rit-il ? » écrivait-il. « Halte ! Ces deux-là voulaient s'enfuir. Pourquoi celui-ci s'obstine-t-il à parer les coups : il ne sait donc pas qu'il ne fait qu'irriter davantage le soldat ? — Se rappeler les yeux du notable qui proteste et le calme affecté par celui qui s'incline. — Se rappeler leurs yeux à tous. Ne pas craindre d'écrire qu'on lisait la terreur dans certains yeux. — Un Arabe palpe sa joue tuméfiée ; de son auto blindée, cigarette aux lèvres, le mitrailleur le regarde avec indifférence. — Des enfants nus. Ils grimpent sur les chars. Ils rient. Ils se poursuivent. — Des femmes hurlent au milieu des décombres d'une hutte. Nulle d'entre elles n'a perdu le voile qui lui masque le visage. La pudeur serait-elle plus forte que la peur du cataclysme ? — Lambert compte les fusils. Il est satisfait. Il a battu le colonel Vialatte. — Ça y est, la dernière maison des partisans vient de s'écrouler. Le feu a débusqué des êtres monstrueux. Ah ! si j'avais un appareil de prise de vues ! Ah ! pouvoir enregistrer sur disque les hurlements, les imprécations, le crépitement de l'incendie, les gémissements des animaux... »

Et puis, tout cela prit fin. Les fusils avaient été chargés sur un camion ; sur un autre, on avait fait monter quelques otages. Soudain, les moteurs des chars, des camions, des blindés se mirent à tourner. Tous ensemble. Et la colonne s'ébranla, rageusement. heurtant les maisons qui étaient encore debout. La poussière montait, plus haut que les masures, plus haut que les palmiers. De loin, au sortir de la vallée, on la voyait encore.

Il était trois heures de l'après-midi. David eût parié qu'une heure ne s'était pas écoulée depuis qu'il était entré dans le village et, pourtant, il s'en était passé cinq. Et David n'avait pas mangé, n'avait même pas bu une goutte d'eau. Il avait mangé et bu de la poussière. Et il en mangeait encore.

A présent, il était en queue de la colonne, derrière les canons et les chars. Il roulait dans la poussière qui s'attardait sur la piste, qui était comme collée à la piste. Tout devenait blanc, de plus en plus blanc : les chars, les canons, les jeeps, les fusils, les vêtements, les mains, les visages. Et les tours, les châteaux, les cathédrales de grès rouge semblaient encore plus gigantesques et bizarres, maintenant que leurs

ombres s'allongeaient sur la piste, sur l'oued, sur les fleuves de galets, et sur les antiques dunes.

Clignant des yeux à cause de la poussière, les mains tremblant encore, David cherchait comment commencer l'article qu'il allait télégraphier le soir même. Il eût donné n'importe quoi pour pouvoir le téléphoner de la jeep, avec, devant les yeux, ces immenses tours rouges, ces hommes blancs, ces canons et la longue file de camions et d'autos blindées qui roulaient entre les dunes ! Il cherchait un début pour sa dépêche, clignant de l'œil et serrant les dents : la poussière crissait sous celles-ci, et il se demandait s'il ne devait pas partir de là, de cette poussière qu'il sentait sous ses dents et qui lui donnait des démangeaisons dans le cou, il se le demandait, pendant qu'il roulait en jeep derrière les canons qui venaient de détruire une montagne et avaient laissé indifférents les habitants d'un village arabe...

La nuit vint brusquement au moment où ils entraient dans le désert. Et avec elle, la chaleur cessa. Et sur-le-champ, David sentit ses mains se calmer, son cerveau se libérer et son angoisse l'abandonner. Quelques gouttes de pluie tombèrent. Comme David relevait son col, il s'aperçut que le commandant Custine s'était tourné vers lui et était en train de l'observer.

— Oh ! commandant, dit-il comme le revoyant pour la première fois depuis très longtemps.

— Vous devez être fatigué, fit Custine, je vous ai vu beaucoup vous démener aujourd'hui.

— C'est le métier, vous savez, dit David.

Maintenant, c'était lui qui n'avait pas envie de parler. Frissonnant à cause des grosses gouttes qui lui frappaient le visage et les mains comme des coups de fouet, il fuyait le regard de Custine et son sourire ironique. A présent que ces grosses gouttes glacées le frappaient de plus en plus fréquemment, il se rendait compte qu'il avait perdu la tête. Lui qui prétendait haïr la violence, il s'était exalté à son spectacle.

En repensant à son article, il sentait que celui-ci se réduisait à néant. S'il faisait abstraction de son exaltation, il ne restait plus que le récit d'une banale opération de police. « Il n'y a même pas eu un mort », pensa-t-il avec une cruauté cette fois-ci justifiée par la déformation professionnelle. « Même pas un blessé. » L'événement ne valait même pas la dépense d'un télégramme.



Le lendemain matin, quand il s'installa devant sa machine à écrire, il rédigea son article sans le moindre effort. Il fut clair, précis et impersonnel. L'action à laquelle il avait participé fut liquidée en cinq lignes. Quant à la situation générale du pays, il mettait n'importe qui au défi de la résumer en huit cents mots comme il venait de le faire.

Allant à pied au télégraphe, il se sentait satisfait. Non point à cause de l'article qu'il avait dans sa poche ou à cause de son contenu, mais à cause de la façon dont il l'avait écrit, de l'humilité qui l'avait inspiré. Sa satisfaction tenait justement à cette humilité qui s'opposait à l'excitation de la veille.

Tandis qu'il était arrêté devant l'éventaire de Moulay, pour acheter des cigarettes, ses yeux se posèrent sur un groupe d'enfants qui, assis par terre, en cercle, fumaient des mégots. L'un d'eux vendait une sorte de gâteau de châtaignes et, de temps en temps, sans cesser de bavarder, il chassait d'un geste machinal de la main les mouches qui s'abattaient par essaims sur sa vaste poêle. Ils étaient tous pieds nus, leurs vêtements étaient en lambeaux et leurs bras et leurs jambes étaient couverts de cicatrices de blessures mal soignées. Comme il avait plu toute la nuit et qu'il faisait froid, les marques de ces blessures étaient encore plus visibles, d'une teinte violacée.

Après avoir essayé pendant quelques instants, mais sans y parvenir, d'évaluer l'âge de ces enfants, il s'éloigna, troublé. Il proclamait très haut haïr la violence et être antimilitariste et, dans la conversation, se battait pour les races de couleur et contre les colonialistes. Mais maintenant, repensant à ces enfants sans âge qui fumaient et bavardaient au lieu de jouer, il se rendit compte que tout cela n'avait été que des mots et que, depuis qu'il était en Afrique, c'était là la première fois que ses yeux se posaient sur des Arabes avec un intérêt qui pouvait même ressembler à de la pitié.

Jusqu'à présent, il s'en apercevait, il avait été attiré par les formes de leurs vêtements, par les couleurs et par les dessins de leurs tapis, par la majesté des ulemas, par la sagesse de certains visages et par la beauté de certains autres, des visages décharnés d'une infinie noblesse ; il avait regardé les femmes avec curiosité, il avait cherché à rencontrer leurs yeux, ou leur œil, découverts ; il avait contemplé

leurs maisons de terre, leurs tombes, leurs cimetières abandonnés ; il avait bu de leur eau si précieuse, goûté, en arrivant dans les oasis, le passage aussi soudain qu'agréable de la touffeur à la fraîcheur ; il avait vu leur terre, une terre de collines et de plaines fertiles, de hauts-plateaux brûlés par les vents chauds, de cuvettes parsemées de lacs salés, de montagnes nues, de steppes et de déserts vastes comme des océans, de pins et d'oliviers, d'arbustes épineux et d'alfa, de colombes et de canards sauvages ; il avait observé, au coucher du soleil, les chameaux et les hommes des caravanes qui se profilaient, noirs, contre le ciel limpide.

Mais il ne s'était jamais demandé, il le comprenait maintenant, comment on dormait sur ces tapis ; en quoi consistait la sagesse ou la noblesse qui transparaissaient sur certains visages ; ce que regardaient les femmes de leurs meurtrières ; comment ces gens vivaient dans leurs maisons de terre ; ce qu'ils mangeaient : ce que pensaient, le soir, ombres noires contre le ciel, les hommes qui allaient Dieu sait où à la suite de leurs troupeaux, décrivant inconsciemment, pour le plaisir du spectateur, de belles et lentes arabesques.

Comme toujours, tel un quelconque touriste, il s'arrêtait aux sensations. Chercher le pourquoi des choses l'ennuyait. C'est pourquoi il recherchait le sensationnel. La violence de certains épisodes, il le savait, était souvent plus efficace qu'une patiente enquête. David s'amusait : il aimait, de temps en temps, se prouver à lui-même qu'il se surveillait, qu'il ne manquait pas de sens critique. Et puisqu'il se sentait en règle avec son journal, ne sachant comment passer l'après-midi, il décida d'aller à M'Chounech, aux pieds de la montagne interdite. Il verrait comment vivaient ces gens, de quoi ils parlaient, ce que l'on éprouvait en leur serrant la main.

Même de jour, pour se rendre à M'Chounech, il était préférable de se joindre à une colonne militaire, mais comme il n'y en avait aucune en partance, David y alla tout seul. D'ailleurs, le trajet était court, une trentaine de kilomètres ; mais la piste, à cause de la poussière, était tellement effroyable qu'on était annoncé de très loin. Effectivement, quand il atteignit les premiers palmiers de l'oasis, le caïd Maouri, dont le quartier-général était à quelques kilomètres plus loin, de l'autre côté de la palmeraie, était déjà prévenu de son arrivée.

Bien nourri, avec son visage grassouillet, ses joues rasées

avec soin, ses cheveux lisses, son bonnet de police sur l'oreille et son battle-dress de toile repassé de frais, le caïd Maouri avait plutôt l'air d'un vaniteux Italien du Sud que d'un Algérien. Il était, en tout cas, très différent, des goumiers qui se tenaient debout derrière lui, devant la porte de la petite caserne-fortin, lesquels étaient grands et osseux, le visage rendu encore plus aigu par leurs épaisses moustaches et par leur volumineux turban.

Le caïd avait été prévenu de l'arrivée de David non seulement par le nuage de poussière que la voiture avait fait lever de la piste mais aussi par un coup de téléphone qu'il avait reçu de Biskra. David lui serra la main. C'était une main un peu graisseuse, qui sentait sans doute la brillantine. Une main quelconque, en tout cas. Les mains des goumiers, par contre, étaient maigres et sèches. David pensa qu'elles étaient comme certaines dattes, ligneuses et sans chair, dans lesquelles on ne trouve que du sable.

Maouri s'excusa de ne pouvoir faire les honneurs de sa demeure mais il devait partir en patrouille. De son hélicoptère, le capitaine Aron avait observé non loin de M'Chounech un mouvement de caravane suspect. Le caïd comptait être de retour ce soir ; David, pendant ce temps, pourrait visiter le village ou faire la sieste sur le lit de camp de son bureau.

David suivit Maouri avec ses jumelles pendant que celui-ci gravissait un sentier invisible, dans la montagne. Quand il eut perdu de vue le dernier de ses hommes, il descendit au village. Il passa l'après-midi en partie au village, en partie au fortin. Il prit des notes sur cette journée. Des notes un peu hâtives dont un jour peut-être il se servirait.

« Je suis à M'Chounech, un petit village enfoui dans une forêt de dattiers. Le bureau où je suis assis, dans la petite caserne des gardes indigènes, est celui du premier mort de cette révolte, celui du caïd Saddok. C'est avec ce calame, abandonné dans l'encrier sans encre, qu'il a écrit ses rapports à l'administrateur de Biskra, qu'il a rendu compte à la France de ce qu'il a fait, qu'il a lié cette petite oasis à la grande nation d'au-delà de la mer, qu'il a écrit jour après jour l'histoire de son village. Maintenant, son successeur, le caïd Maouri, n'a plus le temps de s'asseoir à ce bureau. L'histoire de son village a d'autres chroniqueurs et ce n'est plus celle d'années toutes semblables, d'abondantes récoltes de dattes, de pluies, de naissances, de morts et de petits

larcins. C'est une histoire de fusillades aussitôt que descend la nuit, de veilles, de chars armés qui passent en soulevant des nuages de poussière.

« C'est là, à ce portemanteau, que Saddok avait coutume de suspendre sa vareuse. Sur celle-ci, des symboles narraient son existence. Les rubans de ses campagnes : témoignages de son amour, de son enthousiasme pour la France. Et ses galons de capitaine : les années qu'ils avait données à la France. Deux ficelles d'or, sur la manche : le sang qu'il avait versé pour la France. Il y avait aussi sur cette vareuse son orgueil et sa vanité. La sueur qui formait deux croissants sombres sous les aisselles ; le capuchon d'un stylographe à bon marché qui dépassait de sa poche. Le matin de la Toussaint, une rafale l'a abattu sur l'un des sièges de l'autobus Biskra-Arris. En un instant, sa belle vareuse a été trempée de sang.

« A l'intérieur de la caserne, il n'est resté que deux goumiers. Ils sont en train d'écrire une lettre. L'analphabète dicte avec lenteur, convaincu que la tâche de son camarade, celle de traduire ses mots en signes, est surhumaine. Il écrit à ses parents qui habitent l'oasis de Sidi-Khaled. Il leur dit : « Je ne vous enverrai pas ma solde car je sais que cet argent ne vous servirait à rien. Pour le dépenser, il faudrait que vous veniez jusqu'à Biskra, mais vous êtes trop vieux pour cela. Je vous enverrai mes rations de vivres : de la semoule, des dattes, du vin et du tabac. Je mettrai tout cela dans un sac et je vous le ferai parvenir par un ami qui va à Bou-Saada. Avec ma solde, j'achèterai encore de la semoule que je vous enverrai à la première occasion... » Il dicte, observe son camarade qui écrit, puis, non convaincu, il se fait relire deux ou trois fois ce qui est écrit. Le scribe est patient. Il a le sentiment de sa mission. Il porte humblement le poids de sa trop grande science

« Dehors, au soleil, assis par terre, d'autres goumiers jouent aux dominos ou regardent. Personne ne parle : on entend seulement le bruit sec des mains qui s'abattent sur le sol, tenant dans leur paume le rectangle d'os. Et chaque fois, c'est comme s'ils voulaient gifler, humilier, non point le sol, mais leur adversaire. Et pendant ce temps, deux tout petits enfants font la navette entre ce groupe et la maison la plus proche de la caserne : ils apportent des tasses de café turc et des mouches.

« Une heure plus tard, cessant de jouer aux dominos, les goumiers commentent une nouvelle qui les a beaucoup frappés. Ils parlent d'un homme riche — je ne parviens pas à comprendre s'il est de Biskra, de M'Chounech ou d'El Kantara — qui a dû remettre le mariage de son fils à cause de la révolte. Ils parlent du repas de noces qui était déjà prêt, de la nourriture qui va être perdue, des dix moutons déjà tués. Peu à peu, les moutons deviennent vingt, puis trente, puis cinquante. Les goumiers s'animent, pensant au fabuleux banquet de ce richard.

« A présent, les goumiers rient. L'histoire qu'ils écoutent les amuse. Je l'écoute, moi aussi, traduite mot à mot par l'un d'eux. Le narrateur dit, sans dissimuler son ironie et son mépris, que les Chaouias (la tribu berbère qui abrite les organisateurs de la révolte de la Toussaint) assurent que soixante-dix millions de cavaliers vêtus de vert arrivent au galop d'Egypte, à travers le Sahara.

« — Combien as-tu dit ? demandent les goumiers.

« — Soixante-dix millions, répète le narrateur. Soixante-dix millions.

Et il a des gestes pleins de suffisance et de mépris.

« — Et que racontent encore ces idiots de Chaouias ? demande l'un des goumiers.

« — Ils racontent que le ciel sera bientôt aussi noir que pendant une invasion de sauterelles. Qu'il sera noir et que Grine pourra traverser le Sahara à leur ombre.

« — Mais Grine est mort ! protesta l'un des goumiers.

« — Grine chevauche à la tête de soixante-dix millions de cavaliers, dit le narrateur un peu agacé par cette interruption.

Puis, comme les goumiers veulent entendre une fois de plus cette histoire, il la répète avec quelques variantes : tantôt, Grine chevauche à la tête des cavaliers, tantôt il vole dans ce nuage d'avions et son appareil est aussi brillant que le soleil...

« Quelque temps plus tard, celui des gardes indigènes qui semble avoir été conteur avant d'entrer dans les goum, demande à ses camarades s'ils n'ont jamais entendu parler du bandit Azelmat, qui a été tué par les soldats une cinquantaine d'années auparavant. Parmi les hommes présents, certains en ont entendu parler, d'autres non. Le conteur

demande alors s'ils savent comment a fini l'homme qui a dénoncé Azelmat aux soldats. Personne ne le sait.

« Le conteur sourit avec satisfaction. Il lit de la curiosité dans les yeux de ses camarades et prend plaisir à les faire attendre. Mais devant leur insistance, il reprend : « Youssef (le délateur) fut enlevé, la nuit, de son village et conduit sur la tombe d'Azelmat. Dès qu'elles le tinrent entre leurs mains, les femmes de la famille du bandit lui arrachèrent ses vêtements et l'habillèrent en femme. Puis elles lui maquillèrent le visage, lui agrandirent les yeux avec du kohl et lui teignirent en rouge les mains et les pieds. Après quoi, elles lui dirent : « Maintenant, danse ! » Youssef se mit à danser sur la terre qui recouvrait le cadavre d'Azelmat et chaque fois qu'il s'arrêtait, les femmes le forçaient à continuer. Il dansa toute la nuit, jusqu'à l'aube. » Arrivé là, le conteur se tut.

« — Et alors ? Qu'est-ce qu'elles lui firent à l'aube ? demandent les goumiers, haletants.

« Maintenant, le conteur fait semblant d'avoir sommeil, il bâille. Puis il se met à fouiller dans ses poches à la recherche d'une cigarette et il feint de ne pas voir que chacun des autres lui en tend une. Mais, brusquement, les surprenant tous, il reprend : « Au matin, les femmes lui crièrent : Assez, Youssef ! A présent, il faut que tu te reposes. » Après quoi, elles firent un signe à leurs hommes et ceux-ci, saisissant Youssef, l'égorgèrent. »

« Tout à coup, une auto blindée débouche du village. Elle est blanche de poussière et les quatre hommes qui en descendent ont les cils et les cheveux comme poudrés. Ils ont soif et, tout en buvant, ils disent quelques mots de leur randonnée dans les montagnes où tout est silence, où les villages deviennent brusquement déserts. Leur soif est vraiment celle des gens qui viennent de loin, d'un monde d'où il était même possible qu'ils ne revinssent pas. Ils ont soif d'eau, de visages amis, de raconter. Ils ont roulé pendant dix heures sans rencontrer un seul homme, et maintenant, en même temps que la poussière, ce qu'ils font tomber de leurs épaules, c'est aussi la peur, le silence des montagnes et le vide qu'ils y ont trouvé.

« Plus tard seulement, ils parleront des rebelles qui scient la pointe des balles pour que leur blessure soit mortelle ; des blocs de pierre qu'ils font rouler sur les pistes ; de leurs attaques soudaines et de leur fuite à travers arbres et fourrés, sur de rapides petits chevaux. Et peu à peu, se

rassérénant, ils réussissent même à parler de tout cela avec mépris.

« Le caïd est de retour. Il est fatigué et furieux. Il était sur le point de rejoindre un groupe de rebelles quand la nuit est venue. Mais il n'est pas rentré les mains vides : il a ramené avec lui une douzaine de Berbères accusés d'avoir fourni des vivres aux rebelles. Maintenant, ils sont là, dans la chambre de Saddok, alignés contre le mur. Les uns sont pieds nus, d'autres portent des espadrilles déchirées ou des sandales dont la semelle est faite avec une vieille chambre à air de bicyclette. Le contenu de leurs poches est déposé sur le bureau auquel je suis assis. Quelques pièces de monnaie, des petits étuis en cuir, du tabac. A peu près dans chacun de ces étuis, il y a une carte de la Sécurité Sociale, souvenir d'un de leurs séjours en France en quête de travail ; il y a leur carte de membre du parti révolutionnaire et une petite image, du genre image pieuse, représentant le visage souriant de Messali Hadj, le chef nationaliste algérien.

« Ils ont peur et tournent, tous ensemble, leurs regards vers la porte, chaque fois que quelqu'un entre. Puis ils recommencent à me regarder, se demandant peut-être quelle torture je vais leur infliger, moi qui suis d'une autre race, qui suis assis au bureau de Saddok, qui suis calme et qui ne les ai pas frappés comme l'ont fait les autres. La torture que je vais leur infliger, se disent-ils peut-être, sera horrible, la torture qu'inflige un homme qui n'est pas pressé et qui sait ce qu'il veut et comment l'obtenir. Le troisième, à droite, ne quitte pas des yeux mon crayon qui court rapidement sur mon carnet, comme si ce crayon était en train d'écrire sa condamnation.

« Maintenant, on les fait sortir. Le troisième à droite me regarde avec surprise. Pourquoi est-ce que je ne fais rien ? a-t-il l'air de se demander. Prévoyant le pire, il se sentirait peut-être libéré de son cauchemar si je le frappais. Déjà un coup de poing lui a tuméfié la joue et la lèvre ; son turban s'est défait et lui couvre maintenant le front, un œil et le cou, tel un pansement.

« Il y a une heure, le couvre-feu a sonné et le village est silencieux, comme inhabité. Mais le caïd se méfie de ce silence. Il sait que la nuit appartient à la haine et a fait doubler la garde. Effectivement, environ tous les dix pas entre les masures, il y a un goumier ou un Sénégalais caché dans

l'ombre. Quand on s'avance, ils surgissent devant vous, noirs et gigantesques, le mousqueton braqué sur vous. C'est vraiment trop difficile, trop risqué, de se promener le soir dans M'Chounech. Et pourtant, je voudrais retourner à l'oued qui coule au milieu de la forêt de palmiers, toucher son eau, ses cailloux, son sable. Sur ses rives, au coucher du soleil, j'ai vu des hommes qui priaient. Dans leur extase, ils semblaient ne plus être les mêmes qui feignent d'avoir peur, qui regardent ce qui se passe d'un œil étonné ou distrait, comme si la chose ne les concernait pas, comme si elle n'était qu'un jeu des autres, incompréhensible et fastidieux. Et pourtant les hommes qui, il y a quelques soirs, ont attaqué la caserne et tué deux sentinelles, ne sont pas venus de l'extérieur.

« Il faut que je me hâte d'écrire ces dernières notes. Le caïd vient de m'avertir qu'ils tirent dans les fenêtres. En m'accompagnant dans cette pièce, il m'a montré les traces des balles sur les murs. On dirait des estafilades. A présent, je vais baisser un peu la lampe.

« Ma montre marque dix heures. Dix heures du soir, le 12 décembre 1954. »

Angelo Del Boca.

Alger, décembre 1954.

(Traduit de l'italien par Michel Arnaud.)

Pierre-Claude Léglise

ÉTUDES MÉDICALES

Dans le premier service de chirurgie que Gemlick fréquenta, c'étaient les externes qui curetaient et laminaient les fausses couches. Il y prit la sale habitude de considérer l'avortement comme une chose banale. Il lui arrivait de cureter, en période de crue, quatre à six utérus dans sa matinée. Pour ceux qui ne comprennent pas le vocabulaire médical, il faut expliquer : une femme se croit enceinte. De deux choses l'une : ou elle accepte sa grossesse ou elle la refuse. Si elle la refuse, de deux choses l'une : ou elle se paye un voyage en Suisse, ou elle ne le peut pas. Si elle ne le peut pas, de deux choses l'une : ou elle connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît une adresse, ou elle ne connaît que ce qu'elle a entendu dire par sa grand-mère. Si elle ne connaît que ce qu'elle a entendu dire par sa grand-mère, de deux choses l'une : ou bien sa grand-mère est cinglée, ou bien elle n'y connaît rien. (La présence de l'engrossée en est une preuve suffisante.)

Donc une femme, seule avec ses conseils, décide l'avortement. Première éventualité : elle n'est pas enceinte et la manœuvre n'aboutit qu'à écourter un retard de règles angoissant. Mais il y a quand même eu manœuvre abortive criminelle. Deuxième éventualité : elle est enceinte, et soit la manœuvre réussit pleinement, type connu : pas vu, pas pris, — soit la manœuvre n'aboutit qu'à tuer le fœtus. Dans ce cas, soit la mère meurt (voir *France-Soir*), soit elle évacue le fœtus et des saloperies, continue à saigner, s'inquiète, et soit consulte un médecin, soit vient à l'hôpital. Étant donné que les seules statistiques sont faites sur les cas hospitaliers, il est facile de comprendre que le million approximatif d'avortements en France n'a aucune valeur réelle et peut être aussi bien multiplié par trois que divisé par deux. La loi de 1920 relative à l'avortement n'aboutit qu'à ce résultat : on ne peut pas savoir combien de femmes avortent par an.

*
* *

Les méthodes modernes d'anesthésie entraient dans le service. Les stocks de guerre fournissaient l'évipan allemand et le penthotal américain, le nesdonal apparut plus tard. Pour un curetage, une atropine et un evipan intraveineux suffisaient largement. Gemlick par deux fois, pour voir, avait même fait un curetage sans anesthésie et s'était aperçu que le plus douloureux pour la patiente était le bruit des instruments, la pince qui enclenche ses crans, la curette qui cogne sur la boîte, le spéculum qui tinte sur ses valves toutes les harmoniques de la douleur subjective, dont la symphonie s'amplifie au son des voix indifférentes des acteurs dans l'oreille de la patiente. Si bien qu'en faisant croire d'abord qu'il ne s'agissait que d'une pose de « laminaires » chose à laquelle les avortées sont habituées, Gemlick dans le silence exigé et contenu manœuvra la curette dans deux utérus. Celles qui les possédaient ne protestaient pas.

— Ce n'est pas sur deux curetages qu'on peut juger de la douleur utérine, pensait Gemlick. Et tour à tour pour les poses de laminaires il agrafait le col utérin avec ou sans bruit. L'explication est ici nécessaire : une fois le spéculum ouvert, après quelques mouvements, le col, un tore lisse, violacé, dont la luisance tranche sur la rugosité de la paroi vaginale, saille. Une pince à deux pointes jointives permet de saisir un bord de ce tore en passant au travers, ce qui permet à l'opérateur de tirer à lui l'utérus.

Cette pince possède un verrouillage par crans. Imaginez une pince de langoustine, dont l'ouverture et la fermeture dépendraient d'un système mécanique et dont la fermeture s'entendrait : « K-r-r-i-i-k! » Il est possible, en écartant les manches de la pince de la verrouiller sans faire : « K-r-r-i-i-k! » Si on n'écarte pas les manches, ça fait : « K-r-r-i-i-k! » Or, lorsque ça fait : « K-r-r-i-i-k! » La patiente fait : « Ouille! » et si la pince se ferme sans bruit, la patiente ne dit rien. Vous l'avez tous expérimenté chez le dentiste, le bruit du moteur, et le zizizi des courroies sur les poulies vous ont tous polarisés sur la douleur à venir. Elle vient. Horrible! Mais si dans un couloir sombre, vous recevez un coup de pied au cul, bien que la douleur soit sensiblement cent fois plus forte, seule la surprise vous saisit.

*
* *

Lucette était bien pâle depuis quelques jours. Elle traînait les pieds et servait les clients avec une lenteur qui contrastait avec l'image antérieure de sa pétulance.

— Ça ne va pas? demanda Gemlick en payant la demi-baguette qu'elle lui tendait.

— Faudrait que je vous cause, dit Lucette.

— Oui?

— Non, pas ici.

Encore un, pensait Gemlick. Le soir, au lieu du rendez-vous, Lucette expliqua : elle avait un ami, oh ! un monsieur comme il faut, alors après, bien sûr, il est marié, mais sa femme lui fait une de ces vies, et puis quand elle n'a pas « vu », une amie lui a dit de mettre une sonde, et injecter de l'eau bouillie, oh! ça, pour être fait proprement, ça a été fait proprement, bouilli et tout. Alors elle a perdu le fœtus, oui, elle est sûre, et depuis ça lui fait mal, et elle est obligée de se garnir quatre fois par jour.

— Faudrait voir votre médecin, dit Gemlick.

— Oh! j'oserais jamais.

— Pourquoi? Il est tenu par le secret professionnel. Personne n'en saura rien.

— Oui da, et puis après on se trouve en taule.

— Voulez-vous entrer à l'hôpital? De toute façon, c'est la solution la plus sage.

— Vous y serez, vous?

— Oui.

— Alors comme ça, je veux bien.

Lucette s'amena le lendemain accompagnée d'un gorille chapeauté de beige qu'elle présenta à Gemlick comme son ami. Les formalités d'admission furent rapides, et Gemlick prévint le gorille des heures de visites, tout en dirigeant Lucette vers la salle.

— Je pourrai pas venir, dit le gorille en serrant la main de Gemlick, mais je sais qu'elle est entre de bonnes mains.

— Ou plutôt ce qu'il en reste, pensait Gemlick en massant son métacarpe.

Cinq jours plus tard, Lucette sortait nettoyée. Le lendemain, Gemlick lui achetait une demi-baguette.

— Mon ami, il a dit de vous remercier.

— Pas de quoi, dit Gemlick.

— Même qu'il a été drôle. Il m'a demandé comme ça : ils ont été corrects avec toi là-bas? Oui, que j'ai dit, alors il a dit parce que sans ça moi, ton p'tit gars, je le foutais au bing.

— Au bing?

— Ben oui, en taule, en cabane.

— Pourquoi, il a des relations?

— Ça on peut dire que vous avez pas l'œil, vous avez pas vu que c'est un poulet?

— Non, dit Gemlick, la gorge un peu serrée.

***

L'officiant d'un rite quelconque met moins de recherche à se vêtir qu'un chirurgien. Prenons-le au début. Il se lave les mains, mais cette ablution est déjà un choix entre deux écoles; elle peut être de cinq minutes ou d'un quart d'heure. Les cinq-minutes s'opposent aux un-quart-d'heure. Les premiers prétendent qu'un savonnage, brossage et rinçage au savon et à l'eau stériles peuvent, en cinq minutes, entraîner toutes les impuretés microbiennes des mains, compte tenu que les mains chirurgiennes sont comme les accoucheuses toujours présentables dans les meilleurs salons littéraires. Ils ajoutent d'ailleurs qu'un brossage plus prolongé entraîne un œdème de la peau qui ferme les pores; ceux-ci s'ouvrent ensuite sous l'action combinée de l'alcool et de la macération dans les gants de caoutchouc, si bien que les germes qu'ils contenaient, outre qu'ils ont échappé aux lavage et alcoolisation, sont entraînés par la sueur et que la moindre perforation du gant laissera sourdre un liquide septique.

Les un-quart-d'heure se pèlent les mains très vigoureusement jusqu'au coude, et quand elles sont bien rouges, les baignent dans l'alcool.

Il est à remarquer que l'alcool même absolu n'a à peu près aucun pouvoir antiseptique et absolument aucun sur les bactéries sporulantes. On ferait de belles cultures avec le fond des cuvettes « stériles » contenant l'alcool à 90 de l'A.P. ayant servi à aseptiser les mains des chirurgiens en fin de matinée. Mais le rite veut qu'on s'asperge d'alcool.

Dès maintenant, les mains sont sacrées. Elles ne doivent toucher que des objets stériles. La panseuse ouvre une grande boîte cylindrique dans laquelle se trouvent les blouses. Celles-ci sont

pliées de façon que le haut et la bavette viennent au contact de la main aseptisée mais quand même douteuse. Le chirurgien la laisse se déplisser du haut en bas et saisit le col. Glisse sa main dans une manche, et s'aidant de cette main protégée, amène l'ouverture de l'autre manche au niveau de sa deuxième main qu'il enfourne. La panseuse, à ce moment, saisit les cordons qui ferment la blouse dans le dos du chirurgien. Pendant ce temps, celui-ci se penche en avant, de façon à écarter les cordons qui pendent de sa bavette du plastron de la blouse. Quand il est sûr de ne pas toucher en même temps la blouse et les cordons, il les saisit par leurs extrémités, et par un mouvement ascendant entraîne la bavette sur son visage. Là encore, deux écoles : l'une amène la bavette sur le nez, de façon à respirer dans la bavette — cette école prétend que l'air issant des narines est septique et doit être déflecté vers l'arrière; — l'autre met la bavette sous le nez pour mieux respirer, et principalement les porteurs de lunettes qui évitent ainsi une condensation d'eau sur leurs verres. Petiette tentait de créer une troisième école, celle qui garde sa cigarette aux lèvres jusqu'à l'incision, en ayant d'un geste précis rabattu en arrière les cordons cousus à la bavette, et dépendant de la panseuse, pour, au signal du « mégot-dans-le-baquet », que se nouent les cordons.

Cette dernière école ne se retrouve plus qu'en de rares services. D'ailleurs, il y eut un jour un début d'incendie quand Petiette envoya sa cigarette dans un baquet plein d'éther. Sans la panseuse Ligot qui mit, sans s'étonner, un champ sur le baquet, nous risquions bien de voir les pompiers terminer l'intervention.

La bavette nouée, le chirurgien a déjà une bonne gueule, surtout si vous ajoutez qu'il porte une calotte et qu'il est chaussé de bottes de toile qui lui font des pieds d'éléphant. Mais il lui faut encore l'indispensable, ce qui va faire de lui un homme stérile, pur, propre à préparer le lieu du sacrifice : les gants.

Ici encore, deux écoles. Gants moulés, gants de Chaput. Gants moulés égalent école américaine, latex fin qui moule les doigts, et que les chirurgiens français n'ont jamais su enfiler d'un seul coup (les salles d'op. n'ont pas ici de panseuses stériles qui vous ouvrent les gants comme en Amérique), gants de Chaput rouges, grossiers, qui couvrent de leurs crispins le milieu de l'avant-bras, dont les doigts n'ont pas la longueur des deux phalanges distales mais qui cachent sous leur rusticité une étude approfondie des mouvements

utiles. Je chausse du 7 en moulé, du 2 1/2 en Chaput. Les deux écoles se défendent, et un externe ne réclame pas des gants à son goût. J'oublie une troisième école, celle qui fait prendre le moule de ses mains par une maison spécialisée qui, sur ce moule, fait le gant; j'oublie volontairement l'école des externes de garde qui recousent sans gants.

L'officiant vêtu et ganté est maintenant le chirurgien prêt à préparer le champ opératoire. (Voyez Larousse médical : chirurgien moderne.)

Deux tables sont généralement nécessaires : celle du chirurgien, celle de l'aide. Toutes deux doivent être recouvertes d'« alèzes stériles ». Sur la troisième table se trouve le « malade » qui ronfle dans son appareil anesthésiant.

La panseuse couvre de teinture d'iode, de mercurochrome, de céquartyl ou de toute autre drogue supposée aseptisante la surface cutanée entourant la région qui doit être incisée avec, selon les panseuses, une marge de 10 à 100 centimètres. La peau ainsi préparée, on la recouvre de « champs ». Ce ne sont que de grandes serviettes passées à l'autoclave. Généralement quatre suffisent pour délimiter une petite aire, lieu de l'intervention. Quatre pinces fixent les angles de cette aire à la peau.

Les instruments, pris dans des boîtes stérilisées, déposés sur les tables recouvertes des alèzes stériles par les mains stériles du chirurgien et de son aide, ont été rangés suivant l'ordre habituel du chirurgien. Quand le chirurgien a besoin d'une excuse pour cocufier sa femme, il s'adjoint une instrumentiste, ce qui, avec sa secrétaire et son anesthésiste, lui fait un harem généralement suffisant pour satisfaire ses envies.

L'instrumentiste est obligatoirement stérile pendant l'acte opératoire.

L'instrument essentiel, le petit bout d'acier au bout d'un manche, la lame courbe, droite, boutonnée, incurvée, lancéolée, l'acier coupant qui commence tout, a une place indifférente, à gauche ou à droite; Petiette même, pour emmerder un Amerlo, le fit dépasser du bord de sa table et d'une pichenette l'envoya en l'air où il le rattrappa pour, d'un même geste, fendre la peau du patient.

Donc, le bistouri dans la main, le chirurgien tourne son regard vers l'anesthésiste, qui fait, d'un hochement de tête, signe « qu'on

peut y aller ». Et on y va. Le reste du rite dépend uniquement du diagnostic.

***

Pagès avait commencé à décrocher cinq minutes avant, ça se sentait à l'imprécision de ses gestes englués dans un ennui incompréhensible. C'était pourtant une hystérectomie banale, ne posant aucune question, un fibrome bien limité dans un abdomen intact, une intervention de manuel. Et pourtant on était dessus depuis déjà trente-cinq minutes. Même en admettant la lenteur bien connue de Pagès, il était inadmissible qu'il s'y prît à trois fois pour pincer ses utérines. Son regard était vague, entre sa calotte et sa bavette, deux trous sombres s'ouvraient sur une indifférence rêveuse. Gemlick avait bien senti Pagès décrocher, mais attendait encore un peu pour se permettre de réveiller son attention engourdie. Au moment où Pagès, les ciseaux courbes tenus à l'envers, s'attaquait au péritoine, Gemlick, tout en épongeant le sang issu du décollement, lui raconta l'histoire du hérisson et de la brosse à habits. Le rire éteint, l'intervention poursuivit son cours normal. Sans être un record de durée, elle n'avait nécessité qu'une heure et demie.

***

Gemlick avait accepté. Il ne savait pas trop bien pourquoi, mais le souvenir d'une petite F.C. qui était morte avec une racine de persil dans l'utérus, comme il l'avait trouvé à l'autopsie, demeurait un peu dans son choix. Un cadavre de vingt ans est difficile à digérer, surtout quand celui qui doit le digérer est celui qui le coupe, et le garçon de l'amphi ce matin-là avait autre chose à faire. Et Gemlick, d'un coup franc, avait fendu de la poitrine au pubis ce corps raide, froid, vert par endroits et déjà puant d'une gosse de vingt ans admise l'avant-veille. Une métro.

Son matériel sommaire tenait dans sa serviette de cuir noir. Des linges empêchaient le spéculum de tinter sur la pince longuette et de casser les seringues enveloppées avec les tubes de laminaires. « De toutes façons, je risque pas d'y foutre un tétanos, mais ça va être plutôt coton d'y enfourner une laminaire sans Pozzi. » Le métro avait de drôles de regards, et Gemlick se tassait dans un

coin, orgueilleux et angoissé, crispé sur la poignée de la serviette contenant les instruments empruntés ou volés qui serviraient à son premier avortement.

*
* *

Les champs bien posées sur des jambes rasées et mouillées de céquartyl dessinaient les limites possibles de l'intervention. La patiente, une trentaine d'années, ronflait dans le masque, l'anesthésiste fit signe, et Erpsi saisit sur sa table son « bistou-croque ». Une rigole rouge naquit au pli de l'aine, effacée immédiatement d'un coup de compresse. Pinces, puis ligatures, et on commença la dissection de la saphène (c'est une veine). Les branches de la saphène repérées et ligaturées, Erpsi entailla la grosse veine bleue et glissa dans la tranche béante l'olive du « stripper ». L'anatomie classique vous joue de ces tours! C'était pas la saphène, mais la fémorale, et la femme de trente ans, entrée à l'hôpital pour se faire enlever des varices disgracieuses, sortit avec un jambe de moins.

*
* *

La fille était renversée sur le lit, cuisses écartées, mains sur les genoux, et les pieds nus posés sur le bord du matelas. Le stérilisateur chuintait encore lorsque Gemlick l'ouvrit. Nuage de vapeur sur les lunettes. Tout en se brûlant les doigts au contact des boîtes, Gemlick se remémorait le chemin parcouru depuis son premier avortement. Les tubes témoins montraient que la température était bien montée à 123 degrés; au premier, la seule stérilisation avait été l'ébullition, et même deux fois en une heure; il en avait eu les mains moites et la gorge serrée pendant trois jours. Là, tout ce qu'il fallait éviter, c'était la connerie grossière; dans une chambre bourgeoise, on est, peut-être, plus conscient des possibilités d'erreur d'asepsie, donc moins à même d'en faire qu'en salle d'opération où tout a été prévu, mais l'asepsie formelle ne peut pas s'obtenir; tout est suspect, les mains voisinent des objets poussiéreux, un éclairage insuffisant crée des ombres qui provoquent des contacts. Chaque objet opératoire doit être manipulé de loin avec précision, une pince qui tombe arrête tout, et un mouvement de lassitude de la patiente peut être catastrophique.

Et Gemlick rêvait doucement de sa balader dans Paris, à bord d'un camion-groupe-opératoire, pour secourir les femmes en mal de neuf mois.

La fille s'attendait certainement à une grosse douleur, et la petite gêne du bas-ventre, outre qu'elle ridiculisait le ruissellement de ses aisselles et les tics de sa bouche, lui faisait douter de l'efficacité de la manœuvre à laquelle elle s'était soumise. C'était toujours la même chose.

Gemlick donna son numéro de téléphone pour le cas d'angoisse nocturne; c'était d'ailleurs autant la sienne que celle de l'autre qu'il prévenait ainsi. Ajouta de prendre sa température matin et soir, que de toute façon il téléphonerait le lendemain, et quelques détails précis sur ce qui allait se passer avec invitation au calme, à l'indifférence. Compléta par une recommandation pressante : « Si vous ne pouviez pas me joindre au téléphone et que vous pensiez avoir raison de vous inquiéter, appelez immédiatement un toubib ou allez à l'hôpital, dites ce qui a été fait. D'ailleurs, la sonde que vous avez prouve assez la « manœuvre abortive ». Et surtout, promettez-moi de ne pas y penser, du moins le moins possible. Levez-vous, ça ne vous gêne pas? Bon, à demain soir, au téléphone, je vous laisse tout ça pour le cas où il faudrait recommencer. »

— Quoi?

— Écoutez, « ça » peut venir demain, comme dans un mois. Je ne suis pas fakir, si c'est pas demain, on recommencera la comédie après-demain. Voilà!

Quand Gemlick eut fini d'essuyer ses « bidules », il s'inclina cérémonieusement devant elle qui avait l'air gêné et anxieux. Lui, l'air très con du gars qui attend que la fille lui tende la main.

— Heu..., fit-elle.

— Oui?

— Combien vous dois-je?

— Votre amie ne vous a pas prévenue?

— Non.

— Rien.

— Hein?

A ce moment, c'est la gêne qui empiète sur l'anxiété.

— Non, je n'accepte jamais rien pour ce genre de truc. Je sais que ça vous emmerde, mais moi ça m'arrange. Et puis d'ailleurs, combien croyez-vous que ça vaille? Hein? Pour vous : tout,

maintenant, pour moi, rien. Même moins que rien, c'est un acte négatif en ce sens que cette bidoche hautement utilisable va foutre le camp dans les chiottes pour satisfaire une hypocrisie sociale... Bon, j'ai rien dit. (Là, l'anxiété faisait largement place à la gêne.) Alors, demain, au téléphone? B'soir.

La rue glissait ses voitures sous les fusées des réverbères et Gemlick, les pieds traînant dans la pluie, engueulait gentiment ceux que sa moto dépassait.

* * *

C'était un soir de Nouvel an : la salle de garde, en joie volontaire, appuyait son désir d'un pick-up et de disques. Gemlick suivait, un coup de téléphone l'amena aux urgences; un certain Habib venait de se faire régler son compte à coups de 7,65. Une balle qui entre en diagonale dans une cuisse et pénètre l'autre jusque sous la peau où on la sent. Un petit coup de bistouri pour la faire sortir et la donner aux responsables. Mais le gars, blanc comme un linge, réclame sa mère et tourne de l'œil. Tension 6/4. Merde! Beaucoup plus grave que je ne pensais.

Appel à la banque de sang. Transfusion. Pourtant, le bonhomme sur la table ne présente qu'un trajet en séton, sans hémorragie, sans hématome, sans rien. Couvertures. Chauffage. Le sang coule doucement dans sa veine pendant que je regarde son corps sous tous les angles pour chercher un autre impact. Rien! C'est juste le moment où deux flics amènent un autre fusillé. L'histoire est différente. Deux cousins se sont opposés à un stand de foire; l'un d'eux a tendu le pistolet armé à l'autre qui a reçu la décharge dans le ventre.

Cavalcade dans les couloirs de l'hôpital, retour avec l'interne, salle d'op... J'en passe un peu, c'est trop long. Habib le souteneur était mort de peur et se porte bien.

Le gosse qui jouait son demi au pistolet est mort.

* * *

La crécelle du téléphone amena Gemlick aux urgences. Histoire simple : un motocycliste voit sa culasse perforer son réservoir et prend feu. Un camionneur voit le motard prendre feu et, de sa veste, éteint le motard, puis, toujours complaisant, sort son

extincteur pour éteindre la moto. Le moment est choisi par le réservoir pour faire explosion, et la foule laisse flamber le camionneur aspergé d'essence. Le motard va se remettre de ses émotions dans un bistrot, le camionneur est pris en charge par Police-Secours qui l'amène à l'hôpital. Tout le poil de sa tête n'est plus qu'une éponge charbonneuse, son tricot colle à ses avant-bras boursouflés, son pantalon grillé n'a protégé que ses aines; seuls ses pieds sont intacts dans des chaussettes trouées et raides d'une crasse dont il essaye vainement de se justifier, très honteux.

Les agents dressent leur procès-verbal tandis que Gemlick inspecte les dégâts. Phrase rituelle : « Vous avez vos papiers? à laquelle le brûlé répond : « Dans la poche gauche de ma veste. » Fouille minutieuse de la veste qui ne ramène rien qui identifie l'homme, le camion, son chargement.

— Mais si, dans mon portefeuille, dans la poche gauche, insiste le brûlé.

— Pas de portefeuille!

Il a suffi que la veste soit laissée sur le motard pour que le portefeuille disparaisse. Avec lui l'argent, le permis de conduire, les papiers du camion, la liste des biens transportés, la photo de la fille, la carte de sécurité sociale, les adresses des clients... Le brûlé, trop choqué pour faire autre chose que d'énumérer ce qu'on lui a volé, ponctue la liste de « Merde alors !, « Ah! ben! » avec un sourire indécis. Les agents, bien qu'ils aient compris, insistent jusqu'au moment où Gemlick expédie le brûlé en salle d'op. La porte se referme sur un « Défense d'entrer » que la police a l'habitude de respecter.

***

— C'est encore un crouille, dit la surveillante de garde.

— Un quoi?

— Un crouille, un bic, un crouillat, quoi, un bicot!

— On voulait pas vous déranger, Monsieur, mais il a une plaie à la tête. Les bics, c'est toujours la même chose, si seulement on pouvait les renvoyer dans leur pays.

— Savez-vous que l'Algérie est un département français?

Des flics, des blouses blanches, un gars ondulé, des cheveux gris, olivâtre comme on dit, qui proteste.

— J'y trente ans la France, j'y jamais faire la police. J'y rien

fait. J'y croix d'guerre. J'y sais rien. Il arrive couteau. T'y coupes, t'y coupes.

— Bougez votre médius, dit Gemlick qui dort encore.

— Hah?

— Tu comprends le français?

— Houh! J'y trente ans la France!

— Bon! Alors, fais comme moi.

La main droite étendue, Gemlick oscille son majeur sous le regard du bic. L'autre étend la main droite entaillée, et désespéré de ses efforts pour relever son médius, conclut une fois de plus :

— Ha, t'y coupes! T'y coupes!

— Non, j'y coupe pas, dit Gemlick.

Après l'accord de l'interne en salle d'opération, Gemlick, après infiltration de novocaïne, demande au blessé s'il sent encore quelque chose.

— Hah, j'y la guerre.

Un temps passé sur des linges blancs qui se tachent de sang.

— Relève ton doigt, dit Gemlick.

L'extenseur du médius fait son office.

— Hah! T'y grand toubib!



Elle était descendue du service de cancérologie dans celui de chirurgie où Gemlick remplaçait un externe. Par chance, le premier contact avait été bon, Gemlick ayant réussi du premier coup à trouver la veine déjà indurée et à moitié bouchée par les transfusions précédentes. Ses joues creuses s'étaient fendues d'un sourire reconnaissant; copié sur lui vint le sourire de Gemlick qui demandait s'il n'avait pas fait trop mal. La tête déshydratée hocha un « non ».

Sa pancarte résumait sa maladie : cancer découvert trop tard, traité au radium, qui avait bouffé aussi bien l'utérus que les intestins alentour, aidé en cela par les hautes doses de rayons X : péritonite par nécrose. C'est donc sur cette viande irradiée qu'on allait entreprendre la première intervention de la garde.

La première chose qui frappa Gemlick était que ce corps n'aspirait qu'à la mort la plus rapide. Mais l'espoir d'un malade entretenu par ceux qui le soignent peut atteindre les sommets de la foi.

— Elle mourra de l'anesthésie, dans la joie de survivre, pensait Gemlick.

Mais l'anesthésiologie, toute nouvelle science qu'elle soit, ne tue plus.

— On va la crever sur la table, pensait Gemlick sous sa bavette.

Mais Parassel entreprenait une iléo-transversotomie dont l'orthodoxie était indiscutable. Révolte latente de l'externe qui tend les fils et écarte et aide.

— Si d'un coup maladroit je pousse son aiguille dans l'aorte, c'est gagné ! Ce con-là va continuer comme une machine. Qu'elle ne se réveille pas, nom de Dieu !

Quand elle s'est réveillée, son premier sourire fut pour l'infirmière qui lui apportait le bassin qu'elle avait réclamé. Ça passait, elle le sentait, le sang d'autrui coulait dans son corps et, cadavre un instant oublié, elle naissait.

Pas pour longtemps. Son intestin fatigué de trop de rayons préféra la béance à la cicatrisation. Péritonite et occlusion. Intervention où l'on trouve la merde sous le péritoine.

— Cette fois, pensait Gemlick, encore de garde, on va l'endormir pour de bon.

On ne tue pas dans les hôpitaux. On fait ce qu'on peut, et on attend.

Au bout de trois semaines, elle est morte, dans une petite chambre, isolée parce qu'elle puait trop. Les personnes qui entraient dans sa chambre dégueulaient en sortant. Les fenêtres ouvertes repoussaient les moineaux, et les glacières de la morgue furent impuissantes.

***

— Non, Claude !

— Pourquoi ?

— Parce que ce truc n'est pas intéressant. Moi, j'en ai marre. Ça ne sert à rien. Vous avorter et puis trois mois plus tard recommencer, non ! Deux fois déjà je vous ai dit ce qu'il fallait faire pour éviter cet état. Chaque fois pour vous, c'était un accident, je le veux bien, mais je ne suis pas une compagnie d'assurances.

— Et le gosse, alors ? Si vous acceptez qu'il naisse, vous en êtes aussi responsable.

— Allez en Suisse et foutez-moi la paix.

— Je n'ai pas d'argent.

— Moi non plus.

— Vous vous en repentirez.

— Je m'en repentirai.

— Salaud !

— Comme d'habitude.

Trois jours plus tard, le téléphone ramena Gemlick à Claude puis relia Gemlick à Chausse.

— L'hôpital? Je voudrais parler à Mme Chausse aux urgences... Mme Chausse? Gemlick à l'appareil. Reste-t-il des lits à « Baizensac »? Oui? Désolé, mais je vous amène une métro infectée. Gardez un lit pour elle.

Course derrière le taxi qui mène Claude à l'hôpital, sa figure fiévreuse encadrée dans la fenêtre enrage Gemlick qui dépasse le taxi et le guide. La moto pète le feu, et dans le rétroviseur ses phares gardent une distance acceptable.

Formalités d'admission.

Salle d'opération. Gemlick pousse le pentothal dans la veine de Claude qui compte : « Un, salaud, deux, salaud, trois, salaud, quatre,... » et ronfle. Curetage d'urgence. Le lendemain, Claude était sourires et calme, réclamant ses lettres et un coup de téléphone pour prévenir son gars qui devait être très inquiet.

Jambedieu, qui passait par là, dit à Gemlick qu'il avait tort de faire ce genre de chirurgie, ceci avec un regard lourd de savoir.

— C'est justement parce que je ne l'ai pas fait qu'elle est là, répondit Gemlick.

***

Gemlick regardait le tas des pages couvertes d'une petite écriture serrée et chaque signe guidait son esprit vers un souvenir précis. Les points d'exclamation indiquaient ses refus, chaque trait appuyé soulignait une phrase particulièrement conne, émise par un docte. Pour lui, ces cahiers représentaient la somme des heures passées hors du monde dans les « amphis ».

Souvenir de celui qui, d'abord assistant, prétendait que la médecine ne pouvait se comprendre qu'*à l'hôpital*, pour, agrégé, soutenir dans son cours inaugural : « ... il est bien évident que la médecine ne peut s'apprendre qu'*à la Faculté* ». Son cours traitait des brûlures. A le voir si petit, derrière le pupitre, Gemlick imaginait mal son aspect en salle d'opération. Pourtant c'était

le même que, la veille, Monique et lui avaient aidé. Le même qui traitait ses panseuses d'enculées, le même qui laissait tomber ses instruments quand ils ne lui étaient pas exactement offerts à la silencieuse demande de sa main tendue. Il était difficile de reprendre ce digne petit bonhomme, de le remettre dans son accoutrement de chirurgien opérant, de le revoir habillé en salle d'Op., trépidant, hurlant, foutant son pied au cul de l'externe qui ne réussissait pas à endormir son malade en trois minutes. Gemlick se souvenait des quatre mois passés chez lui et la description sonore des traitements des brûlés se doublait de l'image des souvenirs vécus.

Par exemple, Monique donnait l'anesthésie, Gemlick aidait; le patient : un caniche très anxieux qui pissait au vu d'une blouse blanche. Veine rénale qui se déchire sous la sonde. Pas de ligature puisque les chiens ont, semble-t-il, la bonne habitude de coaguler tout de suite. Le caniche qui se réveille, épuisé par l'hémorragie, trouve encore assez de force pour se glisser dans un coin obscur où seuls ses yeux peuvent refuser, puis se ternir, puis béer.

Après le cours du nouvel agrégé, Gemlick se rendit avec Monique au cours de physiologie. « ... le chien transfuseur « A » alimente le petit chien transfusé « B ».... Houssaye démontra ainsi le rôle joué par les surrénales dans la régulation de la pression artérielle. » Vaste envie de vomir.

— Qu'on zigouille des chiens, des rats, des lapins, qu'on fasse une fenêtre dans le ventre d'une chatte gestante, qu'on enfonce des aiguilles dans le cerveau d'un singe, d'un cobaye ou d'un homme, d'accord, à condition que ce soit nécessaire pour vérifier une idée précise née de travaux antérieurs, mais pas comme ça, gratuitement, pour voir ce que ça va donner, grinçait Gemlick à Monique au sortir de ce cours.

— Vous pensez bien que si Dureau s'intéresse à la ligature des veines rénales, c'est pas pour des prunes.

— Si le caniche est mort...

— C'est par erreur. Il est mort d'une erreur dans l'opération.

— Ça vous laisse froide?

— Vous savez, moi, les chiens...

— D'accord; moi aussi quand ça sert à quelque chose. Mais Dureau, je le connais depuis longtemps; tenez, sa première gastrectomie totale, je l'aidais; quel cirque! L'estomac enlevé, il trouve le jour insuffisant; un coup de pince gouge, crac, l'appendice xyphoïde en moins. Pas encore assez, on tire tant qu'on peut sur

les écarteurs appuyés sur les côtes, le foie on le repousse du bout du doigt, le diaphragme pulse avec son cardia béant au rythme de la respiration du gars qui vraiment a encore envie de respirer de l'éther...

— Il s'est réveillé ?

— Oui, pour se rendormir définitivement un peu plus tard.

***

Gemlick et Souvache devaient avoir une allure suspecte dans l'obscurité de la rue Saint-Lazare. Un flic vint interrompre un moment leur discussion. La formalité des « papiers » terminée :

— Et qu'est-ce que vous faites dehors, à trois heures du matin?

— Et vous? dit Gemlick.

— Moi je fais mon devoir.

— Comme vous voyez, nous aussi.

— Ben, ils sont propres les étudiants maintenant.

Mais ni Souvache ni Gemlick n'avaient envie de relever l'allusion à leur vie de dissipation.

— Vous rendez-vous compte, reprit Souvache un peu plus tard, du traumatisme psychique que vous imposez à ces femmes?

— Dites, Souvache, avez-vous déjà pénétré en salle de travail?

— Vous savez, l'obstétrique m'intéresse assez peu. Vous en avortez en moyenne, voyons dix? Non? Cinq? Non? Alors combien par an?

— Vieux, ça, j'ai jamais compté.

— Mais enfin, combien depuis que vous avez commencé?

— Je ne sais pas... trente... quarante... non pas quarante, ça me semble beaucoup.

— Vous ne vous souvenez pas?

— Mais non, vieux, pas le nombre exact. Je me souviens de faits précis généralement emmerdants, d'angoisses particulières, mais quand tout se passe bien de quoi voulez-vous que je me souvienne?

— Mais les femmes?

— Je vous l'ai déjà dit : oscillantes dans l'intervalle terreur-indifférence.

— Jamais quiétude?

— Ça, ça vient après. Et ceci me ramène à votre « traumatisme »: croyez-vous qu'une femme qui cherche à se faire avorter n'a pas déjà choisi le moindre trauma? Je peux vous donner l'exemple de

femmes pour qui la grossesse eût été une catastrophe et pour qui la seule culpabilité a été, pendant un temps assez court, la nécessité de mentir au sujet de ma présence, ou le refus d'un homme pendant l'acte « criminel », ou l'absence à un travail, ou plus simplement la gêne devant la concierge. C'est cette acceptation momentanée de criminalité qui caractérise leurs vies pendant tout le temps que dure l'avortement, et qui conditionne leurs comportements futurs.

— Votre action dans tout ça?

— Faire en sorte que ça se passe bien, disons le mieux possible. Essayer de faire entendre que c'est normal.

— Vous y réussissez?

— Rarement, à tel titre qu'une fois l'avortement terminé la femme replonge le plus rapidement possible dans son milieu social et oublie son « crime » en cessant toute relation avec moi, devenu à ses yeux « criminel ». C'est d'ailleurs assez instructif d'entendre les premiers coups de téléphone et de les comparer aux suivants, quand à nouveau un type s'est un petit peu oublié.

— C'est quoi?

— De la gêne, du besoin, de la haine et un tout petit peu d'angoisse.

— Et au deuxième?

— Besoin, gêne, haine accessoirement, dans l'ordre.

— Troisième?

— Besoin seulement, et là, je dis généralement merde.

— Et à ce moment-là, selon vous, pour elles, c'est devenu « normal »?

— Ça je n'en sais rien, mais pour moi ça ne l'est pas ; enfin ça ne l'est plus.

— Si je comprends bien, vous acceptez deux fois mais pas trois.

— Non, Souvache, ce n'est pas aussi simple que ça. La première ois c'est l'accident qui peut arriver à toutes, la deuxième fois, c'est e manque de pot, la troisième fois c'est une conne. Alors ou c'est rrémédiable, et dans ce cas il faut y aller en sachant très bien u'il faudra y retourner tous les trois ou quatre mois, et c'est très are, ou bien il s'agit d'une petite fille qui est simplement bien ontente que vous vous chargiez des responsabilités post-coïtales t dans ce cas il faut lui laisser la pleine responsabilité de ses actes.

— Et comment signifiez-vous ce refus?

— En refusant.

— Ce qui donne?

— De tels emmerdements que ni elle ni moi n'aurons plus jamais envie de nous voir. Pour en terminer ce soir avec votre idée de traumatisme, savez-vous qu'un interne a pris plaisir, à l'isolement de la maternité de Saint-Louis, à faire circuler entre les lits de ses malades, toutes suspectes de « manœuvres abortives », le cadavre rigide, contracté, d'une avortée morte en salle d'un tétanos post abortum. Croyez-vous que ce ne soit pas traumatisant?

***

— Mais, Monsieur! dit l'infirmière.

— Monsieur est docteur, il est avec moi, dit Gemlick.

— Excusez-moi, je ne pouvais pas savoir.

— Ne vous excusez pas, Mouche.

La barbe de Souvache vibrait sous ses masseters.

Gemlick et lui firent une halte devant le 3.

Souvache décrocha la pancarte et commença la lecture de « l'observation », puis il prit les petites cartes vertes, « examens de laboratoire », bien classées chronologiquement. A chaque feuille verte, Souvache agrandissait son regard; Gemlick qui les connaissait pouvait mesurer le taux d'urée de la malade à la hauteur du sourcil de Souvache.

— Le 6 : 0,70.

— Le 7 : 0,90.

— Le 10 : 2,40.

— Le 11 : 2,60...

Si, au lieu de grammes par litre, c'étaient des centimètres débordant les lentilles de ses lunettes, ça reviendrait exactement au même, pensait Gemlick.

Souvache, prévenu, ne demanda rien avant la sortie.

Dans l'allée vitrée qui menait vers la porte ils marchèrent silencieux.

— Bon, je ne discute pas, dit Souvache, qu'est-ce qu'elle a?

— Septicémie à Perfringens.

— Alors, que fout-elle dans un service de chirurgie?

— Vous devez avoir mal lu la pancarte, Souvache. Cette femme, déjà mère de quatre enfants, a trouvé qu'un cinquième serait un excès. Vous avez vu sa profession ? Je n'insiste pas. Alors, après deux mois de retard de règles, sur le conseil d'une amie, elle prend une poire à lavement, s'enfile la canule dans le col de l'utérus

et s'envoie un bon quart de litre d'eau de savon. Pertes d'abord, fœtus qui dégringole, grande joie, puis placenta qui reste, fièvre qui vous fout par terre en plein travail, et, vous savez, serveuse de restaurant, c'est pas souvent assis. Alors quand elle en a eu assez bavé, elle s'est amenée comme elle a pu, très honteuse, et pensant à ses gosses, terrorisée à l'idée de la police, mais préférant quand même la taule à la mort. Remarquez que, dans son cas, le choix est indifférent puisque, de toute façon, elle va crever. Son Perfringens lui a assez bouffé les reins pour qu'elle ne puisse plus pisser une goutte de son reste de vie. Ce qu'elle peut souffrir en son corps et son esprit est inimaginable. Tenez, chaque matin, comme un bon con, je viens lui remettre sa sonde gastrique; elle en a les narines écorchées et elle vomit dès que la sonde atteint son pharynx. Mouche, l'infirmière que nous avons vue en entrant, la sonde chaque matin dans l'espoir de tirer de sa vessie autre chose que cette boue brunâtre. Mais ce qui est encore plus invraisemblable c'est que pas un des internes, des chefs de clinique, *des patrons* — oui, nous sommes deux services à nous occuper d'elle — de celui qui l'a curettée à celui qui la transfuse et l'autopsiera après-demain, pas un n'aura le culot d'envoyer un titre en gras à *France-Soir :*

« Si vous voulez vous avorter, évitez l'eau de savon. »

Seulement maintenant on est en pleine légalité; antibiotiques et tout le bordel, perfusions et transfusions; cet après-midi on va lui faire une exsanguino-transfusion; vingt bons zèbres auront donné assez de sang pour que, par sa veine et son artère fémorale, on lui fasse entrer et sortir six litres de sang de son groupe qui abaisseront son taux d'urée. Mais ses reins, eux, sont foutus. Toute la société, à l'heure actuelle, toutes les bonnes volontés n'y peuvent plus rien. Des mètres cubes de sang, des tonnes d'antibiotiques ne feront pas qu'elle vive. Celle que vous venez de voir est déjà morte.

Et moi je râle de penser que si ça avait été fait proprement elle serait maintenant en train de servir dans son restaurant pour gagner la croûte des quatre autres loupiots qui, la semaine prochaine, iront sans doute à l'A.P.

Alors, Souvache, revenez me parler de vos chocs psychologiques, et si vous avez des petites filles traumatisées par un avortement, dites-leur de ma part qu'elles ont encore bien de la veine de pouvoir être traumatisées. Salut, vieux.

*
* *

Les gardes succédaient aux gardes et perdaient chaque nuit un peu de leur attrait premier. Gemlick recousait une oreille, un nez, transfusait ou pansait. Il dormait le plus souvent, parfois même aux urgences, où l'amenait le téléphone. Il s'y réveilla un soir où après le rituel : « Bonsoir monsieur, que s'est-il passé? » le monsieur violemment râleur dit : « J'ai transformé mon vélo en Dakota! »

— C'est pas encore aujourd'hui que vous serez primé au concours Lépine, dit Gemlick en s'éveillant.

Ça créait l'ambiance nécessaire, le monsieur cessa de râler et facilita l'examen.

— Pas beaucoup de bobo, termina Gemlick : deux côtes cassées, ecchymose du genou droit, plaie de l'arcade sourcilière que je vais vous recoudre.

— Vous m'endormez, docteur?

— Avec de bonnes paroles.

— Quoi, pas de piqûre?

— Écoutez, mon vieux, si je vous fais une anesthésie locale, vous sentirez au moins trois fois l'aiguille de ma seringue. Personne, dans tout Paris, n'aurait le culot de vous endormir pour vous recoudre le sourcil. Et, de toute façon, si on vous endormait, vous auriez d'abord une piqûre dans la cuisse et une autre dans le bras, intraveineuse. Et demain matin, la plus belle gueule de bois qu'ait jamais eue un bonhomme. D'un autre côté, si je vous recouds sans anesthésie, vous sentirez deux fois mon aiguille et le fil. Faites le calcul.

— Banco! dit le monsieur.

Le deuxième nœud noué, Gemlick dit qu'il fallait en faire un troisième.

— Tant qu'on y est, dit le monsieur qui commençait à souffrir plus de ses côtes que de sa tête.

Gemlick lui infiltra les deux nerfs intercostaux qui voisinaient ses fractures; progressivement la douleur disparaissait et le sourire remplaçait le rictus.

— Ça va? dit Gemlick.

— Ça va, dit le monsieur.

— Bon, alors on va remettre ça.

— Quoi?

— Sérum anti-tétanique. On ne vous en a pas déjà fait avant? Jamais eu de piqûre?

— Non... Régiment... Les trois piqûres... Rien depuis... Vous m'avez bien eu!

*
* *

Le lit taché de sang s'offrait aux regards de Villebon et de Gemlick.

— Je ne comprends pas, dit Villebon. Ça ne vous rapporte rien, vous vous foutez des gens et de leurs opinions, et vous faites ça. Pourquoi?

— Vieux, si je vous dis que je n'en sais rien.

— Enfin, il y a bien une raison.

— Oui, une seule : on me demande, je peux. Comment refuser?

— Gemlick, cinq ans de tôle!

— Ben, oui.

— Vous désirez tant que ça y aller, en prison?

— Mais non, Villebon, pas envie le moins du monde. Je sais que je fais ça bien, je n'ai jamais tué personne. Alors?

— Mais vous ne pourrez jamais avorter toutes celles qui en ont besoin.

— Que je puisse seulement répondre à la demande.

— A la demande?

— Mais oui, l'une vient pour un simple retard... Tenez, savez-vous ce que c'est que d'aller demander une grenouille?

— Une grenouille?

— Oui, maintenant, on abandonne de plus en plus la lapine et la souris. Un diagnostic de grossesse se fait ainsi : on prélève quelques centimètres cubes de sang, on sépare les hématies du plasma. Deux centimètres cubes du plasma sont injectés à une grenouille mâle, choisie parmi celles qui ne sont pas en rut. Deux heures après, on lui fout une pipette dans le cloaque, on aspire et si le liquide aspiré contient des spermatozoïdes de grenouille, c'est que « le grenouille » est en rut, donc que le sérum injecté contenait des hormones capables de provoquer ce rut, donc que la femme de qui provient le sérum était enceinte.

— Alors?

— A moi de faire que ce passé soit définitif.

— Mais cette tache de sang?

— Une petite fille affolée qui a cru perdre sa vie et est venue le minou ensanglanté. Au toucher, j'ai ramené la crevette de son fœtus et quelques caillots. Tout ça fait la tache de sang que vous vous obstinez à regarder.

— Mais elle est énorme!

— Attendez, dit Gemlick. Ce demi ne contient pas plus de 25 centilitres, s'il les contient même. Je le remplis à ras bords, sans faux-col. Un peu de permanganate pour teinter, regardez!

Le liquide rose fit une tache qui débordait le drap, coulait sur le sommier et perlait sur le tapis.

— Combien de mètres carrés pouvez-vous peindre avec une livre de peinture? demanda Gemlick.

— Je ne sais pas.

— Villebon, une femme normalement réglée traverse combien de serviettes normalement le deuxième jour de ses règles?

— Sais pas.

— Savez-vous que certaines viennent à l'hôpital après avoir saigné de façon à traverser le matelas, le sommier, et que leur sang coagule sous le lit?

— Ça représente combien?

— Environ trois litres de sang, la limite à ne pas dépasser pour une femme qui veut encore vivre.

— Après?

— Après, c'est plutôt coton. Ou elles crèvent seules, ou elles arrivent trop tard et toutes les transfusions du monde ne peuvent rééquilibrer la balance des pertes, et elles crèvent. Disons plutôt que nous les mâles, nous les avons crevées. Une autre alternative, elles vivent. Mais alors c'est que réellement elles n'avaient pas envie de mourir.

— Et votre grenouille?

— Ben, ma grenouille, elle me sert à savoir si la femme qui ne veut pas de gosse est enceinte ou non. Vous avez des femmes qui pour un « rien » décident de retourner à l'âge prénubile, histoire d'embêter le monde autant que le monde les a embêtées. « Le » grenouille ignore ces problèmes sociaux. Il éjacule ou non.

— C'est sûr, ça?

— Marge d'insécurité, 15 % la première fois. A la fin du premier mois, si « le » grenouille éjacule, pas de doute dans 99 % des cas.

— Le 1 % qui reste?

— Ça, bonhomme, c'est la chance!

***

Gemlick depuis une heure était très ennuyé d'avoir à choisir entre l'amitié que lui valait la verve de Léon et la vie du malade qu'il aidait à opérer. Pourtant cette gastrectomie suivait un cours inhabituel. Si, pendant les premiers instants, Gemlick avait pu croire que Léon créait une technique personnelle, le cafouillage dans les anses grêles et la curieuse position que tendait à prendre le côlon transverse l'amenèrent, sous le prétexte de rincer ses gants sous l'éther, à glisser à la panseuse :

— Foncez chercher Jambedieu!

Le regard qu'elle et lui échangèrent signa leur accord, et Gemlick soulagé se mit en devoir de ralentir l'intervention en hésitant sur les fils et les pinces.

Jambedieu sans inquiétude fit son apparition. Il regarda de loin ce qui se passait, et murmura à l'adresse de Léon :

— Comme ça tu veux que ton malade aille bouffer aux chiottes? signifiant par là que Léon était en train de relier directement l'œsophage au trou du cul simplement par l'intermédiaire du côlon.

La suite de leur conversation fut tenue à voix assez basse pour que l'anesthésiste même n'entende pas. Les anesthésistes sont trop occupés à vivre le sommeil de leur malade pour entendre.

L'intervention reprit un cours normal.

Le dernier point noué, l'anesthésiste prévint qu'il ne restait plus de sang dans le flacon.

— Demandez-en, dit Léon.

L'anesthésiste revint pour annoncer qu'il ne restait plus de O Rh — à la banque de sang.

— Mais si, dit Gemlick, qui enlevait ses gants.

Un peu plus tard en salle de garde, Léon regardait Gemlick légèrement assoiffé.

— Leurs glacières ne doivent pas fonctionner.

— Ah?

— Oui, le sang était tout chaud.

— Bien sûr, puisque c'est le mien. Comme si vous ne le saviez pas!

***

— A ce point-là, c'est pathologique, dit Léon en se renfermant.

La garde avait été abondante. Gemlick sortit de l'hôpital en

direction de la Faculté où l'oral l'attendait. Il l'attendit jusqu'à la nuit. Il passa d'abord devant un qui voulait qu'il « joue le jeu », puis devant un aveugle qui réclamait un troisième OH sur le noyau benzénique de l'adrénaline. Gemlick lui dit très bas : « Je me dégoûte. »

Cette reprise de conscience, l'isolant dans sa question, lui facilita un retour en arrière. Adrénaline, oui, bien sûr, le beau schéma des cours de Sorbonne, les laboratoires de Cochin, ceux de la rue Pierre-Curie, ceux du boulevard Raspail et tous les laboratoires des autres hôpitaux. La tyrosine, la Dopa, souvenir à Perrault dans le sens inverse (l'iodure de cyanogène peut-il traiter la maladie de Basedow ?)... Décarboxydation et méthylation de la chaîne alanine de la paraoxyphénylalanine, continua Gemlick, conscient que la question était : hormones hyperglycémiantes.

L'aveugle ne démordait pas de ses OH. Le noyau benzénique était correct, la chaîne méthylée, en para, par rapport à l'OH supérieur collait, le deuxième OH de la Dopa était présent et Gemlick voyait l'aveugle grimacer sous ses lunettes obscures la nécessité du troisième OH.

La vision synthétique d'une question est inexprimable.

Gemlick dit : « J'abandonne. » L'aveugle demanda : « Quoi? » Et Gemlick répondit : « La médecine. »

Le reste fut si habituel que Gemlick s'étonna de ne pas y trouver les signes des grandes perturbations. La pluie n'était qu'un crachin, l'autobus réclama cinq tickets. Sa plate-forme comme toujours secouait deux femmes et sept hommes. Les arrêts furent observés ponctuellement jusqu'au moment où Gemlick descendit. La rue changeait d'aspect selon qu'il décidait de s'en foutre ou non; vaste des espoirs anciens, étroite de l'échec voulu.

— Et merde! Ça a quand même été dix ans de vacances, plastronna Gemlick avant d'éteindre.

Pierre-Claude Léglise.

J.-B. Pontalis.

MICHEL LEIRIS
OU LA PSYCHANALYSE INTERMINABLE (I)

Toute connaissance de soi achoppe à des difficultés qu'on a cent fois marquées : confusion du sujet et de l'objet, qui supprime cette distance minima sans laquelle il n'y a pas même de regard. Indétermination du but : que prétend-on saisir au juste? un passé dont on se ferait l'historien, un caractère dont on poserait le diagnostic, un inconscient dont on extirperait les trésors? Équivoque de l'entreprise : veut-on se justifier ou se faire juger, se délivrer ou se compromettre, se récupérer dans une forme, une valeur ou se fuir dans des mots et des images? Aussi le lecteur cherche-t-il souvent moins dans les confessions un portrait que des projections. Pour la véracité il ferait plutôt confiance au biographe; après quoi, il reviendra à la légende, à la statue, aux grimaces.

Ce malaise s'accentue avec le journal intime qui, à la limite, prétend recueillir et consacrer tout le vécu et ignore que la vie la plus terne ne se définit pas par l'aveu de ce qui advient et le respect absolu des impressions mais par l'élaboration toujours mêlée et souvent invisible au jour le jour d'un champ d'existence et d'action. C'est pourquoi, quels que soient les sentiments analysés, les décisions prises, les circonstances évoquées, il y a des traits communs à tous les journaux intimes et qui ne tiennent pas, comme on l'a dit, à un type caractérologique mais à un parti pris.

Leur lecture excite : on va mettre la main, au delà de ses rôles, sur l'homme « vrai », reconnaître au delà de la diversité indéfinie des faits, des gestes et des états, ce qui assure l'unité et la totalité d'une vie, voir surgir enfin, au delà du contact quotidien avec les événements, qui oblitère le chemin personnel qu'on a suivi, une responsabilité précise.

Attente illusoire, réponse décevante. Où saisir cet homme vrai, sinon dans un va-et-vient entre ses masques et son visage, entre sa mythologie et son histoire visible? Quant à l'unité, en connaîtrons-nous jamais une autre que celle de nos entreprises effectives? Enfin il n'est pas raisonnable d'espérer plus d'un commentaire quotidien que d'une vie quotidienne. D'où les malheurs stériles — qui font la matière de tant d'écrits intimes — de toutes ces consciences qui cherchent à se capter au jour le jour, de ces *moi* éperdus et navrés qui croient se suivre à la trace alors qu'ils se débattent — mais sans trop se nuire — dans un piège qu'ils ont monté eux-mêmes pour leur martyre délicieux. Embarras, regrets, soupirs, reprises, piétinements : à travers un sentiment, un goût, une anecdote, inlassablement on se guette, on recherche des moments décisifs, on institue des expériences cruciales. Peine perdue. On a beau accumuler les prévenances, le monstre se refuse à sortir. Comment me reconnaître tout entier dans cette colère, littéralement folle, dans ce geste saugrenu, mais comment nier qu'ils me compromettent?

Par vocation, le journal intime serait donc cyclothymique. Je m'enchante de ma richesse inépuisable, ou bien, découragé par un constat sans cesse retouché, j'avoue mon désarroi : pourquoi n'apparaît-il jamais en personne, ce moi? Ceux qui ne vont pas jusqu'à cette lucidité concluent : je suis tel ou tel; ils s'objectivent dans un caractère, une image, un bilan, et croient qu'à avouer rudement défauts et talents, ils en sont quittes avec eux-mêmes.

On se doute que Michel Leiris n'ignore rien de ces difficultés. Seulement, au lieu de sans cesse venir y buter ou de renoncer, il en fait le sujet même de son œuvre qui, du coup, prend pour le lecteur une valeur exemplaire. Quel prix faut-il payer si l'on se voue sans dérobade à cette entreprise qui paraît à la fois innocente et recommandable (en tout cas très recommandée) : l'investigation de soi? Entreprise déjà ambiguë au départ et qui devient proprement vertigineuse quand elle s'accomplit plus avant. Pour s'en convaincre, il suffit de survoler le chemin que Leiris a parcouru pas à pas, avec pas mal de haltes et de détours, de *L'âge d'homme* à *Fourbis*.

Avec *L'âge d'homme* (1939), si la réussite était totale, c'est que la tentative restait volontairement limitée. Comment ne pas admirer avec quelle distance et quelle intimité l'auteur s'y considérait, ne feignant ni une indifférence superbe, ni la passion de la

découverte? D'emblée — on se souvient du début du livre : « Je viens d'avoir trente-quatre ans, la moitié de la vie... » — la voix se plaçait bien. S'adressant franchement à un public — à des autres — qu'elle ne prétendait pas séduire mais informer, elle parlait de Leiris comme d'un autre — un des leurs, un de nous. Elle dissipait ainsi l'équivoque toujours recommencée qui empoisonne la littérature de confession : comment la spontanéité qui dit je pourrait-elle se confondre avec cet animal domestique aux réactions à la fois surprenantes et prévisibles qui me glisse sans cesse entre les doigts et que j'appelle moi? Leiris refuse de se laisser entraîner dans ce qui résulte de cette équivoque : succession inépuisable d'efforts pour se saisir, vain travail où les retouches, les dénégations, les nuances finissent par dissimuler l'essentiel plutôt que le préciser. Il s'aborde comme un objet, par voie d'enquêtes et d'approximations, de déchiffrages prudents; il se tient en respect. Attitude compréhensive et réservée, faite à la fois de fascination et de détachement, qui trouve évidemment dans le propre caractère de l'auteur son origine et son appui.

Ethnologue de ses institutions personnelles, Leiris rencontre les difficultés de tout ethnologue, qui risque soit de s'aliéner dans la société qu'il étudie, soit de prendre comme unique référence celle d'où il provient. Ces deux attitudes contradictoires aboutissent en fait à la même méconnaissance et succombent également aux vertiges de l'exotisme. L'ethnologue qui, dans sa passion de saisir le sens d'une religion, par exemple, en oublie qu'elle est une religion, c'est-à-dire une fantasmagorie, rejoint Levy-Brühl inventant une mentalité primitive, radicalement autre, pour ne pas contester ses certitudes. N'y a-t-il vraiment, pour comprendre autrui, pas d'autres ressources : adhérer à son système par peur de le trahir ou lui opposer dans une dévotion qui ne va pas sans mépris ses propres valeurs tenues pour catégoriques? En somme, l'ethnologue hésite à se convertir ou à convertir, oscille entre l'abdication et le prosélytisme.

Ce malaise se retrouve chez celui qui, après avoir parcouru une « Afrique fantôme », se décide à examiner un peu sérieusement cette société qu'il est condamné à ne jamais quitter : lui-même.

Qu'interroge Leiris? Quels sont ses informateurs? Rarement les actes, les décisions et leurs conséquences, l'ensemble de ce qu'une conscience qui se croit souveraine inscrit dans le cours des choses, mais des rêves (et dans le rêve, la constance des thèmes,

non le chatoiement joueur des images), des souvenirs d'enfance (pour y chercher moins des événements décisifs que l'origine, le poids d'une mythologie), des expériences érotiques (pour en établir non le catalogue mais l'arrière-plan obsessionnel), son corps (non comme transmetteur indifférent de messages mais comme noyau d'un symbolisme dont dépend, bon gré, mal gré, l'élaboration d'une vie). En somme, ce que veut dire sa vie, il le cherche dans cet *imaginaire* auquel, passé par le surréalisme, il sait donner toute sa consistance, dans ce *sens* qu'un goût, une hantise, une allégorie fascinante, à la fois indiquent et retiennent paralysé dans leur particularité et leur dispersion. C'est tout ce langage perdu, opaque, toujours prêt à se dégrader, que Leiris tente d'amener à la relative transparence d'un ouvrage méthodique. Il en scrute le fonctionnement et subordonne, comme le linguiste, l'étymologie et l'histoire à la valeur actuelle d'emploi.

L'âge d'homme tenait donc de l'inventaire : examinons d'un peu près nos propriétés — qui maintenant ne se renouvelleront guère —, déchiffrons avec rigueur le symbolisme privé, décelons par analyses et recoupements les schèmes et les anomalies de cet appareil linguistique qu'est une personne, et après? Après nous pourrons nous livrer à d'autres exercices.

Aussi *Bifures* (1942-47) fut-il mal accueilli. Tout était à recommencer... Qu'est-ce qui ne va pas? se demanda-t-on. On vit dans cette reprise tâtillonne d'un inventaire qu'on jugeait achevé la marque d'une infirmité propre à l'auteur, décidément incapable, selon son propre aveu, de sortir de soi, de liquider son enfance, de prendre la vie à bras-le-corps. L'époque étant d'humeur martiale, on déclara que celui-là, en tout cas, son âge d'homme, il ne l'atteindrait jamais.

Étrange réaction et qui trahit une rare méconnaissance de l'entreprise de Leiris. Que tentait-il avec *L'âge d'homme?* Une objectivation de soi — mais tenue pour telle, non camouflée. Puisque c'est nécessairement à d'autres qu'un discours sur soi s'adresse, plutôt que de le masquer, autant en tirer parti. Toute confession est un mélange équivoque de quant à soi et de pour autrui. Leiris renonce au quant à soi, adopte délibérément le regard d'un autrui, familier mais sans pitié ni complaisance, et déplace ainsi le problème « psychologique » de la sincérité vers celui, scientifique, des techniques d'investigation. Il cherche moins à capter une image vraie qu'à inventorier un bric-à-brac.

Ordinairement, on établit l'inventaire d'un lieu où l'on entre ou que l'on quitte — et qui, même très démuni, paraît soudain contenir des richesses à profusion : une maison de location, non la sienne, dont on connaît les objets sans penser à les dénombrer. Mais que l'idée vous vienne, et vous tienne comme elle tient Leiris, de vous inventorier vous-même, avec cette objectivité glacée qui permet à un logeur de faire mention dans ses listes du moindre bouton de porte sans concéder à l'objet précieux un intérêt particulier, vous ne saurez plus très bien comment vous considérer. Avec un peu de gêne. Sans plus pouvoir invoquer le mystère de votre âme, — tout est là, au grand jour, bien à sa place, — sans oser recourir à l'ineffable — tout est dit, à peine quelques retouches... Désorienté, si l'on veut, comme je le suis si je vais et viens un peu hagard dans une ville étrangère ou quand je me sens gauche dans un vêtement d'emprunt qui ne se laisse pas oublier. Décentré plutôt.

On connaît l'expérience de Wertheimer [1] : un sujet qui regarde la pièce où il se trouve dans un miroir incliné, et qui ne jette pas les yeux hors du miroir, commence par en voir les murs obliques. Oblique aussi ce qui s'y déplace : un homme, un morceau de carton qui tombe. Il trouve le monde « étrange », connaît une sorte de « vertige visuel ». Soudain, sans qu'une opération intellectuelle soit venue redresser l'apparence, dans un changement instantané et systématique, la verticalité s'institue de nouveau. Le niveau spatial a basculé. Le sujet « se sent les jambes et les bras qu'il faudrait pour agir dans la pièce reflétée... Il habite le spectacle ».

C'est une expérience comparable qu'a tentée Leiris. Seulement l'issue en est bien différente. Il se tend un miroir, mais ne se penche pas comme Narcisse pour s'y voir; il le redresse. C'est qu'il ne cherche pas une impossible coïncidence entre son image et soi. Il incline donc le miroir et le fait tourner comme si c'était un autre, situé sur son côté, qui le tenait. Dans ce miroir oblique et biais, il se regarde. Mais il ne saurait « élire domicile » dans cet ensemble de manœuvres et d'habitudes qu'il voit alors apparaître devant lui, devant nous : résultat d'un montage et non vérité dernière.

Autrement dit, à la différence du sujet de Wertheimer, Leiris ne cherche pas à faire basculer le niveau spatial et à triompher du

1. Citée et commentée par Merleau-Ponty : *Phénoménologie de la perception*, p. 287.

vertige. Il reste à distance de cet individu oblique — inventorié, décrit dans *L'Age d'homme*. Ou bien s'il devient cet individu qui le fascine, s'il en fait le lieu de ses obsessions et de ses hantises et même le centre de ses désirs, il met en évidence, ne serait-ce que par la rigueur dépouillée de son style qu'il ne s'y absorbe jamais tout à fait. Il maintient un écart. Cet écart fait apparaître ce que Sartre a appelé la fonction pratique de l'Ego : « Tout se passe comme si la conscience constituait l'Ego comme une fausse représentation d'elle-même, comme si elle s'hypnotisait sur cet Ego qu'elle a constitué, comme si elle en faisait sa sauvegarde et sa loi [2]. »

Nul ouvrage mieux que *L'Age d'homme* — c'est ce qui lui assure son originalité décisive — n'a montré que le moi est un objet psychique, qui doit être « réduit » sans jamais pouvoir l'être. A l'inverse des littérateurs qui, dans un mélange puéril d'exaltation et de mauvaise foi, se croient ce qu'ils écrivent, Leiris, alors même qu'il rapporte les rêves qu'il entretient sur sa personne, en désamorce les pièges. Décrivant son individu comme il le ferait d'une mythologie, il découvre son propre moi comme la racine de cette mythologie, mythe soi-même dans lequel il s'interdit de s'aliéner. La décentration n'est pas pour lui un artifice expérimental mais ce qui fait l'homme, *règle* originelle de son *jeu*. C'est à tirer les conséquences de cette règle qu'est vouée l'œuvre de Leiris. Si le moi est objet et corrélatif de tout objet, s'il constitue une unité imaginaire qui « masque la spontanéité du sujet » [3], ce sujet, comment le faire apparaître?

A cette question, *Biffures* apporte une première réponse. L'intention de l'ouvrage est évidente : « que je sois éclairé — à la fin de ces bifurs (ou prospections tentées un peu dans tous les sens) et après de multiples biffures (ou éliminations successives de valeurs illusoires) — sur ce que le plus profondément je veux ».

A la recherche de ce désir méconnu, fondamental, Leiris pénètre, et semble s'égarer, dans un milieu touffu et pauvre, louche, inorganisé de significations imparfaites et fuyantes. La méthode

2. *La transcendance de l'Ego*, dans « Recherches philosophiques », VI. On pourra rapprocher ce texte des idées de J. Lacan sur la fonction imaginaire du moi. Pour lui, le moi n'est pas davantage un « je partiel », mais image spéculaire, la « matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale ».

3. Sartre, article cité.

est celle de la psychanalyse[4] : association libre, et partant bien contraignante puisqu'elle s'interdit le choix et le système, sur des images emblématiques, des souvenirs enkystés, des mots entendus ou prononcés de travers; ressassement[5] qui est aussi une élaboration de l'intention qui à la fois se masque et se trahit dans les thèmes mis à jour; « capricieuse course au clocher », « cheminement hors des sentiers battus », progrès discontinu d'une parole qui constitue sa vérité. C'est bien là l'héritage de Freud poursuivant le sens dans ses déviations, rébus du rêve, jeux de langage[6] — le sujet dans ses marges — méprises de l'acte et de la parole — l'inconscient dans ses détours — symptômes, caractère, répétition.

On comprend que dans *Biffures* la voix qui nous parle ait perdu son assurance un peu gourmée de *L'Age d'homme*. Elle oscille entre la certitude d'avoir enfin dit ce qu'elle avait à dire et l'affolement du vide : quelle différence établir entre une parole indéfiniment condamnée à s'entendre et le silence[7] ? Plus Leiris parle, plus il ressemble à cet homme qui s'est exilé *pour oublier*. Quoi ? il l'a oublié. D'où le cycle du découragement (« Cet ouvrage que maintenant j'écris ne serait-il qu'une ressucée, en plus mou et plus délayé, de *L'Age d'homme*... Je me suis enlisé dans ma besogne de rabouteur de fiches, etc...) et de la résolution (« Être fixé sur ce à quoi vraiment je tiens »), cycle sans fin qui tient moins aux particularités d'un caractère qu'à la rigueur de l'entreprise.

« Je tournoie en boussole affolée », écrit-il. Pourtant sa recherche est axée, le langage lui sert de pôle. « Tissu arachnéen de mes rapports avec les autres, il me dépasse, poussant de tous côtés ses antennes mystérieuses ». Voici donc Leiris, prospecteur solitaire dans les galeries de mots, tantôt convaincu qu'il va rencontrer le pur minerai, le maître mot, tantôt désenchanté : « ce qui se prend, c'est toujours l'ombre et non la proie ». C'est qu'il aborde le langage sans avoir renoncé à la croyance puérile en sa toute-

4. *L'Age d'homme* utilisait des acquisitions psychanalytiques mais la méthode, bilan plutôt que prospection, en était toute différente.

5. Les psychanalystes ont un mot pour cela : le *working through*. Et Leiris parle de son *travail* « au sens plein de ce terme dont Bréal fait observer dans son essai de sémantique qu'il se relie à l'idée de cheval entravé ».

6. *La Science des Rêves*, *Le mot d'esprit* restent cinquante ans après leur parution des livres méconnus.

7. La conduite bavarde, « façon verbeuse de se baratter soi-même », équivaut à la conduite taciturne. Bouche cousue ou soliloque, cela revient au même.

puissance; il en attend la révélation que l'avènement à la capacité de lire nous faisait autrefois espérer. Mais au moment où on le croit victime de l'illusion d'un langage absolu, voire du délire d'une langue fondamentale, le voilà qui avoue : « Lettres et mots ont pris sagement leur place dans le rang et sont devenus pour moi, ou peu s'en faut, lettres mortes, après avoir été ressorts kabalistiques d'illumination » et qui conclut, catégoriquement : « Le langage n'est pas, quelque désir qu'on en ait, la dépêche en chiffré que nous envoie l'ambassadeur d'un absolu lointain ».

Mais il ne s'y résigne jamais; et comment le pourrait-il, celui qui a « devant soi, dans son immense nudité abrupte », le langage ? Il croit d'abord que ce mur va lui renvoyer l'écho de tout ce qui existe et de sa propre vie. Et il n'a pas tort tout à fait. Car, un signe n'ayant de sens que « diacritique » (par sa différence avec un autre signe), on ne voit pas comment, du moment où l'on n'a d'yeux que pour le langage, on lui échapperait. « Peu de réalité » du monde, trop de réalité du langage qui parfois condamne au silence, paralyse en tout cas le manieur de mots, de phrases, le pétrifie, terrorisé.

Ce respect absolu pour la signification, dans laquelle tout l'univers viendrait se déposer, mène à la folie; elle commence, comme en témoignent les textes des délirants, non avec l'incohérence ou l'absurdité, mais avec la stagnation : il n'y a plus de communication ni souhaitée ni possible parce que le sens est là, figé, ne renvoyant plus à rien qu'à lui-même. Leiris découvre que le langage tenu pour absolu est « simulacre », non terrain d'élection où viennent s'inscrire le lieu et la formule.

Mais, sous-jacente à cette fascination intermittente pour le langage, demeure une autre certitude, qui est à l'origine de *Biffures :* dans le langage articulé culmine et se récupère une expression vivante qui va se perdre, disait Valéry avec un peu de mépris, « dans les glandes et les muqueuses ». Le sujet parlant est tout le sujet. Il peut reprendre et maîtriser le sens que ses conduites à la fois disent et méconnaissent. Le travail de la parole se confond alors avec la littérature. L'œuvre cesse d'être un double pour se lier mot à mot avec la vie.

Il reste que *Biffures* s'achevait sur l'aveu d'un échec. Plutôt qu'une prospection, Leiris y voyait un refuge. Pouvait-il en être autrement ? Une « auto-analyse », quels que soient le souci d'une formulation authentique, l'efficacité des moyens employés,

peut-elle s'achever par une découverte ? Enfermé dans son monologue, Leiris attend en vain une réponse; tout occupé à regarder au plus près et de proche en proche un négatif de lui-même, il finit par ignorer ce qu'il dit, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut s'entendre dire. Qui parle par sa bouche, et à qui ?

« Je m'arrête, telle une locomotive qui trouve la voie fermée et stoppe en rase campagne, après avoir lâché une bordée de coups de sifflet ». Puis la voie s'est faite libre de nouveau. Qu'est-ce qui a relancé Leiris ? Comment a-t-il pu sortir de ce symbolisme privé qu'il tentait en vain de dépasser (plus il le déchiffrait, plus il retardait son intention : « me construire une sorte de système qui ait une validité selon les normes et son seulement pour moi », plus le langage trahissant l'exigence d'universalité qu'il renferme tournait au soliloque).

La réponse, c'est la prochaine étape de la « course au clocher », *Fourbis*, qui nous la donne.

(*A suivre.*)

J.-B. Pontalis.

Elena de La Souchère.

L'ARGENTINE VEUVE D'UN RÉFORMISME ÉQUIVOQUE

Au début de l'année 1953, la partie australe tempérée du monde latino-américain était tout entière gagnée à une doctrine politique née au point de confluence de la ferveur nationaliste et du réformisme social, sous le signe du pouvoir personnel d'un homme fort, d'un *Caudillo.* Aujourd'hui, le caudillisme réformateur, renié au Chili par Ibañez, le leader militaire en qui il s'incarna, abattu l'an dernier au Brésil par une révolte prétorienne, a perdu en Argentine la lutte qu'il soutenait depuis dix ans contre la caste militaire. Ce système politique ne subsiste plus qu'en Bolivie, sous une forme assez différente — nous le verrons — de celle qu'il revêtit dans les pays voisins.

Au point d'effondrement du nationalisme réformiste, verra-t-on se former une authentique conscience de gauche? La caste militaire, victorieuse de Vargas et de Peron, tolérera-t-elle, le cas échéant, cette évolution, ou s'efforcera-t-elle d'y mettre obstacle par la violence?

Il est trop tôt pour répondre à ces deux questions connexes. Mais l'étude des causes et des circonstances de la chute du *caudillisme* réformateur peut nous fournir les premiers éléments d'une réponse.

Contradictions et échec du caudillisme réformateur.

Le système politique, en voie de disparition au sud du monde latino-américain, fut essentiellement une expérience de coopération des classes en une commune entreprise nationale. A ce titre, il diffère peu du fascisme européen. De fait, s'il était possible de pénétrer l'esprit des quatre *Caudillos* sud-américains à la façon

d'un terrain géologique, on y décelerait une couche de sédiments fascistes. Leur carrière connut un stade totalitaire à l'époque où l'Axe dominait le Vieux Monde. Personnellement issus de la classe Moyenne, les *Caudillos* réformistes sud-américains ont pris appui sur elle, à la façon des dictateurs européens. Ce « poujadisme » avant la lettre avait peu de chances de s'imposer en des pays où le tiers-état des boutiquiers et des gratte-papier est numériquement faible. Mais ce mouvement créa un certain climat psychologique d'attente et de nostalgie de « l'homme fort » qui devait favoriser les entreprises de la caste militaire. De fait, l'Armée est partout à l'origine du pouvoir des *Caudillos* réformateurs. Au Chili, elle appuie discrètement Ibañez, élu en scrutin régulier. Au Brésil, Vargas est porté au pouvoir par la révolte des « lieutenants ». En Argentine, Peron fait une entrée discrète au gouvernement dans les fonctions de sous-secrétaire d'État au Travail du gouvernement militaire issu du *pronunciamiento* du 4 juin 1943. Le concours de la caste militaire n'a pas manqué aux lointaines origines du pouvoir de Paz Estenzoro, l'actuel président bolivien, puisqu'il fut, à l'époque de la guerre mondiale, ministre des finances de la dictature d'inspiration hitlérienne du Major Villaroel. Mais ces régimes d'origine militaire et petite bourgeoise cherchaient à grouper autour d'eux un vaste mouvement ouvrier, Par ce trait, ils se rattachaient nettement au fascisme italien, et se distinguaient du traditionnel *caudillisme* conservateur latino-américain, qui prédomine aujourd'hui au Pérou et au Venezuela, et qui commence peut-être une nouvelle carrière en Argentine. Toutefois, en ses rapports avec la classe ouvrière, le régime bolivien s'oppose au nationalisme réformiste tel qu'il fut pratiqué dans les pays voisins. Cette originalité qui explique peut-être la survie du régime bolivien, éclaire par opposition les causes de l'échec du système dans les autres pays. Paz Estensoro est en effet revenu au pouvoir à la faveur d'une alliance avec des partis ouvriers préexistants. Une *guerrilla* ouvrière muée en révolte ouverte brisa la dictature militaire conservatrice. A son retour Estensoro a trouvé la caste militaire brisée par un syndicalisme armé, un syndicalisme fort, qui allait lui imposer la réforme agraire et la nationalisation des mines. Trop faible pour résister à la contrainte ouvrière, le leader nationaliste bolivien se résigne à la hardiesse qui assurera son salut.

Tout au contraire, en Argentine, comme au Brésil, l'invite

lancée à la classe ouvrière part d'un pouvoir déjà constitué, qui s'est imposé par la force militaire. Peron, sous-secrétaire d'État au Travail de la Junte issue du *pronunciamiento* de 1943 se concilie les ouvriers par ses réformes. Et lorsque les dirigeants militaires, inquiets de sa popularité, le destituent et l'emprisonnent, un soulèvement des *descamisados* le délivre et le porte au pouvoir. Mais, tout en s'appuyant sur la gauche ouvrière pour s'imposer à ses rivaux militaires, Peron ne renonce pas à être l'expression de cette classe moyenne dont il était issu. En pactisant avec le clergé, en lui livrant en pâture l'enseignement, permanent objet des convoitises ecclésiastiques, il ne divisait pas seulement le front des oligarchies : il mobilisait au service de son pouvoir l'influence du clergé sur la jeunesse, sur les femmes, sur les ouvriers de la terre, ignorants et superstitieux, sur la masse petite bourgeoise des bien-pensants. Pendant quelques années Peron est le point de confluence des courants de la droite et de la gauche. L'ampleur du rassemblement qu'il suscita fut à la fois sa force et sa faiblesse.

Aux forces issues de la droite classique les réformes sociales exigées par le prolétariat, l'augmentation du niveau de vie de la masse, étaient présentées par la doctrine péroniste comme les conditions d'un essor économique, gage d'indépendance et de prospérité pour le pays. Aux ouvriers, l'indépendance économique était préconisée comme un premier pas vers le bien-être. « *L'Argentine* — déclarait Peron en avril 1949 — *vend à l'Angleterre chaque année 400 millions de pesos de viande. Mais elle paye, pour fret services, change, assurance et réassurance, 600 millions de pesos.* » Que l'Argentine possède une flotte de commerce, des compagnies d'assurances, qu'elle soit maîtresse de ses communications et de ses entreprises, et l'hémorragie de devises prendra fin.. L'augmentation du revenu national entraînera le relèvement du niveau de vie individuel. Tel est le postulat simpliste qui, placé à la base de la doctrine *justicialiste*, concilie les notions de bien-être ouvrier, d'essor des entreprises et d'indépendance nationale. La doctrine péroniste est le nœud qui lie les revendications ouvrières aux ambitions patronales, pour unir en une action commune les classes antagoniques.

Les objectifs divers que le régime s'est fixés sont indivisibles. La doctrine péroniste est un bloc. Mais ce bloc a deux faces : l'une tournée vers les aspirations réformistes du milieu ouvrier, l'autre

vers le nationalisme des classes possédantes. Le système prétend échapper au traditionnel antagonisme des insatisfaits avides de changement et des possédants en quête d'une garantie de stabilité. Pour satisfaire ces derniers, Peron a dû s'interdire de porter atteinte à la structure économique et sociale, à l'indépendance de l'entreprise et des sociétés industrielles et bancaires, à la grande propriété agraire.

Non qu'il soit impossible de séparer la classe moyenne des oligarchies, de dresser la caste mercantile contre la féodalité terrienne. L'abaissement de celle-ci est, en fait, la condition première de l'avènement de la bourgeoisie industrielle. La révolte du tiers-état est l'événement qui, dans les grands pays d'Occident, ouvrit, au siècle dernier, l'ère industrielle. Cette révolution du tiers-état, créatrice des structures industrielles dans lesquelles mûrit la révolte prolétarienne, est précisément l'événement qui ne s'est pas produit en Argentine et dans les autres pays hispaniques. Cette pré-révolution doit être accomplie avant qu'il ne soit possible d'envisager une émancipation prolétarienne. Il est caractéristique que l'avènement du nationalisme réformateur en Bolivie — seul pays où le régime ne se soit pas effondré — ait été précédé de la publication de la *thèse de Pulacayo* dans laquelle le théoricien trotskyste Lara déclarait que, dans un pays où la masse est illettrée et passive, une phase « *démocratico-bourgeoise* » constitue la préface nécessaire de la révolution prolétarienne. Ainsi, unis par la communauté des haines, le M.N.R. petit-bourgeois et les partis ouvriers boliviens se sont-ils lancés ensemble à l'assaut des oligarchies. Cette invite révolutionnaire pouvait être lancée à la classe moyenne par les forces de gauche qui, en Bolivie, s'étaient assuré une prédominance d'initiative et de force sur leurs alliés nationalistes. Mais l'on ne pouvait attendre du gouvernement Peron qu'il adoptât une attitude dont le premier résultat eût été de faire éclater les structures de cette droite classique dont il était issu, de diviser contre elles-mêmes les sociétés d'intérêts, l'Église, l'Armée, les familles.... En portant atteinte à quelques privilèges, le régime eût mis en mouvement tout un système d'intérêts interdépendants. Peron et ses conseillers, quand bien même ils eussent compris la nécessité de certaines réformes — et rien n'est moins sûr — auraient hésité à ébranler les structures qu'ils étaient accoutumés à respecter, et à rejeter dans l'opposition une part de leurs appuis. Soucieux avant tout de fondre

l'antagonisme des travailleurs et des classes privilégiées en une commune action productive, le régime n'entendait pas ouvrir dans la droite un nouveau front de lutte. Il se proposait de nouer les classes en un faisceau d'efforts et non de déplacer vers la droite la frontière de leurs divisions. Il n'osa frapper les oligarchies et entreprendre la réforme agraire. Les dirigeants crurent que leur œuvre réformiste pouvait être menée à bien dans le respect des structures traditionnelles. Il leur fut aisé d'amener la masse crédule à partager leur illusion.

Mais l'inflexible nature des phénomènes économiques ne se laissa pas fléchir. L'avenir allait démontrer qu'une société industrielle ne pouvait s'épanouir sur la base d'une féodalité agraire. Ce règne de prospérité qui, dans l'esprit des dirigeants péronistes, devait être le fruit de l'effort commun des classes et le ciment de leur union, présupposait des réformes de structure. Mais en réalisant cette condition, le régime aurait précipité dans une lutte de défense certaines forces conservatrices, et ouvert ainsi un nouveau front de conflits sociaux. De cette contradiction de base, le nationalisme réformiste devait périr, en Argentine, comme au Brésil et au Chili.

Les deux objectifs essentiels du système, l'indépendance économique de la nation et le bien-être ouvrier, présupposaient l'industrialisation. A la différence des fascismes européens, le péronisme ne proposait pas à la commune action des classes l'objectif de la conquête externe. Il les appelait à la croisade de la productivité, et ouvrait à leurs efforts conjugués une nouvelle dimension du monde économique : celle de la production industrielle. L'industrie fut le premier article de foi de la doctrine de Peron. Cet esprit, si retors dans l'action, était singulièrement simpliste dans la conception. Novice en matière d'économie, il s'était forgé, au hasard des lectures, un credo composé de quelques idées simples et fortes, auxquelles il se cramponnait avec une ardeur de néophyte. L'industrie, la plus tenace de ces idées-forces, fut l'unique fidélité de cet esprit prompt aux volte-faces. Lorsqu'il en vint à vendre le sous-sol du pays à la Standard Oil en échange de crédits d'équipement, et à sacrifier l'indépendance réelle à la mystique de l'indépendance par l'industrialisation, Peron était encore fidèle à lui-même : il pensait que les concessions se prescriraient par le temps et que les années et les crédits multiplieraient les usines. Il pensait que l'usine libère, qu'elle affranchit les peuples des

ingérences étrangères, des exportations onéreuses, de la misère. Cette conviction, dont il avait sans doute trouvé les germes dans la primitive doctrine phalangiste, n'était pas une élaboration de raisonnement individuel. Elle était l'expression d'une croyance diffuse, d'une aspiration vague jaillie des besoins de la nation et des servitudes qui pesaient sur elle. Comme tous les autres pays latino-américains et l'Espagne elle-même, l'Argentine est en proie à une forme de colonisation économique impliquant la mise en valeur des ressources du pays par le capital, la technique et l'outillage étranger, l'évasion des bénéfices de production sous forme de dividendes, et l'échange des denrées nationales vendues à vil prix contre des produits industriels étrangers cotisés au plus haut cours. Lorsque Peron, secrétaire d'État au Travail, puis président élu, va de ville en ville, prêchant sa doctrine d'émancipation économique, démontrant que l'Argentine doit forger sa propre technique et organiser sa production industrielle pour soustraire ses matières premières aux sociétés étrangères qui les exploitent, et échapper ainsi à la double servitude des dividendes exportés et des importations industrielles ruineuses, lorsqu'il affirme que de l'augmentation de la production, et, partant, du revenu national, dépend le relèvement du niveau de vie individuel, il éveille des échos profonds, non seulement dans les masses argentines, mais dans le monde hispanique tout entier. Peron n'est certes pas le seul homme d'État hispanique qui ait entrevu plus ou moins confusément le rôle émancipateur de l'industrialisation. Mais il fut le premier à formuler en termes de doctrine une aspiration diffuse, le premier adversaire déclaré d'une forme de pénétration économique qui, au cours des dix années de son passage au pouvoir, allait s'affirmer dans tous les pays hispaniques et peser de plus en plus durement sur leur économie et le niveau de vie de leur population. Plus tard, lorsque par son pacte avec la Standard Oil il reniera, du moins en apparence, sa propre doctrine, lorsque ses anciens arguments se lèveront contre ses nouveaux abandons, il sera encore paré, aux yeux d'une grande partie de l'opinion hispanique, du prestige des précurseurs.

Dix ans d'erreurs, de tyrannie, de crimes et de dilapidations n'ont pas entièrement effacé le grand courant d'espérance que la doctrine de l'émancipation par l'industrie a fait jaillir dans le monde hispanique. Cette semence doctrinale était celle qu'attendaient les peuples hispaniques, qu'ils étaient prêts à recevoir.

Mais, si Peron voyait clairement le but à atteindre, les moyens ne lui apparaîtront jamais avec netteté. La doctrine péroniste présentait trois aspects connexes. Le premier — l'éviction des intérêts étrangers — était destiné à satisfaire le sentiment nationaliste. Le second — le relèvement du niveau de vie — intéressait la masse ouvrière et assurait sa fidélité. Le troisième — l'industrialisation — apparaissait comme la condition à réaliser pour atteindre les deux premiers objectifs. Ainsi l'effort réformiste devait-il être mené conjointement sur les trois plans. L'industrialisation qui est semence d'avenir suppose, dans l'immédiat, un prélèvement sur le revenu national. Elle exige des achats d'outillage à l'étranger, dans la plupart des cas aux États-Unis. Cet accroissement de commandes, non compensé par une augmentation des exportations, se traduit par un déséquilibre de la balance des comptes. Le sacrifice exigé dans l'immédiat pouvait être allégé par des crédits étrangers. Mais la politique d'éviction des intérêts étrangers, et les lois exigeant le remploi dans le pays des bénéfices des sociétés étrangères, ne pouvaient que tarir les sources externes de l'emprunt.

Puisque les apports étrangers étaient pratiquement taris et que les moyens de l'équipement industriel ne devaient pas être prélevés sur le niveau de vie de la masse, que le régime prétendait au contraire relever — et qu'il releva effectivement — le financement de l'industrialisation ne pouvait être assuré que par un prélèvement sur le revenu du capital intérieur. L'ampleur des sacrifices exigés aurait imposé de profondes réformes de structure, dont la réforme agraire constituait l'étape essentielle. Mais, du moment que le régime était condamné par l'ambiguïté de sa nature à s'appuyer sur la droite, il devait éviter les réformes susceptibles de heurter les intérêts de cette dernière. Tandis que la classe des *estancieros* — gros propriétaires — continuait à drainer une grande part du revenu national, le produit de l'industrialisation etait entamé à belles dents par une nouvelle classe de privilégiés parvenus à la richesse à la faveur de la fièvre de réalisations, d'affairisme, de corruption et de gaspillage qui règnait dans le pays: chefs d'industrie, intermédiaires, prébendiers, hommes d'affaires, fonctionnaires prévaricateurs, dirigeants du parti faisant usage de leur influence pour s'assurer des postes enviés dans les conseils d'administration... Les profits issus de l'accroissement de la production n'étaient pas au niveau de tant d'appétits, en un moment où les dépenses d'investissement l'emportaient encore sur le rendement d'une industrie

adolescente. Du moment que l'industrialisation se combine avec les hauts profits, les hauts salaires et l'effort de rachat des intérêts étrangers, le standard de vie de l'Argentine est nettement supérieur à ses besoins.

Le budget de l'État est à l'image du revenu national : accablé de charges, endetté et pillé. Tout en continuant à maintenir un coûteux appareil militaire, qui absorbait 30 % du budget régulier, l'État finançait une série d'entreprises nouvelles, tout en supportant une grande part des dépenses de la Sécurité sociale. Tandis que les réserves d'or et de devises de la trésorerie sont épuisées par l'indemnisation des intérêts étrangers expropriés, et que le budget de la propagande s'enfle d'année en année, les travaux publics absorbent des sommes d'autant plus importantes que presque tous les contrats sont majorés par le mécanisme des pots-de-vin. Le déséquilibre financier se traduit par le recours à l'emprunt, l'inflation fiduciaire et la hausse des prix. En Argentine, comme au Chili et au Brésil, les efforts tendant à asseoir une économie industrielle sur la base d'une féodalité agraire, et à mener à bien l'industrialisation sans créer les conditions qui eussent permis de la financer, aboutissent à une crise d'inflation.

Le régime avait rassemblé l'opinion autour d'un programme d'indépendance économique et de relèvement du niveau de vie. Et sur ces deux points essentiels de la doctrine péroniste, l'attente des fidèles du régime avait été déçue. La hausse des prix provoquée par l'inflation annule les avantages des réformes sociales. Pour faire face à ses difficultés aconomiques, le régime doit recourir à des crédits américains d'équipement. Le gouvernement Peron en arrivera à financer sa politique d'indépendance économique par l'industrialisation, au prix d'un contrat avec la Standard Oil, qui implique précisément une aliénation de l'indépendance.

Ce double échec rend plus lourdes les contraintes de la dictature. De la déception, de la lassitude naissent des défections, des résistances, qui appellent, à leur tour, la répression. La contrainte policière devient plus pesante au moment où les réalisations du régime cessent de justifier ses exigences et sa rigueur. La déception ouvrant la porte à la résistance, et la répression aigrissant les rancœurs, on assiste peu à peu à l'éclatement de la coalition péroniste. Un double courant désagrégateur tend à ramener vers leurs anciennes formations politiques les forces momentanément groupées autour de Peron. Tandis qu'une partie de la masse

ouvrière et de la classe moyenne glisse vers le Parti Radical, le clergé s'efforce de susciter, face à ce groupe anti-clérical, une formation de contrepoids, un parti démocrate-chrétien susceptible de polariser les éléments de la droite classique détachés du péronisme.

La formule qui tendait à unir les classes en une commune allégresse de productivité aboutit à un échec économique, dont l'effet est de dresser toutes les classes contre le régime. Prisonnier de ses propres contradictions doctrinales, le péronisme tente en vain de trouver une issue : tous les efforts tentés pour se dégager resserrent le piège auquel il s'est pris. S'efforce-t-il de ressaisir l'opinion de gauche qui lui échappe, de mater le clergé et de le priver de ses moyens d'action, en édictant des mesures anti-cléricales ? Cette politique suscite dans la gauche un faible courant de sympathie. Mais les mesures adoptées, — souvent plus vexatoires qu'effectives — rejettent l'opinion catholique dans une opposition de plus en plus violente. Ainsi se trouve créé, en Argentine, à la faveur d'un débat religieux, un climat de guerre civile propice aux aventures militaires.

La révolte des prétoriens

Issu de l'armée, Peron gouverna contre elle. Cette contradiction de son destin n'est qu'apparente. Entre l'Armée et une dictature qui s'enracine, la lutte est inévitable. Le but de la caste militaire n'est pas de hisser l'un des siens au pouvoir, mais d'assurer sa prédominance en tant que caste, de sauvegarder ses privilèges, et, en premier lieu, le privilège de pronunciamiento. L'Armée veut un pouvoir faible soumis à ses impulsions. Elle entend que le pays où elle exerce sa domination soit un champ clos où, en l'absence de toute norme de droit, l'État soit une proie sans défense offerte à de successives appropriations par la violence. Le moteur du pouvoir militaire est l'ambition personnelle. Dans un pays où l'Armée a la conscience de caste, tout sous-lieutenant considère sa première épée comme le moyen d'une future prise de pouvoir. Dès l'instant où un général se hisse au pouvoir, il devient pour ses pairs, l'obstacle, l'homme à abattre.

L'impulsion naturelle du dictateur est alors de se retourner contre ses anciens compagnons, de renouer avec la norme de droit

interrompue par la force, pour l'opposer à de futures irruptions de violence. Le dictateur, guetté, assiégé par les compagnons d'armes qui le portèrent au pouvoir, tente alors de regrouper et d'organiser l'opinion pour enraciner en elle sa domination.

Une opinion cohérente est, en effet, le plus sûr antidote contre le *pronunciamiento*. Les coups d'État militaire, ne sont possibles que dans les pays où le corps social offre peu de densité, où la masse, passive et inorganique, n'intervient dans la vie politique que de façon sporadique. Alors, la passivité de l'opinion livre le pouvoir à des minorités oligarchiques, à des clans rivaux, entre lesquels l'Armée est appelée à jouer le rôle d'arbitre. Le coup d'État devient la forme normale de transmission du pouvoir. Le le *pronunciamiento* s'installe dans la démission des masses. Aussi tout gouvernement désireux de mettre obstacle aux usurpations prétoriennes s'efforce-t-il de remplir le vide de la réalité sociale, d'amener la masse passive à la vie politique, de regrouper l'opinion, de l'ordonner. Une dictature militaire soucieuse de durer n'échappe pas à cette nécessité. Ainsi l'effort de la dictature péroniste tendait-il, consciemment ou non, à détruire les conditions propices au coup d'État militaire, par un double regroupement de la masse, à la fois local et politique. D'ailleurs, l'industrialisation, secondant et devançant ce souci, avait pour effet de créer un immense prolétariat urbain, concentré à Buenos-Ayres et dans la banlieue. Sur le plan politique, les dirigeants péronistes se sont efforcés de grouper les masses en de vastes organisations puissamment charpentées : Parti péroniste, C.G.T., Front des Femmes.

Au temps de sa popularité ascendante Peron aurait sans doute pu créer aisément des milices populaires comparables à celles qui devaient se constituer quelques années plus tard en Bolivie. La milice populaire est le seul antidote possible contre le *pronunciamiento*. Elle est la force de contrepoids qui permet au pouvoir de tenir l'Armée en tutelle, de l'épurer à son gré, ou de réduire ses effectifs. La dissolution de l'Armée n'est pas concevable sans cette force adverse. Car la caste militaire, faisant taire ses déchirements d'ambitions rivales, s'unirait pour faire face au péril d'anéantissement : elle ne se laisserait pas abattre sans livrer une ultime bataille, qu'elle aurait toute chance de gagner, si elle ne trouvait pas en face d'elle une milice armée.

Aussi la milice ouvrière est-elle le cauchemar de la caste militaire dans les pays hispaniques. La constitution de cette force

est l'ultime recours du pouvoir. Mais les présidents issus de la caste militaire ne se résignent pas sans hésitations à recourir à cette mesure, qui répugne à leurs habitudes de pensée. Comme le président guatémaltèque Arbenz, issu, lui aussi, de la caste militaire, Peron recula devant cette mesure. Ces hésitations ne reflétaient pas seulement une formation d'esprit : elles répondaient, du moins dans le cas de Peron, à un calcul imposé par la nature ambiguë de son régime. Sans doute s'efforçait-il de contrebalancer la menace de la caste militaire en suscitant des forces sociales organiques, parti et syndicat. Mais le péril auquel ces forces devaient s'opposer était celui d'un hypothétique soulèvement militaire, d'une future dictature. Dès l'instant où ces organisations menaçaient la dictature de la réalité présente, le pouvoir péroniste, celui-ci voulait être en mesure de recourir à la contrainte du bras séculier. Ainsi, portée par l'ambiguïté de sa nature à s'appuyer, tantôt sur l'Armée contre la masse, tantôt sur la masse pour juguler la caste militaire, la dictature péroniste vivait-elle constamment en état de précaire équilibre.

Cet équilibre se maintint tant que le régime fut le nœud des courants nationalistes et catholiques de la droite et des espoirs d'émancipation sociale du prolétariat, tant que les forces politiques groupées autour de sa doctrine lui assurèrent une large plate-forme et contrebalancèrent la puissance de l'Armée. Mais lorsque des courants désagrégateurs commencèrent à miner le rassemblement péroniste, lorsque sa plate-forme politique s'amenuisa et que l'Église se dressa contre lui, l'Armée, tenue en échec depuis l'entrée en scène du syndicalisme organisé, le 17 octobre 1946, reprit le cours de ses interventions dans la vie du pays.

Et sans doute l'Armée, unie contre le régime, aurait-elle pu l'abattre en une seule fois, le 16 juin dernier. Mais les dirigeants de l'État-Major craignaient la réaction de la masse syndicale. Ils redoutaient de cimenter l'union des gauches en leur présentant le vrai visage de leur mouvement : celui d'une réaction militaire et sociale. Ils crurent plus habile de maintenir la fiction d'une légalité péroniste pour perpétuer la division de la gauche. Dès le 16 juin, une large fraction de la caste militaire fut hostile à cette politique de temporisation. Bien des facteurs concouraient à dresser ces irréductibles contre une survivance même adoucie et momentanée du péronisme : la traditionnelle rivalité d'armes qui rendait la dictature d'un « biffin » insupportable à la Marine, le

sursaut de nationalisme provoqué, parmi les jeunes officiers, par le Contrat avec la Standard Oil, les rancœurs de certains officiers arrêtés dans leur avancement ou frappés, comme Lonardi, d'une mesure de retraite anticipée, enfin la crainte, très généralement répandue dans les milieux militaires, de voir Peron profiter des divisions de l'Armée pour prolonger la période de liquidation du régime et, peut-être, restaurer son autorité. Ce sentiment se développa de semaine en semaine, à partir du moment où il s'avéra que l'échec de la trêve était inévitable. Du moment que les partis de droite et de gauche se refusaient à coopérer avec le gouvernement, celui-ci était en effet condamné à recourir à la politique de force et devait s'efforcer de reprendre en main les forces syndicales qui avaient constitué son principal appui durant de longues années. Le régime était peu à peu ramené, après l'échec de la trêve, vers sa double nature dictatoriale et démagogique. Les généraux qui n'osaient affronter la gauche à visage découvert, et qui persistaient à soutenir la fiction de la légalité péroniste, étaient amenés à tolérer et à appuyer ce retour à l'essence du régime. De ce fait, nombre d'officiers se détachaient d'eux. Isolés dans l'Armée, et abandonnés par les forces conservatrices et catholiques, les dirigeants de l'État-Major étaient de plus en plus incapables de contrebalancer l'ascendant de Peron. Et cet affaiblissement du groupe des temporisateurs, en accélérant le retour du régime à sa nature première, provoquait dans l'Armée de nouvelles défections, qui n'étaient pas sans affaiblir encore l'État-Major. Ainsi, le régime était-il de plus en plus poussé vers les mesures extrêmes à mesure que sa plate-forme, militaire et politique, s'amenuisait. Le parti du *pronunciamiento* croissait de semaine en semaine, tandis que les rancœurs et les craintes communes cimentaient le front des oppositions.

Lorsqu'il s'avéra que la majorité de l'Armée était passée dans le camp des partisans de la lutte ouverte et immédiate contre le régime, Peron songea à l'ultime recours, toujours différé : celui de la constitution de milices ouvrières. Dès lors, les ultimes sursauts du régime péroniste rééditent curieusement la phase finale de l'expérience Arbenz, au Guatémala. Comme Arbenz, Peron, longtemps hostile à la solution des milices ouvrières, y recourt au moment où la partie est sérieusement compromise. Et en Argentine, comme au Guatémala un an plus tôt, l'éventualité de la formation des milices unit en un même front de défense corporative les militaires légalistes et les partisans du soulè-

vement. Le gouvernement est pris de vitesse, alors que le projet de constitution des milices est à peine ébauché. Et l'Armée, unie, n'a pas de peine à abattre un régime désormais sans défense. La fin du gouvernement Peron confirme les leçons de la guerre civile espagnole et de la récente histoire des républiques hispano-américaines. Il s'avère, une fois de plus, que dans un pays où la passivité des masses autorise la tradition du *pronunciamiento*, tout régime qui n'a su profiter de son premier élan vital pour constituer, à l'exemple de l'actuel régime bolivien, des milices permettant de tenir en respect la caste militaire, est condamné à subir la volonté de cette dernière ou à tomber sous ses coups.

L'ÉQUILIBRE DES CRAINTES

La chute de Peron aura-t-elle pour effet de clarifier la situation politique argentine et sera-t-elle le point de départ d'un regroupement de gauche? Les militaires légalistes le craignaient. Cette crainte les amena à soutenir Peron et à prolonger son pouvoir. La plupart des dirigeants de gauche estimaient que l'élimination du signe d'équivoque que Peron constituait était la condition préalable d'un regroupement des forces progressistes.

Cette certitude a porté le dernier coup au régime. Miné par les forces désagrégatrices qui amenuisaient de jour en jour sa plate-forme politique, le péronisme, de juin à septembre, vécut de l'inimitié des deux oppositions, celle de droite et celle de gauche. La période de liquidation du régime pouvait se prolonger tant que la gauche craignait que le régime ne soit remplacé par une dictature réactionnaire, et tant que la droite avait lieu de redouter que l'élimination du péronisme ne favorisait une poussée de la gauche.

Ces craintes existaient, sans doute, des deux côtés, chez les dirigeants. Mais ceux-ci, à droite comme à gauche, allaient être emportés par les rancœurs, les colères et les appétits de leurs partisans. A droite, les oligarchies irréductiblement hostiles au régime, la masse catholique blessée dans ses sentiments, et un nombre croissant d'officiers tendaient à déborder les temporisateurs de l'Épiscopat, de l'État-Major et des milieux d'affaires. Dans les deux camps, les familles, les amis des prisonniers politiques, des révoqués, des victimes du régime, militaient en faveur d'une solution violente et immédiate. Le désir d'une amnistie

politique et d'un rétablissement des libertés individuelles, le souci patriotique de faire échec au contrat avec la Standard Oil et la crainte de représailles, au cas où le régime se consoliderait, constituaient autant de facteurs d'union entre la droite et la gauche. Les dirigeants de gauche avaient d'autant moins de raisons de s'opposer aux courants d'opposition irréductible qui entraînaient leurs troupes, qu'ils étaient convaincus d'être à plus ou moins bref délai les bénéficiaires de la chute du régime et les probables successeurs de Peron. Cette conviction, surtout manifeste chez les leaders radicaux, était toutefois combattue, à l'époque du 16 juin, par la crainte de voir le péronisme remplacé par une dictature militaire orientée plus à droite. Si certains radicaux, tels que Rodriguez Araya et Zavala Ortiz, participèrent ouvertement au *putsch* de droite du 16 juin, la majorité des dirigeants de gauche redoutaient encore un coup d'État militaire de droite. Certains d'entre eux cherchaient à prendre contact avec les milieux militaires pour obtenir des garanties. Ces contacts ont, selon toute apparence, été pris entre le 16 juin et le moment de la chute du régime. Les leaders de gauche se rendent compte alors qu'en gardant leurs forces intactes, à l'abri du conflit, et en favorisant, par leur passivité, le coup de force militaire, ils pourront acquérir des droits à la reconnaissance du futur régime et lui imposer le respect de certaines de leurs positions. Dès l'instant où les deux oppositions s'accordent à considérer l'élimination du péronisme comme la phase préliminaire de la lutte qui doit les départager, le régime est condamné.

L'attaque militaire, favorisée par l'inertie de la gauche, se heurte à une résistance syndicale très inférieure à toutes les prévisions. La perspective de mourir pour Peron ne soulève aucun enthousiasme dans la masse ouvrière. Aussi bien la montée des prix avait-elle détaché du régime la majorité des travailleurs. Pour les plus favorisés d'entre eux, les employés, les ouvriers qualifiés, avant tout désireux de tranquillité, Peron n'était plus que la cause d'un état d'insécurité maintenu depuis de longs mois. La partie remuante du prolétariat — les manœuvres, la population misérable d'Avellanada et des bidonvilles de la banlieue de Buenos-Ayres — était plus soucieuse d'accéder à des conditions de vie meilleure que de défendre une forme politique décevante. Dans ces conditions, les leaders péronistes de la C.G.T. n'ont même pas tenté d'engager la classe ouvrière dans une lutte de défense du

régime. Eux aussi ont, à leur façon, joué la carte d'une neutralité qu'ils espéraient payante.

Après la chute de Peron, abandonné de tous, lorsque la seule question posée est celle de la défense de la condition ouvrière, une résistance sporadique et inorganique se dessine, dans la plupart des cas sous la conduite de militants d'inspiration trotzkyste. Rosario est, peu de jours après la démission de Peron, le théâtre d'une révolte ouvrière, d'ailleurs aisément réprimée par l'Armée. Par la suite, une série de grèves sera déclenchée pour protester contre la démission plus ou moins forcée de certains cadres syndicaux.

Ainsi se trouvent confirmées par l'événement les craintes des attentistes de droite et les espérances des leaders de gauche, qui s'accordaient à penser que la chute de Peron serait le signal d'un regroupement ouvrier. Pour divisée que soit encore la gauche, la menace de grève et d'agitation ouvrière empêche les dirigeants militaires, catholiques et conservateurs qui formaient le gouvernement Lonardi de s'engager dans la voie de la réaction sociale. La prudence est le mot d'ordre de la caste militaire qui, dès son arrivée au pouvoir, s'est assuré une facile popularité en édictant des mesures désirées à la fois par la droite et la gauche : l'amnistie politique, la mise en liberté des prisonniers et la répudiation du contrat signé avec la Standard Oil. Pour ménager la gauche et, en particulier, les radicaux, le régime actuel s'est refusé, en dépit des pressions exercées sur lui, à revenir sur les mesures laïques édictées par Péron. Les nouveaux maîtres du pays semblaient pencher en faveur de la solution « salazarienne » d'un « Concordat de séparation de l'Église et de l'État ». Le gouvernement a annoncé un retour aux libertés essentielles, en particulier à la liberté de la presse. De fait, les contraintes qui pesaient sur celle-ci ont été en partie levées. Le régime a promis, à maintes reprises, de respecter les « conquêtes sociales » du *justicialisme*. Il s'est gardé de porter atteinte, directement, à la structure de l'organisation syndicale, et a même confirmé à la C.G.T. la possession du journal *La Prensa*, en dépit des réclamations de l'ancien propriétaire Gainza Paz.

Mais bientôt Lonardi dut être amené à s'écarter de cette prudence en portant au Ministère des Affaires étrangères Amadeo, bien connu pour ses attaches avec le régime franquiste. Par ailleurs la junte s'efforçait de se rapprocher de Washington qui, dans les derniers mois de la dictature, avait ouvertement soutenu Peron.

Tout en annonçant le maintien des pactes commerciaux signés par Peron avec le bloc soviétique (qui d'ailleurs étaient toujours restés lettre morte) Lonardi s'efforça de contenter les intérêts américains en Argentine en abrogeant les lois nationalistes de Peron et notamment celle qui imposait le réemploi sur place des bénéfices des sociétés étrangères. Pour complaire au gouvernement des U.S.A., Lonardi laissa entendre que le Parti communiste pourrait être mis hors la loi, mesure qui n'est peut-être pas seulement à usage externe. S'il est exact, en effet, que le parti communiste ne dispose que d'effectifs dérisoires et ne représente nullement un danger susceptible d'expliquer des mesures gouvernementales de défense, la chasse aux sorcières, déclenchée à la fois contre la masse péroniste et le petit noyau communiste, peut offrir à un gouvernement militaire un instrument de pression, d'action et d'intimidation fort efficace contre toutes les forces de gauche, quelle que soit leur obédience.

Un dernier pas — du moins apparent — vers la droite précipita la chute de Lonardi. En retirant au ministre de l'Intérieur Eduardo Busso, le département de la Justice, il n'est pas certain que Lonardi se proposait de favoriser la droite classique. On prêtait à Busso l'intention de procéder à une sévère épuration des péronistes. Les deux personnalités appelées à prendre respectivement les portefeuilles de la Justice, puis de l'Intérieur, après la démission de Busso, appartenaient, il est vrai, à la droite. Mais on les croyait favorables à l'arrêt, ou du moins au ralentissement des poursuites contre les péronistes. La droite s'efforçait-elle d'attirer certains d'entre eux dans son camp? Ou bien le général Lonardi cherchait-il, en les ménageant, à préserver la C.G.T., où ils étaient en majorité et à éviter ainsi un conflit ouvert avec la centrale ouvrière. Son but plus secret n'était-il pas le maintien de l'intégrité d'une force ouvrière susceptible de contrebalancer la pression des extrémistes de l'armée et des grands intérêts conservateurs? Par cette manœuvre compliquée, le président de cinquante jours pensait, sans doute, contenter à la fois la droite, satisfaite de la promotion de certains de ses leaders à des charges ministérielles, et la gauche consciente des efforts tentés pour maintenir l'équilibre des forces.

Mais ces mesures ne firent que des mécontents. La gauche, alarmée par la venue au ministère de deux leaders de droite et par les ménagements dont les péronistes étaient l'objet, fit de Busso son porte-drapeau. La droite n'était pas moins inquiète de la suspen-

sion des poursuites contre les péronistes. Elle devinait les intentions secrètes de Lonardi et s'irritait de ses efforts pour préserver le précaire équilibre des forces. Conservateurs, radicaux et socialistes, membres de la « Junte consultative » nommée de la veille, s'entendirent pour démissionner à l'unanimité. L'armée s'agitait. Blâmé à la fois par les forces de gauche qu'il s'efforçait de ménager et par les officiers pressés de recueillir les fruits de leur victoire sur Peron, Lonardi n'avait plus qu'à s'effacer.

Faible est la liberté d'action d'un pouvoir sans assise politique réelle. De toutes les formes d'action, la plus dangereuse pour lui est celle qui s'efforce à l'impartialité. Un État faible ne peut être que l'instrument d'une faction, d'une passion. Et tout pouvoir est faible lorsqu'il ne s'appuie pas sur un mouvement d'opinion large et cohérent. Imposé par la violence prétorienne à la faveur d'une éphémère coalition d'intérêts et de rancœurs, il est perdu dès l'instant où ces alliances temporaires se relâchent. Alors, le gouvernement porté au pouvoir par une conjuration d'officiers, par l'action décidée d'une unité militaire, est à la merci de la brouille de deux généraux, de l'ambition de quelques colonels, du mécontentement d'un régiment. Ce qui est création de l'épée n'a pas de durée. Dès l'instant où l'État est devenu le jouet des prétoriens, la proie offerte à leurs convoitises, on doit s'attendre à une série de *pronunciamientos* en chaîne. Cette instabilité traversée de coups d'État successifs ne prendra fin que lorsque sera restaurée la notion d'État. Restauration qui implique, d'une part, le rejet du principe — officiellement admis aujourd'hui dans les discours officiels — selon lequel il appartient à l'armée de « *donner des gouvernements au pays* » et, d'autre part, la création autour d'un programme minimum, d'un fort courant d'opinion sur lequel un gouvernement puisse s'appuyer. Mais cette union est rendue fort problématique par la radicale opposition des intérêts et des volontés entre la droite, décidée à jouir des fruits de sa victoire sur Peron, et la gauche ouvrière, soucieuse de préserver les conquêtes sociales du régime abattu. L'hypothèse d'une évolution de la junte militaire vers la dictature ouverte paralyse la gauche. La peur d'une agitation sociale contient la droite. Les deux oppositions victorieuses de Peron s'examinent comme des fauves avant le combat. Chacun craint d'être dupe. La déclaration récemment publiée par *l'Action Culturelle Argentine* — qui groupe nombre d'intellectuels de gauche — résume les craintes et les espérances de ces

milieux. Après avoir rappelé que les deux *révolutions* de 1930 et 1943 faites sous le prétexte de restaurer la démocratie, avaient abouti à l'instauration de régimes autoritaires, la déclaration conclut : *Il faut rester en alerte afin que ce fait ne se reproduise pas.* De leur côté, les militaires au pouvoir pensent que si l'électorat se prononçait contre eux, il leur resterait la possibilité de recourir à la force pour demeurer au pouvoir. Car, des deux côtés, le but est le même : liquider les vestiges du péronisme et opérer un regroupement d'opinion pour gagner les élections. Les Radicaux espèrent que les autres forces de gauche et nombre de péronistes se prononceront en leur faveur. Le parti au pouvoir compte pour gagner les élections sur le regroupement des Démocrates-Chrétiens, l'appareil de l'État, les divisions de la gauche et l'émiettement de la Confédération syndicale. N'osant s'attaquer directement à celle-ci, le pouvoir a favorisé en sous-main les entreprises de certains leaders évincés ou emprisonnés par le gouvernement Peron, pour s'emparer, sans nouvelles élections, des leviers de commande syndicaux. La police appuya dans plusieurs cas l'installation de ces *squatters* d'un nouveau genre aux postes directeurs des organisations syndicales. Des grèves d'avertissement ont mis fin — temporairement du moins — à ces pratiques. Mais le bureau central — péroniste — de la C.G.T. a dû démissionner sous la pression conjointe du pouvoir et des partis de gauche. De nouvelles élections syndicales sont annoncées. Le principe de l'unité syndicale, remis en question par d'anciens dirigeants socialistes, comme Cipriano Reyes, — récemment remis en liberté — est défendu par les Radicaux, les Communistes et la majorité des Péronistes. De la résistance aux principes désagrégateurs, à l'œuvre dans la C.G.T., dépend l'avenir de la gauche argentine. Dans la période de transition qui suivit la chute de Peron, les forces de gauche ont touché le prix de leur neutralité. Mais, en définitive, seule l'union des gauches et la cohésion syndicale peuvent contenir le régime militaire et l'empêcher de glisser vers une dictature totalitaire du type franquiste.

Elena de LA SOUCHÈRE.

Les Livres

Les Chevaux de bois d'Amérique, *de Naomi Levinson* (Julliard).

Tout a l'air jeté en vrac dans ce livre, avec des flash-back faussement habiles et des répétitions franchement maladroites. Impossible d'imaginer comment Naomi Levinson s'y prendra pour *faire* un second livre, car une chose est sûre : on ne recommence pas cela. Pourtant il fait preuve d'une sorte de maîtrise inimitable dans la façon de mener l'histoire et de la dire. Le titre anglais est : *The young girl*, beaucoup plus signifiant que le français qui, à vrai dire, ne s'applique qu'à la deuxième partie. Seul un être jeune peut considérer le train du monde de cet œil étranger, froid, perçant : Seul aussi, quand il se sent atteint, il peut pousser ces cris aigus de chien auquel on écrase la patte. Seul il peut être à la fois aussi impitoyable et aussi mendiant.

L'héroïne exige tout et ne peut rien donner. Son enfance, dans une famille dépaysée et qui se défait, a été marquée par la solitude. Parvenue à l'âge d'aimer, elle entend bien ne pas renoncer à sa part de vie, mais les autres lui offrent un spectacle déconcertant. Des êtres puérils et absurdes s'ébattent autour d'elle, se prennent, se laissent, se marient, se trompent, divorcent ou se réconcilient presque sans raison. Personne n'est tout à fait sincère ni tout à fait menteur, mais tous sont également incompréhensibles, inadmissibles, misérables et ennuyeux. L'ennui et le désarroi, en une incessante trépidation, dominent ces deux premières parties.

Plus tard, lorsque, mariée, elle tente de vivre à son tour, lorsque les êtres qui l'environnent (Marc, son mari, et le couple ami Jordan-William) commencent à lui tenir à cœur, elle en vient à se douter que les êtres sont autres que ce qu'ils paraissent, mais, dans la mesure où leur « paraître » n'est pas le sien, elle est persuadée qu'ils sont radicalement différents d'elle (Jordan en particulier), si bien qu'elle se heurte perpétuellement à d'insolubles mystères. Voulant à toute force percer ces mystères par effraction, elle s'use vainement les ongles, inquiète et fatigue les autres.

Il y a en elle comme un plein d'être, un plein de soi, un noyau si dur qu'il empêche toute communication : elle ne peut ni accueillir les autres, ni se faire reconnaître d'eux comme elle l'entend, ni se satisfaire de ce qu'ils lui accordent, car elle voudrait tout simplement

« Que tous les maris soient ses amants et que toutes les femmes viennent et vivent dans sa maison. »

Le livre ne s'achève pas. Il s'arrête sur un cri de désir dont l'absurdité même évoque une absence de complaisance, une ironie à l'égard de soi qui donnent probablement à l'œuvre sa véritable profondeur.

Colette AUDRY.



L'Univers polaire, *d'Édouard Calic* (André Bonne).

Les récits d'exploration plaisent par un mélange d'abstraction et de réalité, une rencontre exceptionnelle entre des formes de vies périlleuses, ramenées au besoin le plus élémentaire, et l'utilisation des moyens techniques et scientifiques les plus avancés. L'homme affronte la nature avec son organisme et son esprit. Son énergie se déploie et s'écartèle au maximum. Or cet alliage du primitif et de la technique à son plus haut degré a cessé d'être l'exception. Il est désormais un des caractères fondamentaux de notre époque qui est en passe d'aménager tous les déserts.

C'est ce qu'a bien vu Edouard Calic dans son reportage sur *l'Univers polaire*. Le récit est cursif, parsemé d'anecdotes sur les ours blancs et les phoques en vue d'atteindre le grand public. Mais l'auteur n'en fait pas moins le point sur la question de l'Arctique. Tandis que les Lapons sont en train de passer sans transition de l'âge pastoral à l'âge atomique, les régions qui avoisinent le pôle Nord se révèlent à la fois comme des sources quasi inépuisables de matières premières et la voie la plus rapide pour se rendre du nouveau monde dans l'ancien. C'est dire qu'elles forment un des ensembles stratégiques les plus importants de la planète. Tout autour de la calotte glaciaire U.R.S.S. et U.S.A. se surveillent. Ethnographie, météorologie, géophysique deviennent des formes de l'art militaire. L'état de neutralisation du Spitzberg maintient ce délicat équilibre.

C. A.



Confession interdite, *de José-André Lacour* (Julliard).

Le livre commence dans l'attente. Avec deux enfants, l'appartement est étroit et les fins de mois difficiles. L'amour, la bonne volonté et la jeunesse de Ralph et de Denise viennent à bout de la vie, on peut même parler de bonheur, mais tout juste. Un troisième enfant serait *de trop*. Surtout pas un troisième enfant.

C'est cette attente jusqu'au moment où l'on ne peut plus douter, la résignation atterrée du couple, puis ses sursauts, ses hésitations, les recherches maladroites et vaines, et l'avortement pour finir qui nous sont racontés tout au long du monologue de Denise.

La justesse du récit, sa valeur de témoignage résident dans l'analyse du pourrissement des rapports entre les deux êtres tant que dure l'épreuve. Tout à coup chacun commence à taire ses pensées et à épier celles de l'autre, chacun s'efforce à tromper l'autre, à se tromper lui-même, et à sentir comme si l'autre ou lui-même était en faute. Les belles-mères tenues à l'écart jusque là arrivent sur le devant de la scène, la concierge devient un personnage de premier plan. A travers le secret, les conversations furtives, les démarches embarrassées, tout le poids de l'opinion et de la légalité qu'ils vont enfreindre pèse sur deux êtres qui se savent pourtant innocents.

Tout le récit est comme un pauvre long cri étouffé qui s'achève sur un soupir de soulagement sans bonheur.

C. A.

Le Cinéma.

Bronco Apache, de *Robert Aldrich*.

Il n'est pas trop tard pour voir *Bronco Apache* dans quelque salle de quartier. Ce film est sorti depuis plusieurs mois, mais l'on est si souvent déçu par les westerns, que l'on néglige des œuvres de qualité : rien, dans le titre ou le générique, ne les distingue de la grande série. Or, *Bronco Apache* est l'un des meilleurs films américains présentés cette année à Paris.

Robert Aldrich était encore un inconnu (Venise vient de le révéler), lorsqu'il réalisa ce néo-western pour un producteur indépendant, Harold Hecht. Cette formule est la seule qui garantisse au créateur une certaine liberté de ton. Prisonnières des devis coûteux, les grandes compagnies produisent fatalement des navets conformistes. Au contraire, un film à petit budget, tourné en extérieurs, loin des routines du studio, a toutes les chances de rendre un son nouveau. Le réalisateur est livré à lui-même.

Bronco Apache est consacré à un problème social que les westerns n'ont jamais évoqué : l'intégration des Indiens dans la communauté américaine, après la fin des grands combats. Que sont devenus ces guerriers vaincus, vers 1880? Aldrich dresse un bilan qui n'est guère favorable aux blancs. En gros, l'armée trouva trois solutions :

— La déportation des éléments dangereux vers les États du Sud.

— L'engagement de quelques Indiens sûrs dans les troupes régulières.

— La concession de la main-d'œuvre résiduelle à des entrepreneurs de travaux publics et la prolétarisation des anciennes peuplades.

L'encadrement fut assuré par les moyens habituels : à la base, des chefs indigènes intoxiqués par l'alcool de grain, qui acceptèrent d'être gardes-chiourmes; à l'échelon supérieur, des margoulins de race blanche. Tous les colonialismes se ressemblent.

Bronco Apache est donc un excellent documentaire sur un aspect peu connu de l'histoire des États-Unis. Dès la première scène — la reddition d'une tribu — un dialogue donne le ton :

— Tu n'es plus un guerrier. Tu es un Indien qu'on fouette.

C'est ainsi que Massaï, le fils d'un chef, prend contact avec la civilisation blanche. Tous les mâles en état de porter les armes sont expédiés vers la Floride. Quelque part, du côté d'Albuquerque, des reporters envahissent le wagon. On photographie Massaï et Geronimo :

— Faut cacher ces menottes pour la photo, ou les vieilles dames vont nous adresser des plaintes.

Le chef du convoi, un de ces intermédiaires douteux qui gravitent autour de l'armée, prend des poses nobles :

— Vous direz que j'ai fait mon devoir.

Tout l'art d'Aldrich est dans ces détails : quelques phrases. un visage significatif. Ainsi, Massaï s'évade. Il arrive dans l'une de ces grandes villes dont il ne soupçonnait pas l'existence. Un très long travelling suit l'Indien devant les boutiques et Aldrich accumule les notations sociales : un vendeur de journaux, un mendiant, un prolétaire noir, un restaurant chic et un gastronome au regard bovin, une boutique de modes, un cireur avorton, des élégantes et leurs faux-culs, un démonstrateur de piano mécanique, un chien de luxe qui mordille l'Indien et trois zazous qui excitent le cabot et tiennent des propos racistes.

Massaï part vers l'Ouest. Marchant la nuit, vivant de quelques rapines, il traverse une partie du continent américain. Un Cherockee, rencontré par hasard, lui donne le conseil de faire de la culture. C'est la seule façon d'égaler les blancs. Il retrouve sa tribu, ou plutôt ce qu'il en reste. On l'arrête. Il s'évade et il prend le maquis. Il coupe les fils télégraphiques, incendie les dépôts de munitions, tue des salauds et fait trembler des traîtres. Il est devenu, au sens européen du terme, un partisan. Mais l'hiver arrive. Il se réfugie dans la montagne, avec une squaw. Au printemps, il sème du maïs. Il a construit une charrue de bois, lestée avec des pierres. Cet Apache, qui n'avait jamais gratté le sol, revit en plein XIXe siècle la grande mutation des sociétés primitives : le passage de la chasse et de la vie nomade à l'agriculture.

Mais l'armée, qui n'oublie rien, recherche encore cet insoumis. Vers le début de l'été, une section de tirailleurs force Massaï dans sa retraite. Il est blessé. Le commandant hésite, puis le laisse en liberté.

Est-ce une concession à la happy-end? Non. Cet officier est réaliste. Il a reçu des ordres :

— C'est l'état-major qui a déclaré cette guerre et c'est l'état-major qui veut la finir.

En s'adonnant à la culture, Massaï a détruit sa légende. Ce guerrier prestigieux accepte la paix. Ce sera pour les autres un bon exemple. Mais un shériff s'étonne de cette clémence. Il regrette l'odeur de la poudre. On l'interroge :

— Et pourquoi avez-vous ce ton maussade?

— Je suis vieux, maintenant. C'est la seule guerre que j'aie connue. Je n'en verrai sans doute pas d'autre.

Ce sont les derniers mots d'un film exemplaire, qui ne comporte aucune concession. *Bronco Apache* est une auto-critique américaine dont nous aimerions avoir en Europe des équivalents. Les Anglais diront-ils un jour les crimes qu'ils ont commis aux Indes? Le cinéma français osera-t-il faire l'histoire de nos conquêtes coloniales?

La forme vaut le contenu. Aldrich est un visuel. Il a pensé son scénario en termes d'images. Il choisit des angles de vues que les professionnels n'aiment guère et laissent aux esthètes. Ainsi, dans la séquence de la montagne, il utilise des contre-plongées, en intégrant les personnages aux affleurements rocheux. A-t-il voulu souligner le thème de la nature et préparer le passage de la vie errante à la culture du sol? A-t-il, plus

simplement, retrouvé dans la pleine montagne, loin de Hollywood et de ses rites, la liberté joyeuse de l'amateur? Car au studio, la caméra aurait pris les acteurs à l'horizontale, devant une « découverte ».

Certaines images sont composées comme des tableaux. Aldrich garde très souvent, en premier plan sur le côté gauche de l'image, un bras, un fusil ou le bord d'un visage. Puis il meuble la scène par plans successifs, en général deux. C'est la technique de Hitchcock, mais appliquée à un film de plein air.

Je voudrais citer d'autres images, très belles, comme cette fuite de l'Indien dans les faubourgs de Saint-Louis. L'homme s'échappe d'un hôtel mondain, une bâtisse en planches de goût baroque qui fait, dans la nuit une tache bleuâtre. Il court le long d'une avenue déserte. Des lampadaires se perdent à l'horizon... Mais, plus que tout, j'aime ce village indien dans l'air frais du soir. L'hiver s'achève. Les arbres n'ont pas encore de feuilles. Sur un foyer de pierres, un feu brûle frileusement. Les tentes laissent passer le vent. Elles sont bricolées avec des branches et des bouts d'étoffe. La fille du chef, dans une robe de toile à sac, traverse le camp avec des attitudes de déesse égyptienne. Le ciel a ce bleu laiteux du premier printemps, quand il a fait doux dans l'après-midi. Et bientôt, le brouillard montera de la vallée...

Raymond Borde.

VIVE M. DE CARBUCCIA !

L'acquittement prononcé par le tribunal des forces armées de Paris en faveur de M. Horace de Carbuccia a été accueilli par la presse quotidienne avec plus ou moins d'indignation ou plutôt de stupéfaction. Les uns ont souligné la différence de traitement entre le rédacteur comme Henri Béraud qui lui aussi écrivait dans *Gringoire* et le directeur jugé dix ans après, sans avoir eu à faire un jour de prison. D'autres ont manifesté leur étonnement devant un acte d'accusation qui ne soufflait mot de la rubrique « Répétez-le » par laquelle l'hebdomadaire de M. de Carbuccia signalait à l'attention de la police de Vichy l'existence ou la retraite d'israélites, de francs-maçons, de résistants en demandant de les « frapper fort et longtemps ». D'autres encore ont songé à tous les jeunes gens qui pour avoir lu *Gringoire* crurent faire œuvre de salut public en s'embarquant dans les rangs de la L.V.F. d'où ils devaient revenir pour se faire rondement envoyer au peloton d'exécution.

De quelque façon que l'on ait considéré cet acquittement, il a paru criant d'injustice. Il l'a paru d'autant plus qu'il n'a pas donné l'impression d'avoir été emporté à la lumière du débat pour la simple raison qu'il n'y eut pas de débat, c'est-à-dire pas de différend, pas de contestation entre l'accusation et l'accusé. Sans doute si la poursuite avait retenu les délations, ce « bottin de la dénonciation » que fut le journal de M. de Carbuccia, les juges militaires eussent réagi autrement. Mais, encore une fois, la poursuite ignorait ce côté de la question.

Il faut souligner à ce propos un détail : la crainte des amis de M. de Carbuccia de voir une publicité du procès. Si cette publicité a eu lieu c'est bien malgré eux. Ils voulaient certes que l'ancien directeur de *Gringoire* fût acquitté, mais à condition que personne ne le sache. Étrange attitude que celle qui consiste à faire proclamer une innocence à la sauvette. A moins que ce fût une fausse innocence.

Le procès était donc incomplet. M. de Carbuccia se voyait en fin de compte reprocher uniquement son anglophobie; une anglophobie qui de 1940 à 1942 fut tirée à plus de 400.000 exemplaires. Il ne la niait pas. Au contraire, il semblait fort heureux de la justifier. Il la présentait même comme un acte de patriotisme authentique, citant à l'appui de sa démonstration aussi bien le général de Gaulle et M. Churchill. Au temps de *Gringoire* le général de Gaulle était « le général félon de Brazzaville » et

M. Churchill l'homme qui « a éclaboussé son pavillon du sang des nôtres ». Devant le tribunal militaire M. de Carbuccia se montra chevaleresque en reconnaissant tant à de Gaulle qu'à Churchill des mérites certains.

On l'a laissé dire. Comme on l'a laissé proclamer qu'il ne fut jamais raciste, ou antisémite, et que c'était le calomnier que lui appliquer de tels adjectifs. « Non, disait-il, je n'ai jamais été contre les juifs. J'étais seulement inquiet de voir la France ouvrir trop largement ses frontières à n'importe qui. »

Un président de tribunal ne sera jamais assez félicité de se montrer courtois avec un inculpé, de le laisser parler sans lui couper la parole, d'écouter ses explications avec attention. C'est bien ce qu'a fait M. Niveau de Villedary, qui dirigeait les débats du procès Carbuccia. Et l'on pouvait se dire : Enfin voilà un bon magistrat, un magistrait humain, doux et calme.

Or voici que le lendemain M. Niveau de Villedary présidait un autre procès au tribunal militaire. C'était celui de Mme Rose-Marie Ollier, deuxième secrétaire à l'Ambassade de France de Canberra (Australie). Mme Ollier n'était pas poursuivie pour intelligences avec l'ennemi, comme M. de Carbuccia. On lui reprochait seulement d'avoir eu des conversations avec M. Petrov, diplomate russe, et de n'en avoir pas avisé ses supérieurs. Elle répondit un moment : « Que voulez-vous, on ne m'a pas appris à moucharder. »

Cette réplique ne manquait pas de sel au lendemain du procès Carbuccia. Eh bien, le président Niveau de Villedary, face à Mme Ollier, n'avait plus rien du président Niveau de Villedary face à M. de Carbuccia. Cette fois il savait poser des questions embarrassantes, il savait montrer qu'il avait le don de la réplique. Il savait dire : « Comment voulez-vous qu'on puisse vous croire? » Il savait opposer le moindre détail du dossier à cette accusée chaque fois qu'elle s'en écartait. Bref il menait le procès au lieu de le laisser mener. A la fin Mme Ollier devait déclarer : « Oui, j'ai été naïve, je le reconnais. » Et M. Niveau de Villedary fut à la fois content, triste et réprobateur.

M. de Carbuccia, lui, n'était pas naïf. Il pouvait dire avec tranquillité qu'il n'avait jamais rencontré d'Allemands, ce qui était vrai, qu'il les détestait. On le croyait sur parole. Il pouvait expliquer que les Anglais n'étaient plus pour lui des alliés depuis l'attaque de Mers el Kebir (« 1.400 marins français tués, Monsieur le Président, plus qu'en dix mois de guerre ») et qu'il fallait les pourfendre. Personne n'eut l'idée de lui faire observer que traîner les Anglais dans la fange aboutissait, en 1940, 1941, et 1942, à servir ces Allemands qu'il avait en horreur.

Personne ne songea à lui demander : « Vous auriez pu cesser votre publication ? » Non seulement on n'y songea pas mais on présenta comme un acte de patriotisme et de « désintéressement » le fait qu'il ait refusé de diffuser *Gringoire* en zone occupée. Car les Allemands le lui demandèrent ou le firent demander. N'était-ce pas la preuve que *Gringoire* leur plaisait?

Étrange procès, oui, que celui où le directeur de *Gringoire*, pourfendeur de résistants, d'israélites, trouve le moyen de faire brosser son apologie par des israélites et des résistants. On y a aussi beaucoup parlé de la

Corse. C'est le département de M. de Carbuccia. A Marseille M. de Carbuccia diffusait *Gringoire*. En Corse il diffusait une brochure intitulée *Corse, terre de fidélité*. Les Italiens qui occupaient la Corse y étaient fort malmenés, à tel point qu'ils lancèrent un mandat d'amener contre l'auteur. N'est-ce pas là un acte de résistance authentique? Certes, mais la France se ramène-t-elle à un département? C'est un peu ce que l'on a voulu faire croire. Le raisonnement vaut d'être noté, car il a été proféré par l'un des témoins. Le voici : « M. de Carbuccia est corse. Les Corses sont par définition anti-italiens. Or, puisque les Allemands étaient les alliés des Italiens, les Corses étaient anti-allemands; M. de Carbuccia était anti-allemand. »

Alors, que voulez-vous, on a bien été obligé de sourire. Maintenant ceux que M. de Carbuccia préoccupe encore peuvent aller à la Bibliothèque Nationale, consulter son journal des années 1940-1942. Mais gageons qu'ils n'en ont ni le désir, ni le goût.

Jean-Marc THÉOLLEYRE.

Le Gérant : Francis JEANSON.

Imprimerie CHANTENAY, Paris. — Décembre 1955

Dépôt légal 4e trim. 1955